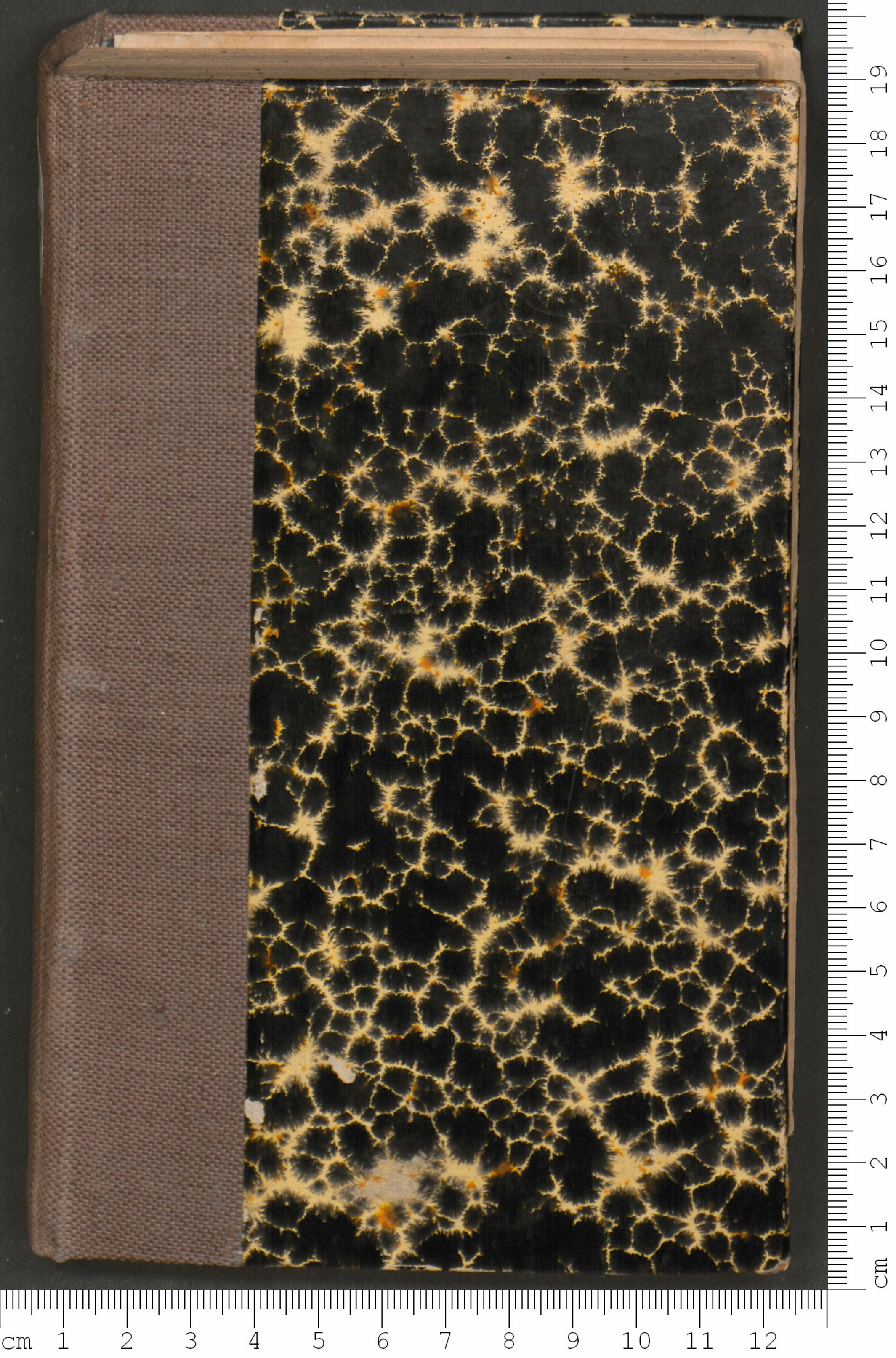


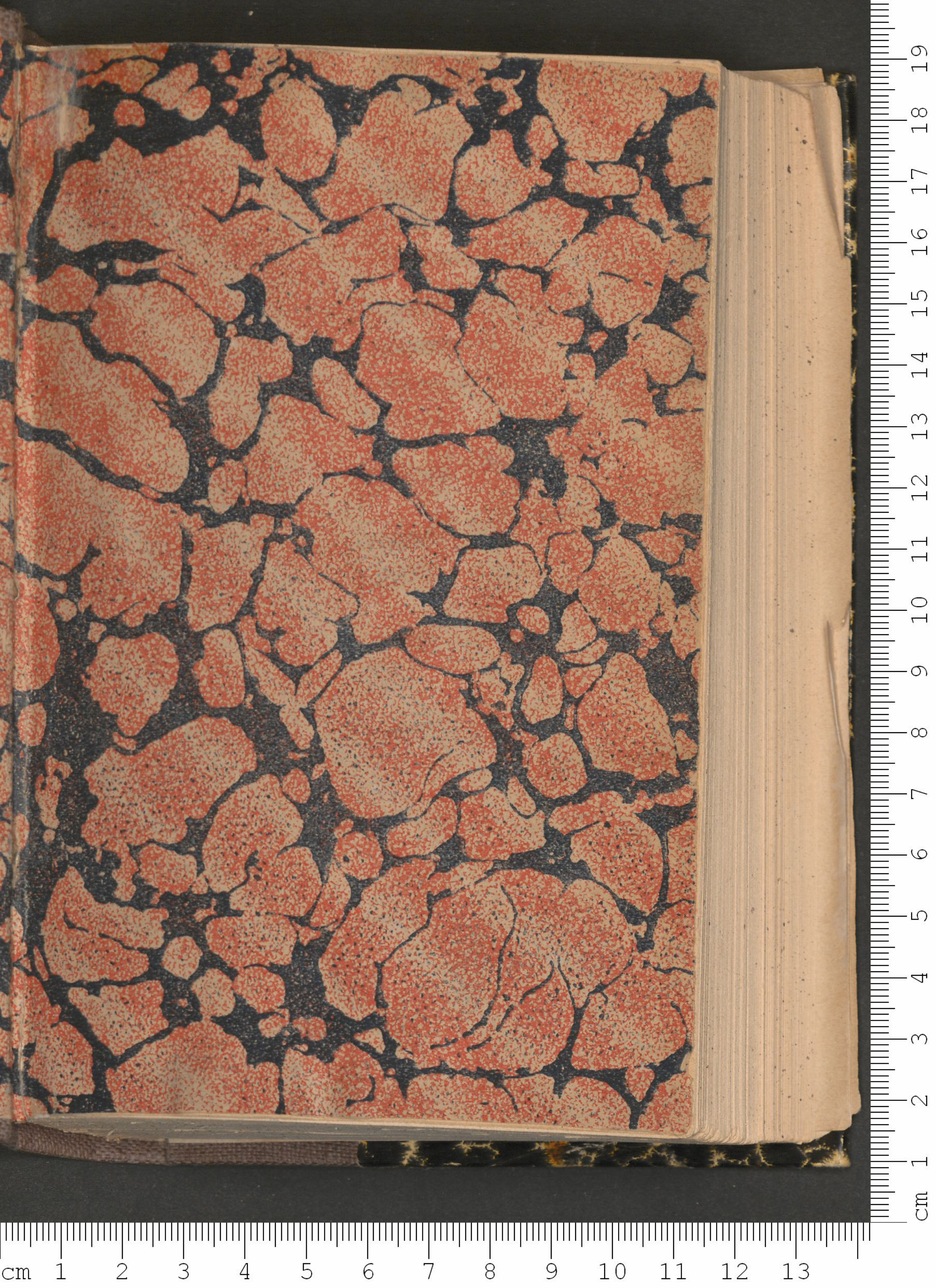
DE LAGENARDIÈRE

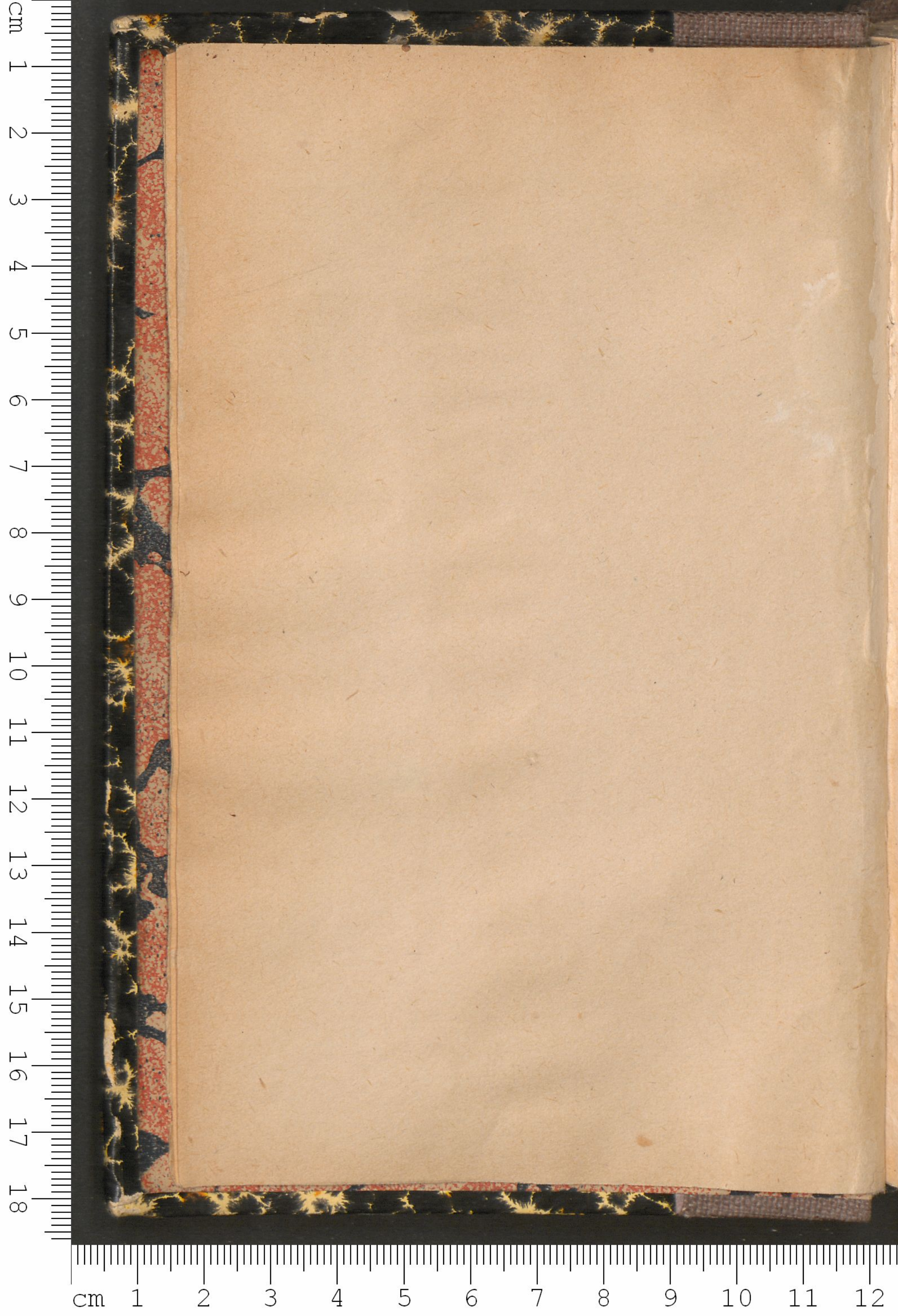
NUITS DE NORVÈGE

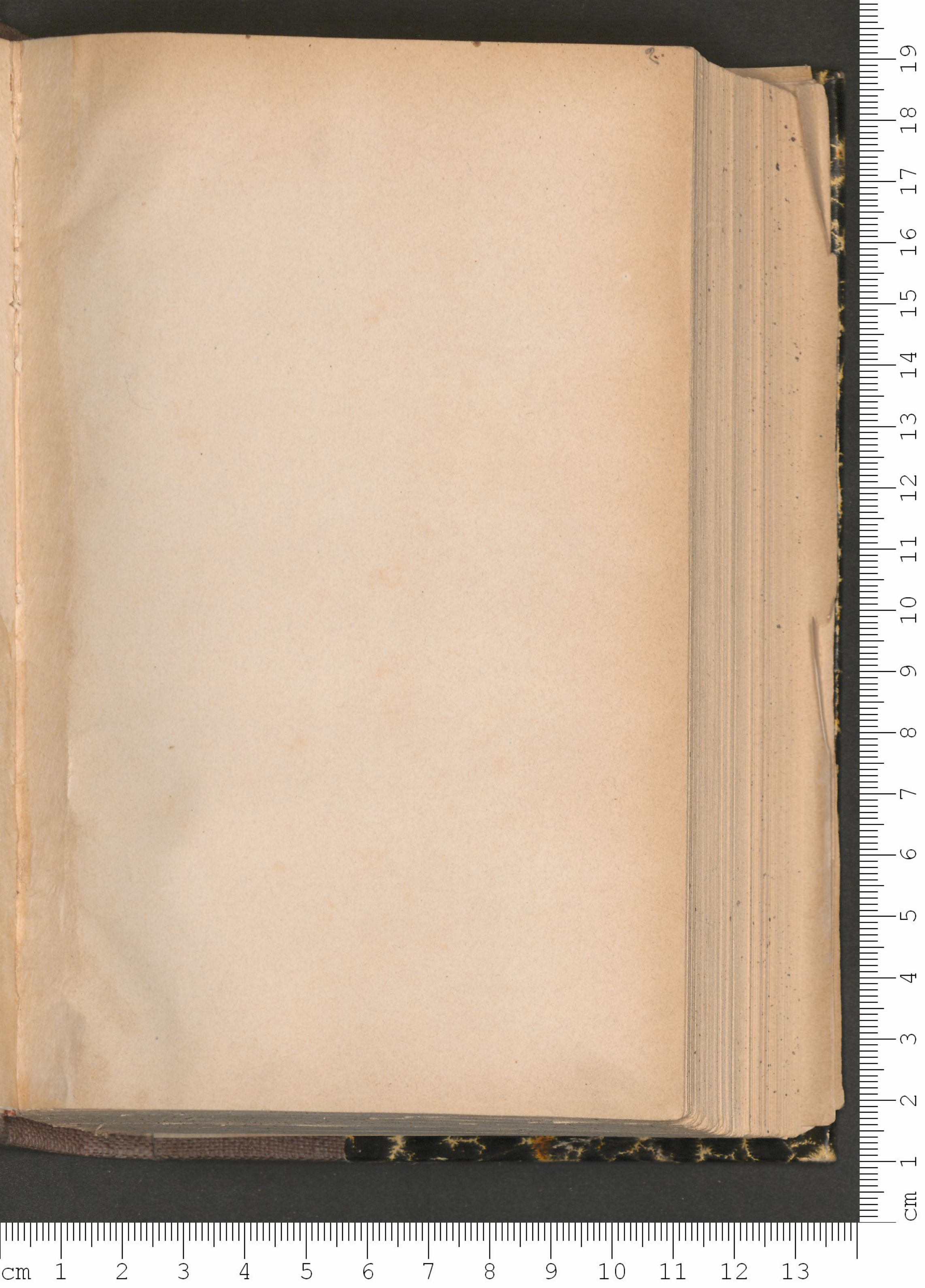


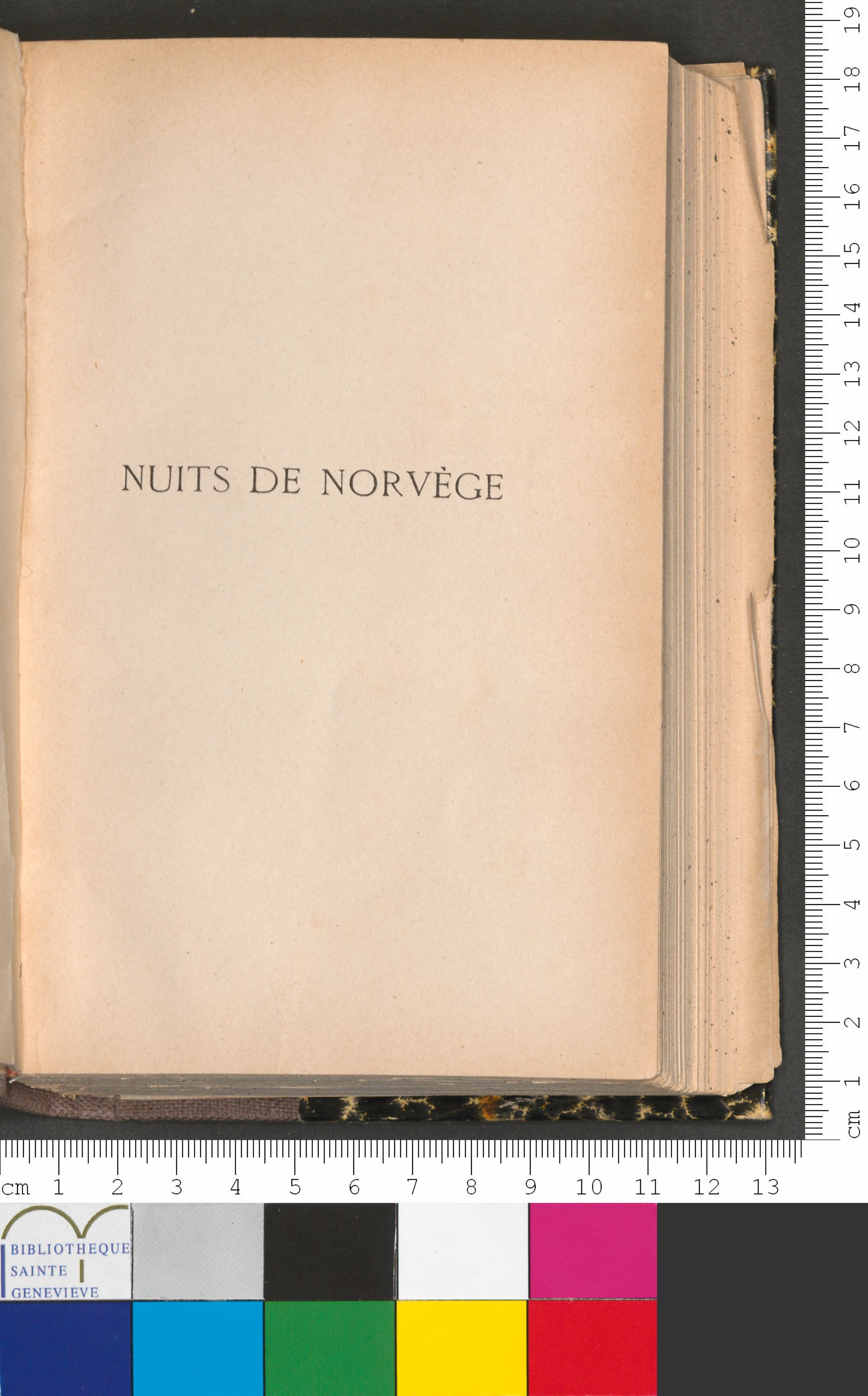




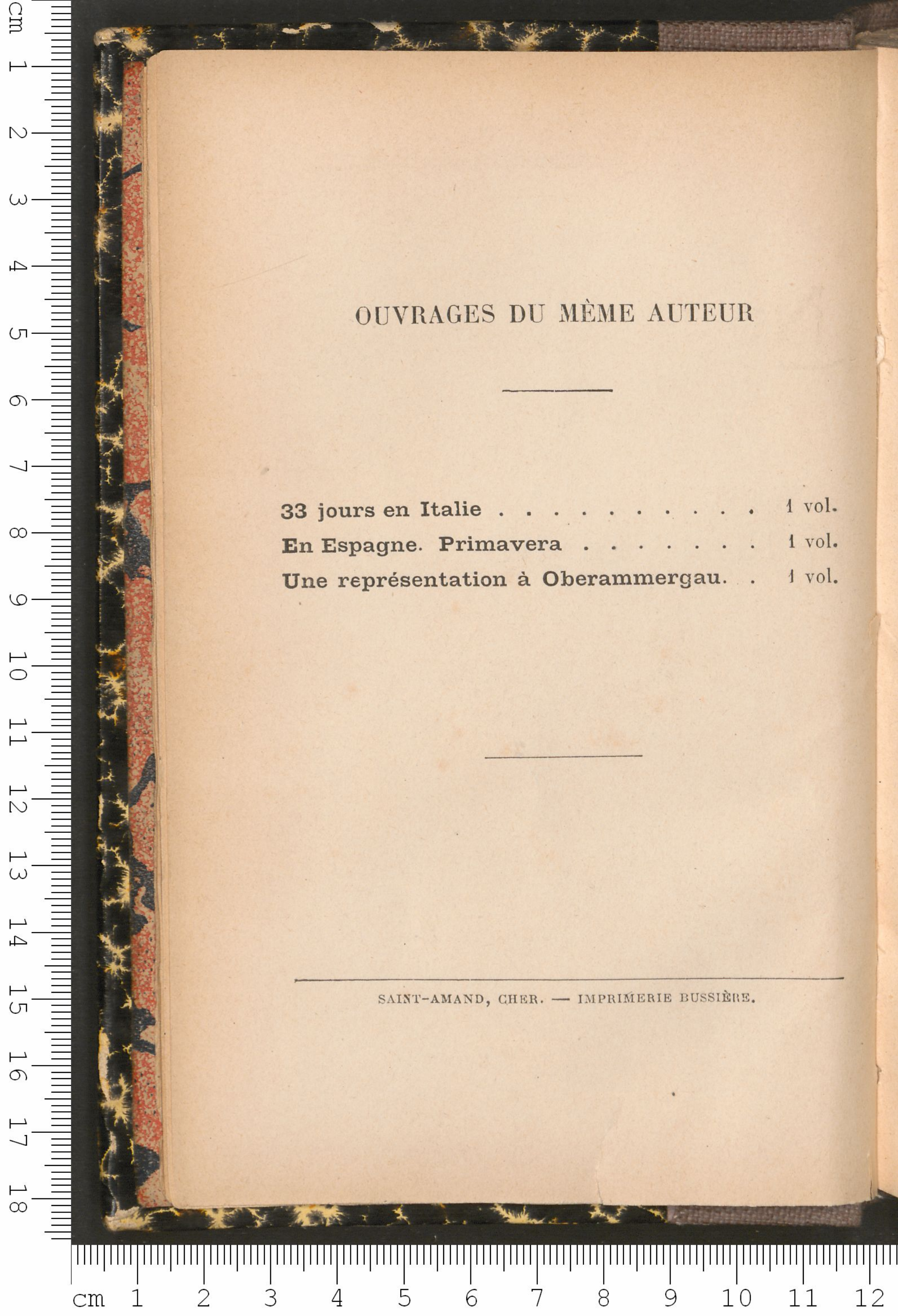








NUITS DE NORVÈGE

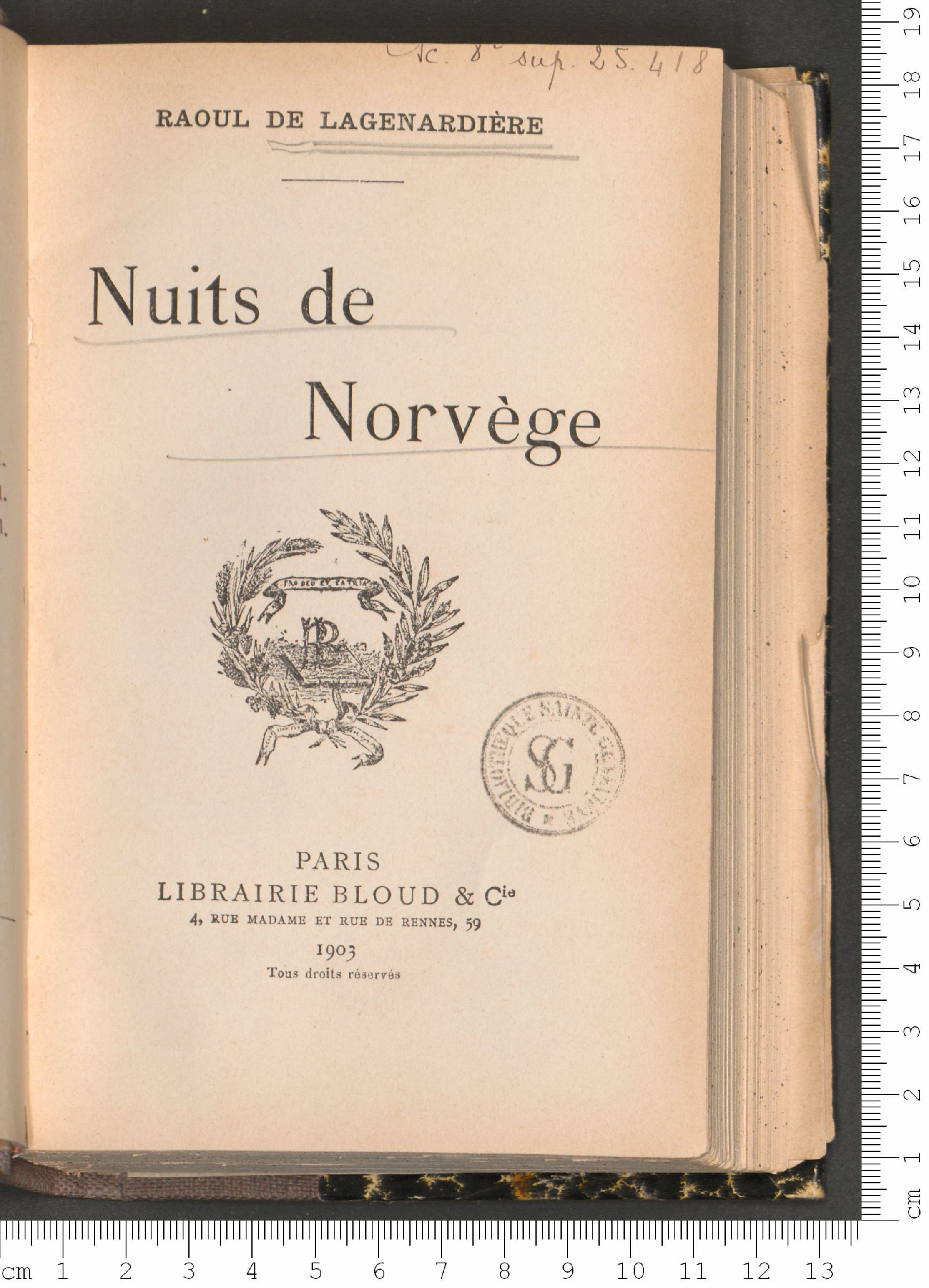


OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

33 jours en Italie . . . . 1 vol.
En Espagne. Primavera . . . . 1 vol.
Une représentation à Oberammergau. . . 1 vol.

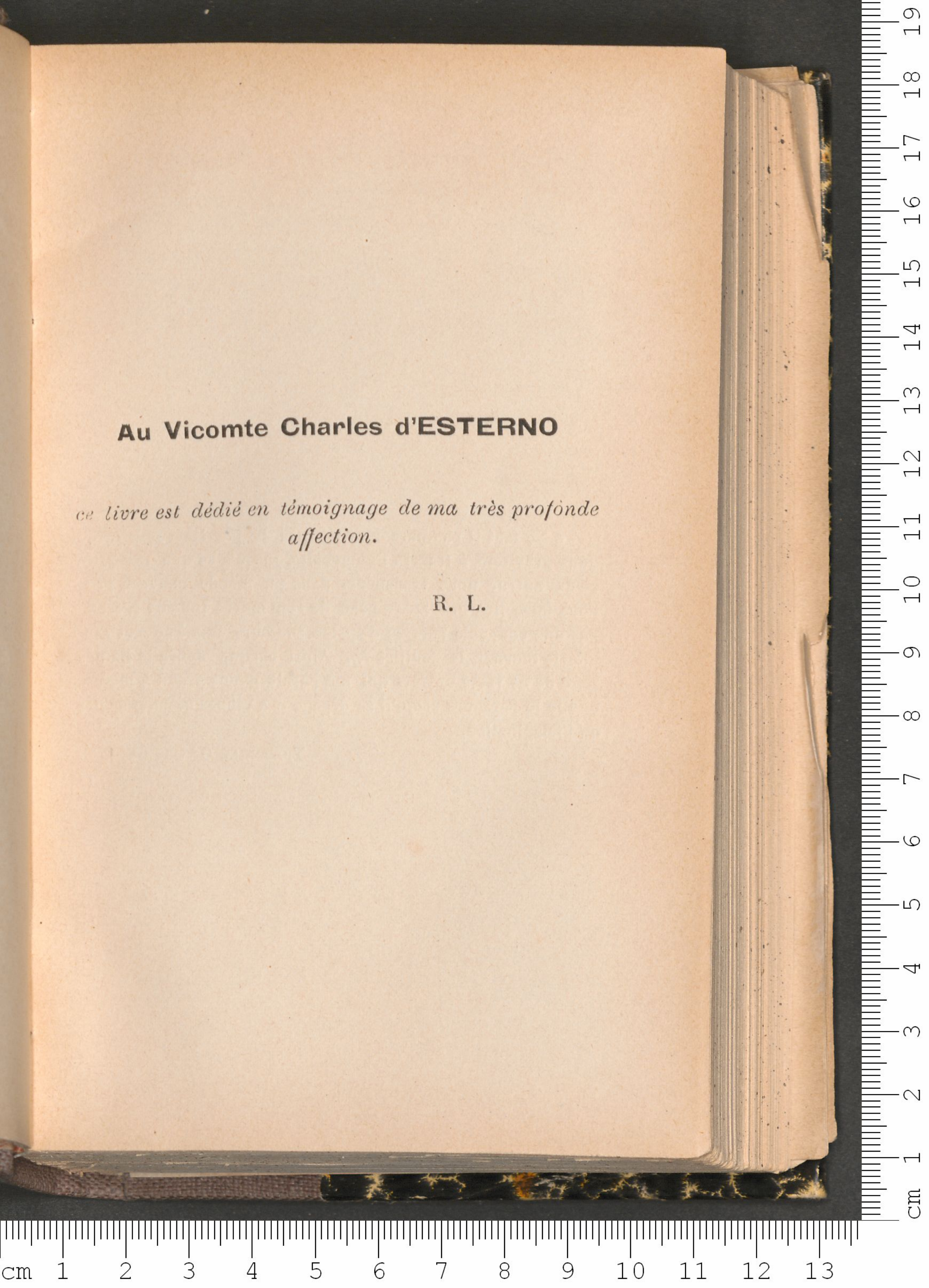
SAINT-AMAND, CHER. — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.



RAOUL DE LAGENARDIÈRE

Nuits de Norvège

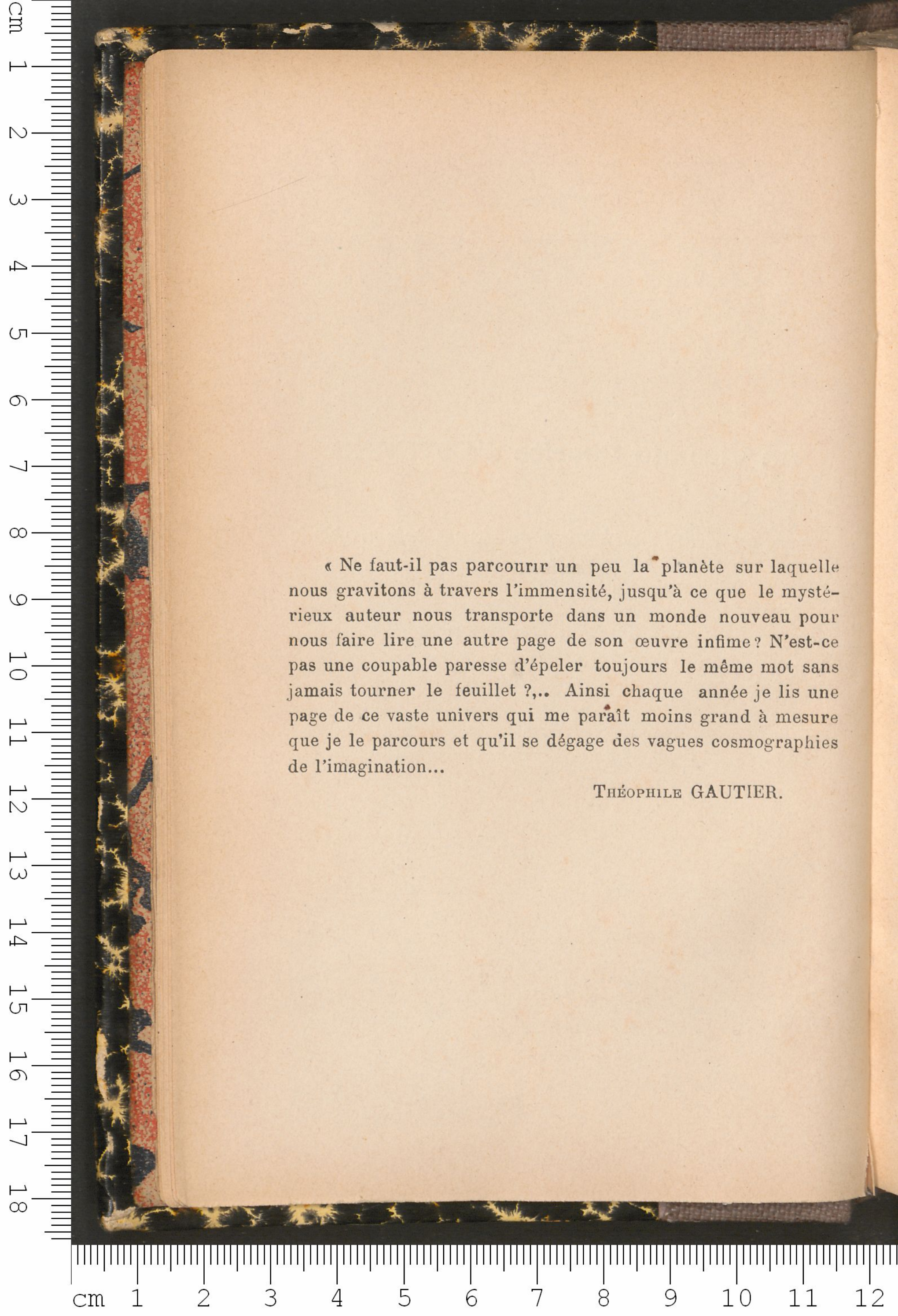
PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME ET RUE DE RENNES, 59
1903



Au Vicomte Charles d'ESTERNO

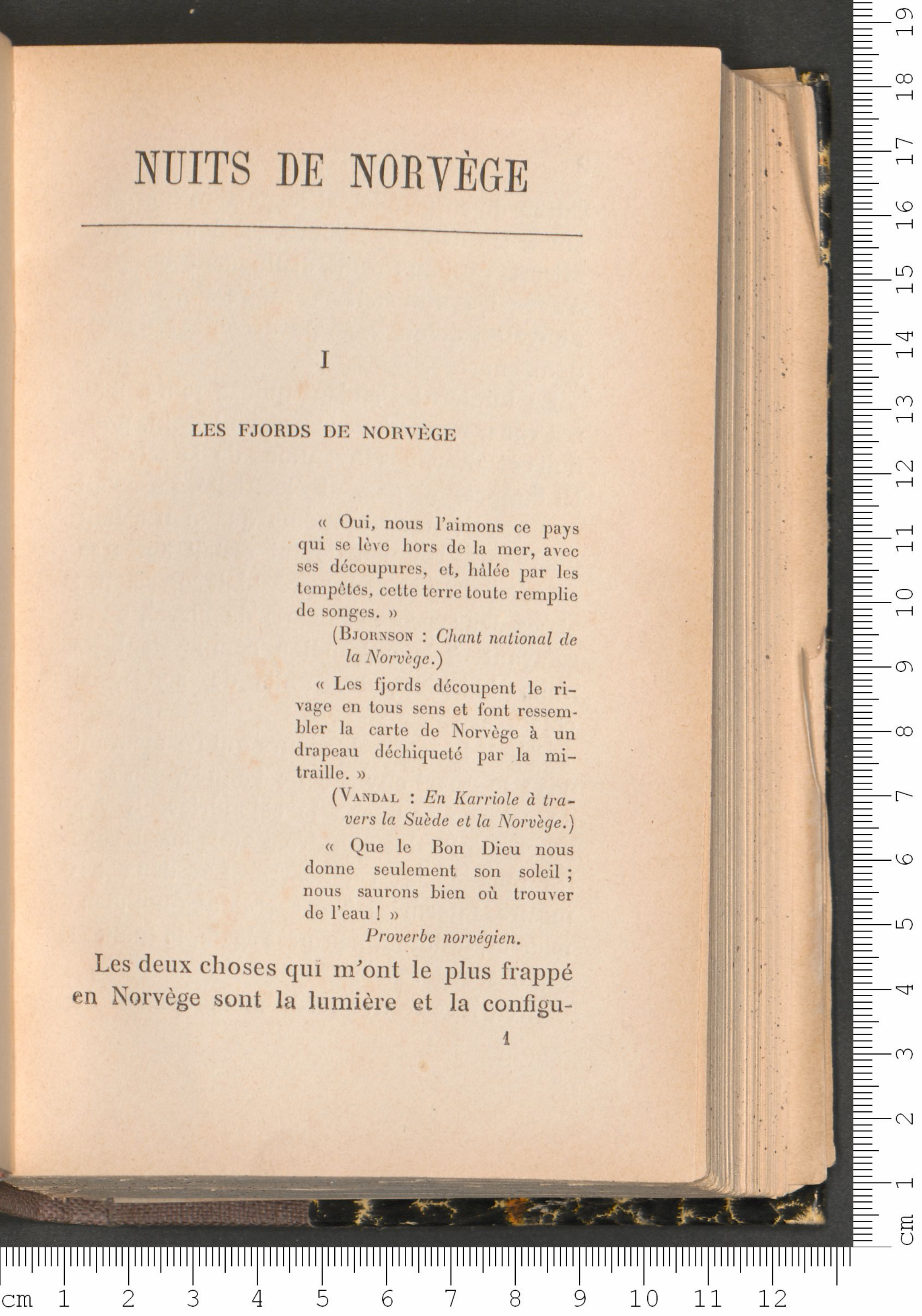
ce livre est dédié en témoignage de ma très profonde affection.

R. L.



« Ne faut-il pas parcourir un peu la planète sur laquelle nous gravitons à travers l'immensité, jusqu'à ce que le mystérieux auteur nous transporte dans un monde nouveau pour nous faire lire une autre page de son œuvre infime ? N'est-ce pas une coupable paresse d'épeler toujours le même mot sans jamais tourner le feuillet ?,.. Ainsi chaque année je lis une page de ce vaste univers qui me paraît moins grand à mesure que je le parcours et qu'il se dégage des vagues cosmographies de l'imagination...

Théophile GAUTIER.



NUITS DE NORVÈGE

I

LES FJORDS DE NORVÈGE

« Oui, nous l'aimons ce pays qui se lève hors de la mer, avec ses découpures, et, hâlée par les tempêtes, cette terre toute remplie de songes. »

(BJORNSON : *Chant national de la Norvège.*)

« Les fjords découpent le rivage en tous sens et font ressembler la carte de Norvège à un drapeau déchiqueté par la mitraille. »

(VANDAL : *En Karriole à travers la Suède et la Norvège.*)

« Que le Bon Dieu nous donne seulement son soleil ; nous saurons bien où trouver de l'eau ! »

Proverbe norvégien.

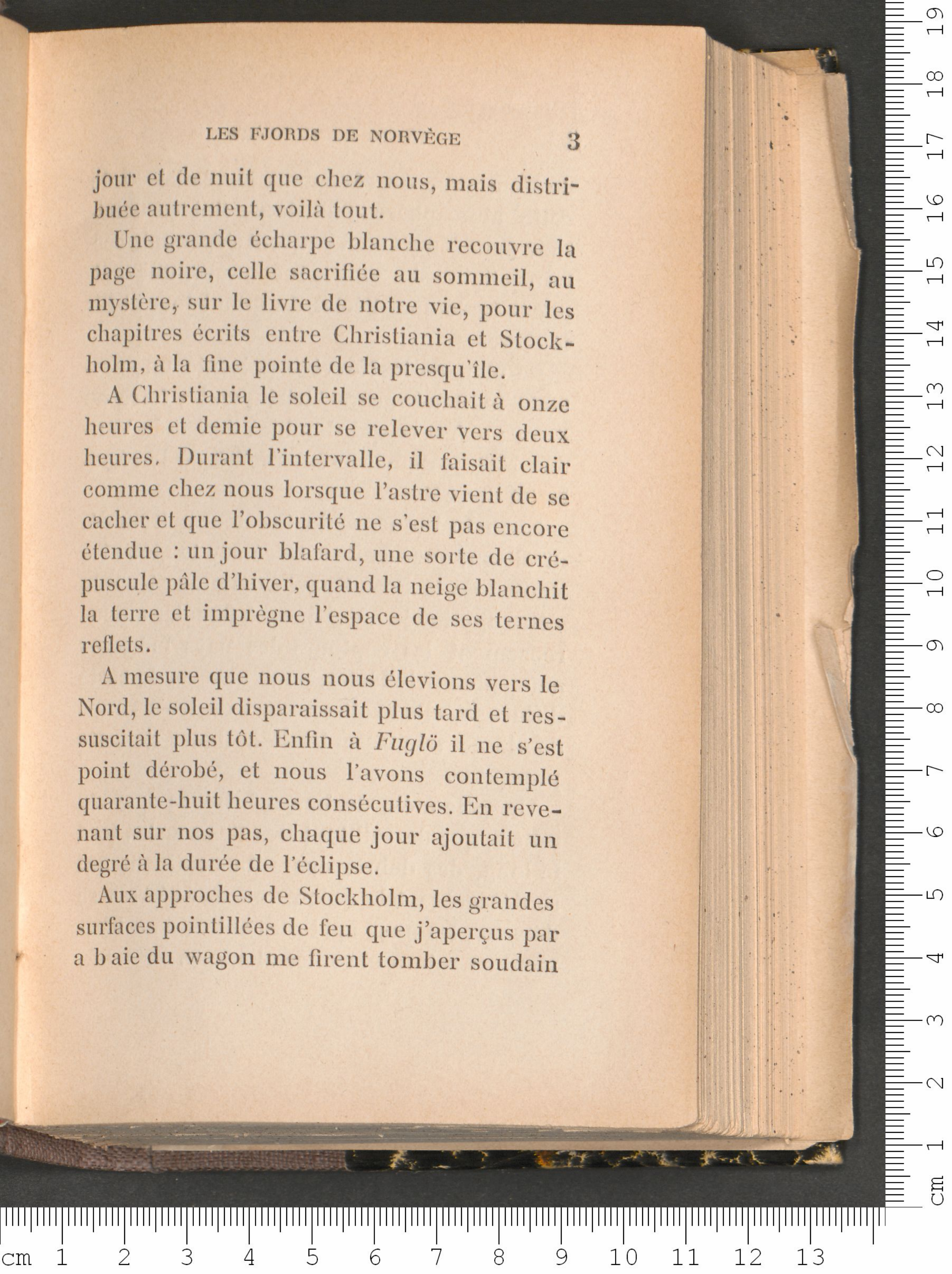
Les deux choses qui m'ont le plus frappé en Norvège sont la lumière et la configu-

ration du sol. Voilà, si je puis m'exprimer ainsi, les deux spécialités, les deux phénomènes capitaux qui distinguent ce pays d'avec les autres. Les impressions toutes nouvelles qu'on y goûte découlent de ces deux sources.

La lumière! Pendant quinze jours, figurez-vous, nous n'avons pas eu besoin, pour nous éclairer, des inventions de la science. Ni lampes, ni gaz, ni électricité. Le soleil pourvoyait à tout ; même quand il n'était plus là..... Un peu de lui restait après sa retraite, un peu de lui précédait son retour ; et ces deux prolongements de clarté, en se relayant, à leur jonction composaient les nuits blanches, les nuits de songe, si célèbres.

C'était l'époque des jours qui ne meurent pas : le quart environ de l'année. En face de cette saison, sur le calendrier, il y a l'hiver où ils dorment trois mois aussi, sous les plus épaisses ténèbres. Les deux trimestres intermédiaires secrètent quotidiennement, à dose à peu près égale, la lumière et l'obscurité.

Bref, il se trouve ici la même somme de



jour et de nuit que chez nous, mais distribuée autrement, voilà tout.

Une grande écharpe blanche recouvre la page noire, celle sacrifiée au sommeil, au mystère, sur le livre de notre vie, pour les chapitres écrits entre Christiania et Stockholm, à la fine pointe de la presqu'île.

A Christiania le soleil se couchait à onze heures et demie pour se relever vers deux heures. Durant l'intervalle, il faisait clair comme chez nous lorsque l'astre vient de se cacher et que l'obscurité ne s'est pas encore étendue : un jour blafard, une sorte de crépuscule pâle d'hiver, quand la neige blanchit la terre et imprègne l'espace de ses ternes reflets.

A mesure que nous nous élevions vers le Nord, le soleil disparaissait plus tard et ressuscitait plus tôt. Enfin à *Fuglö* il ne s'est point dérobé, et nous l'avons contemplé quarante-huit heures consécutives. En revenant sur nos pas, chaque jour ajoutait un degré à la durée de l'éclipse.

Aux approches de Stockholm, les grandes surfaces pointillées de feu que j'aperçus par a baie du wagon me firent tomber soudain

de l'empyrée du rêve dans la réalité. Finie cette atmosphère d'illusions, fini ce demi-jour dans lequel seul peuvent s'épanouir certaines fleurs de songe, inconnues, qui craignent également l'éclat du grand jour et les ténèbres.

Le plan de la Norvège présente un spectacle inattendu, caractéristique. La terre ou l'eau : qu'est-ce qui domine ? demande Vandal. Moi, je demeure émerveillé de l'irrégularité des côtes.

La main immense du Créateur a tremblé, dirait-on, quand elle a tracé sur le globe les limites de la Scandinavie ; comme si, après s'être appliquée à dessiner, à fignoler amoureusement les contours des pays méridionaux plus privilégiés, pour achever la carte d'Europe, elle avait en deux ou trois coups de plume, très lasse, bâclé la figure de cette presqu'île.

Un pêle-mêle de lignes brisées ; que de reliefs, que de saillies ! Des îles semées tout le long, des débris épars du continent qui se désagrège, tels qu'on voit des pierres se détacher les unes après les autres d'un bâtiment en ruines et rouler alentour.

Du Nord au Sud, les fjords découpent de la façon la plus bizarre la côte de l'Atlantique. Les fjords ! Ce sont des golfes, mais des golfes d'une espèce particulière : très profonds, très étroits, très encaissés, sur lesquels s'embranche une série de golfes secondaires, plus courts et plus resserrés. Ceux-ci souvent donnent naissance à un troisième système de golfes, toujours plus réduits. Ces bras de mer s'articulent les uns sur les autres sans aucune symétrie. Ils sont disposés des deux côtés en nombre inégal et d'aspects variés.

Les fjords générateurs s'enfoncent dans les terres à une profondeur de cinquante à deux cents kilomètres.

Le *Sognefjord*, qui coule entre des berges hautes de quinze cents mètres, atteint cent quatre-vingts kilomètres ; le *Norfdjord* et le *Trondhjemfjord* quatre-vingts kilomètres, chacun.

Des petits fjords, il y en a de toutes dimensions. Le *Sörfjord*, un appendice du *Hardangerfjord*, barre le sol d'un trait d'eau sur une longueur de quarante kilomètres et une largeur de deux mille mètres.

Dans le *Sognefjord*, l'*Aurdalsfjord* ne dépasse pas six kilomètres, le lit du *Fjærdlandsfjord* mesure vingt-six kilomètres de long sur un kilomètre et demi de large, le *Næröfjord*, à sa partie postérieure, est étranglé dans un canal de deux cents mètres.

Ces fjords, incrustés dans la terre aux bords de l'Océan, répondent à l'image que donne l'ombre des chênes couchée sur le sol. Le fjord central, le plus important, figure le tronc : massif et à peu près droit comme lui. Les fjords latéraux qui en jaillissent accusent une disposition semblable à celle des branches sur le tronc ; quelques-uns se dédoublent à leur tour de même que les rameaux sortent des branches.

On dirait le reflet de futaies géantes poussées là-haut, dans le Paradis, et qui se projettent en eau sur cette côte ainsi que sur un écran ; ou encore l'empreinte gravée sur la rive par la chute d'arbres issus miraculeusement des flots.

A cette infiltration de la mer dans les terres s'ajoutent, par place, pour alimenter et compliquer le lacis des fjords, la fonte des glaciers, les avalanches. Le torrent qui se

précipite du haut de la montagne, en tombant, fend le sol et y creuse des sillons. L'eau qui rampe le mine lentement. Ces plaies s'agrandissent aux époques du dégel et des fortes marées. Quelques-unes vont jusqu'à se rejoindre, se mêler ; la surface solide, sous leurs morsures, se change en une véritable dentelle. A la longue, des fjords très éloignés finissent par s'apparenter. Il n'y a pour les arrêter dans leurs tentatives de rapprochement que les hautes cloisons de rochers qui murent certains d'entre eux.

Revenons à l'embouchure. Là, l'eau dormante des fjords, mise en communication directe avec la grande activité de la mer, réveillée et cinglée sans cesse par les vagues, acquiert le maximum de sa force. Elle ronge la côte, la déchire à pleines dents et la met en lambeaux. Ce n'est pas une, ce n'est pas deux, mais dix, mais vingt bouches qu'il lui faut pour respirer. Tous les quarts de siècle elle en crée une nouvelle. Estuaires, anses, golfes, canaux, lacs, détroits : autant de cadres dans lesquels l'onde se manifeste, sur leur passage, aux étrangers.

Des blocs se séparent de la falaise. La mer,

qui les guette, bien vite les noue d'un ruban d'eau, en signe de possession ; et, se glissant entre eux et le continent, barre l'intervalle d'un détroit qui grandira avec les années.

Cela ne lui suffit pas. « Diviser pour régner » : voilà bien sa devise dans le siège opiniâtre qu'elle livre au rivage. Ses conquêtes, les îles qu'elle a faites siennes, elle va les émietter, par le même procédé toujours, en les hachant et en isolant les parcelles.

Ce phénomène est sensible surtout dans les grandes baies, telles que les fjords de Christiania et de Stavanger, ou sur les côtes ravagées du Nordland.

Le bateau rase une langue de terre qui semble se prolonger sans interruption. Le bord du continent : vous n'en doutez pas ; et vous voilà tout réconfortés par ce voisinage. Bon ! une fente imperceptible, une entaille dans le rivage, habilement dissimulée ! Elle semble s'ouvrir par magie à l'instant où elle apparaît de face, vis-à-vis le bateau qui vire pour s'y glisser furtivement. Ce que nous tenions pour l'extrémité de l'Europe, en réalité, n'était qu'une île, laissée à notre gauche.

A présent nous naviguons dans un canal.

En étendant les bras, pour un peu nous toucherions la terre des deux côtés, une vraie terre, assise sur le roc et hérissée de pins. Ce défilé se nomme le *Vendelsund*, sur la rive droite du fjord de Christiania. Soudain le vapeur décrit une courbe. Encore un goulet où il s'engage. Adieu le détroit ! Un grand lac lui succède ; il baigne la face postérieure de l'île de *Næsöen*, dégagée maintenant, que nous rattachions tout à l'heure, par illusion, à une immense étendue de terrain.

Et c'est le jeu le plus amusant, le plus fertile en surprises, qu'on puisse imaginer, auquel se livrent, sur ces pistes mystérieuses comme celles des catacombes, les bateaux de promenade.

Toutes les minutes le panorama se renouvelle. Pas deux détroits semblables, pas deux îles qui aient la même superficie, la même silhouette, la même végétation. Les unes font penser à :

Des îles de paix sur l'océan du monde (1).

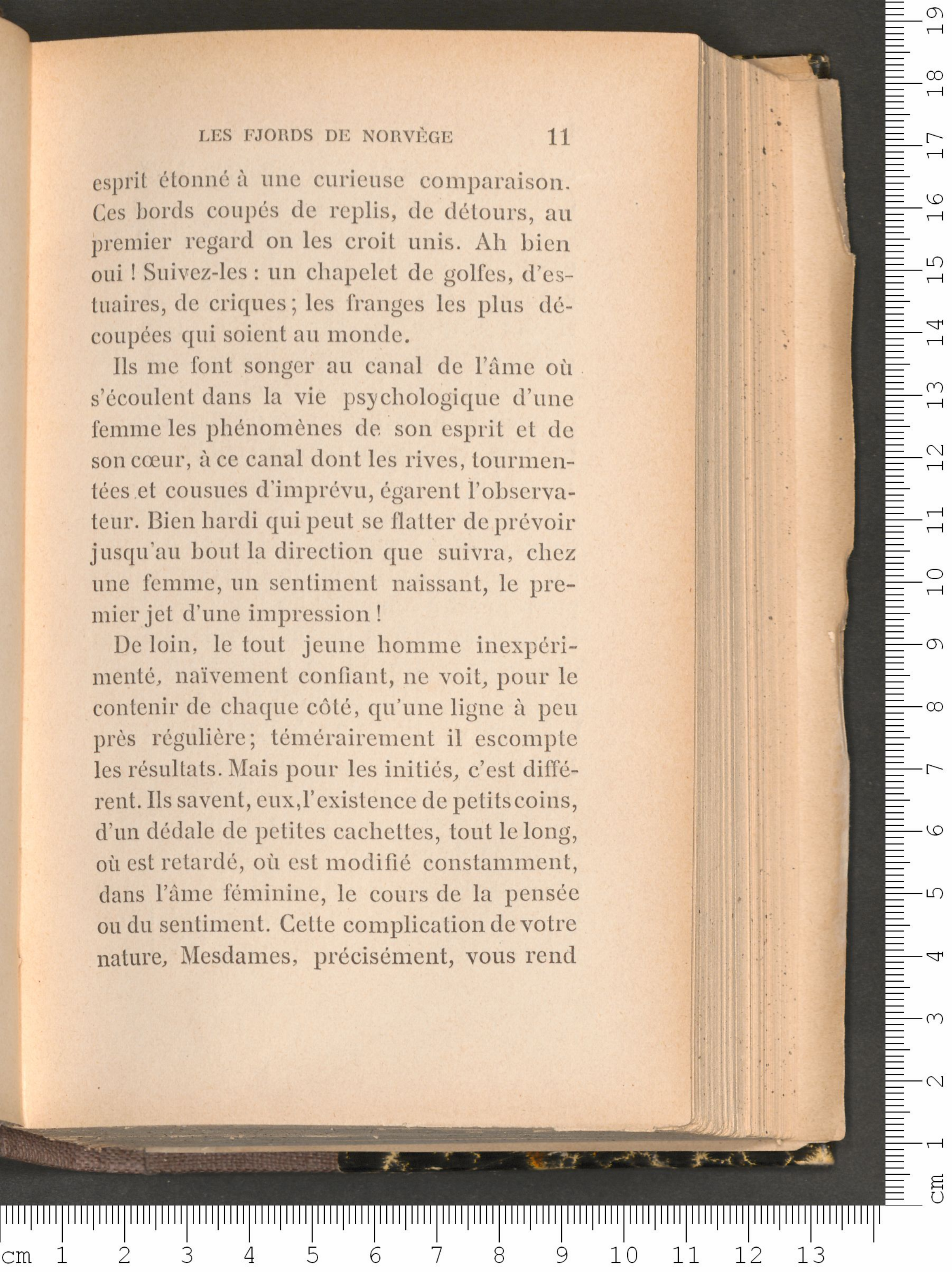
avec les longues nefs croisées de leurs futaies et l'obscurité profonde qui les remplit. Sur

(1) Lamartine.

celles-ci on voit émerger d'un nid de sapins, pareils à des têtes d'oiseaux, chalets et villas rustiques. Dans l'île de *Bygdö*, près de Christiania, le château d'*Oscarshall*, résidence d'été du roi, d'un blanc immaculé, avec sa physionomie de mosquée, fait une tache de craie sur la masse sombre des conifères.

Celles-là sont microscopiques : tout juste le socle d'une cabane de pêcheurs. Dans le Nordland on les rencontre nues et escarpées : du roc, rien que du roc. Plus de végétation ! — c'est bon pour leurs sœurs douillettes de la Norvège méridionale. — Plus de forêts ! Mais elles prennent leur revanche par la hauteur des cimes, par les pics étranges, menaçant le ciel comme une rangée de dents pointues, et qui font passer devant l'imagination les plus fantastiques chimères. La nature brute ! La pierre farouche ne supporte pas d'autre ornement que l'eau qui tombe du ciel. Elle se laisse arroser par la pluie, envelopper de neige, enduire de glace ; rien de plus.

En évoluant dans ce labyrinthe d'îlots et de bras de mer qu'est le fjord de Christiania, les yeux à l'affût, j'abandonnais mon



esprit étonné à une curieuse comparaison. Ces bords coupés de replis, de détours, au premier regard on les croit unis. Ah bien oui ! Suivez-les : un chapelet de golfes, d'estuaires, de criques ; les franges les plus découpées qui soient au monde.

Ils me font songer au canal de l'âme où s'écoulent dans la vie psychologique d'une femme les phénomènes de son esprit et de son cœur, à ce canal dont les rives, tourmentées et cousues d'imprévu, égarent l'observateur. Bien hardi qui peut se flatter de prévoir jusqu'au bout la direction que suivra, chez une femme, un sentiment naissant, le premier jet d'une impression !

De loin, le tout jeune homme inexpérimenté, naïvement confiant, ne voit, pour le contenir de chaque côté, qu'une ligne à peu près régulière ; témérairement il escompte les résultats. Mais pour les initiés, c'est différent. Ils savent, eux, l'existence de petits coins, d'un dédale de petites cachettes, tout le long, où est retardé, où est modifié constamment, dans l'âme féminine, le cours de la pensée ou du sentiment. Cette complication de votre nature, Mesdames, précisément, vous rend

si intéressantes et si attachantes, bien que désespérantes parfois.

Vous est-il jamais arrivé, pendant la saison des pluies, de considérer du sommet d'une montagne des prairies inondées? De larges rigoles serpentent sur l'herbe, luisantes d'eau, et impriment aux taches vertes qu'elles épargnent toutes les formes classées dans la géométrie, avec beaucoup d'autres encore. La côte scandinave offre à l'œil l'agrandissement d'un tableau analogue.

Levez les yeux au ciel, certaines journées d'été, lorsque les nuages font la petite guerre sur le champ d'azur, étudiez leurs positions par rapport à celui-ci et les figures ainsi réalisées : les nuages jouent le rôle des îles dans cette contrée et les lignes bleues celui de la mer. Si le firmament était un miroir, le damier des fjords ne s'y reproduirait pas plus fidèlement.

Dans quelques fjords débouchent des fleuves qui arrivent du cœur de la presqu'île. Sur le lit même de ces fleuves s'attachent, comme de grandes boucles, des lacs baptisés aussi du nom de fjords, tels que le *Randsfjord*, *l'Aurdalsfjord* et le *Strandefjord*, dans le Valders.

L'onde qui filtre dans le réseau des tranchées creusées au sein du pays n'est point bleue, pas davantage verte. Elle est gris de perle, avec des reflets métalliques, d'une couleur triste, mais qui n'a rien de sévère, cependant.

Ce qui frappe les yeux, en étudiant la carte de Norvège, c'est l'espace occupé par les eaux. Une quantité prodigieuse de rivières et de bassins raient le sol dans tous les sens. Ce sont les veines de la contrée, aussi ramifiées que celles du corps humain. Elles remplissent d'ailleurs les mêmes fonctions, c'est-à-dire qu'elles assurent la circulation de la vie.

Les indigènes se nourrissent de poissons : saumons, morues, baleines... L'eau se prête à l'importation et à l'exportation de tous les produits. Elle initie les touristes aux merveilles de la contrée, lentement, c'est vrai, mais qui peut bien paraître pressé dans ces régions de brouillards où les saisons se dévident tout en jour ou tout en nuit ? A quoi bon se hâter ? C'est si longtemps la même chose.

Une seule voie ferrée importante existe en Norvège, de Christiania jusqu'à Trondhjem ;

puis deux ou trois tronçons posés çà et là entre Bergen et Vossevangen, Christiania et Randsfjord, Christiania et Skien, par Drammen, Christiania et Otta. Enfin la grande ligne Trondhjem — Stockholm y prend naissance.

Des routes, il y en a peu et encore sont-elles mal entretenues. Les transports se font presque tous en canot.

Les deux sources capitales de richesse, ici, sont le poisson et les forêts de pins et de bouleaux. Elles rapportent chacune un revenu annuel de cinquante millions de couronnes. La couronne vaut un franc quarante centimes.

Jusqu'aux bois qui vont sur l'eau ; c'est même chose assez originale. Ceux-ci, une fois coupés, sont jetés dans le canal le plus proche. On les aligne soigneusement de manière à former une espèce de radeau, on les dispose par groupes et par figures, d'après certaines lois d'équilibre, et on les attache pour empêcher leur éparpillement. Si le lit du fleuve ou du fjord est plat, un remorqueur les entraîne. S'il est en pente, on les abandonne au gré du courant et ils s'en vont à la dérive,

claquant les uns contre les autres, tantôt poussés avec violence, tantôt flottant paresseusement à la surface, tombant avec les cascades, écartés par les récifs, fouettés par les vagues.

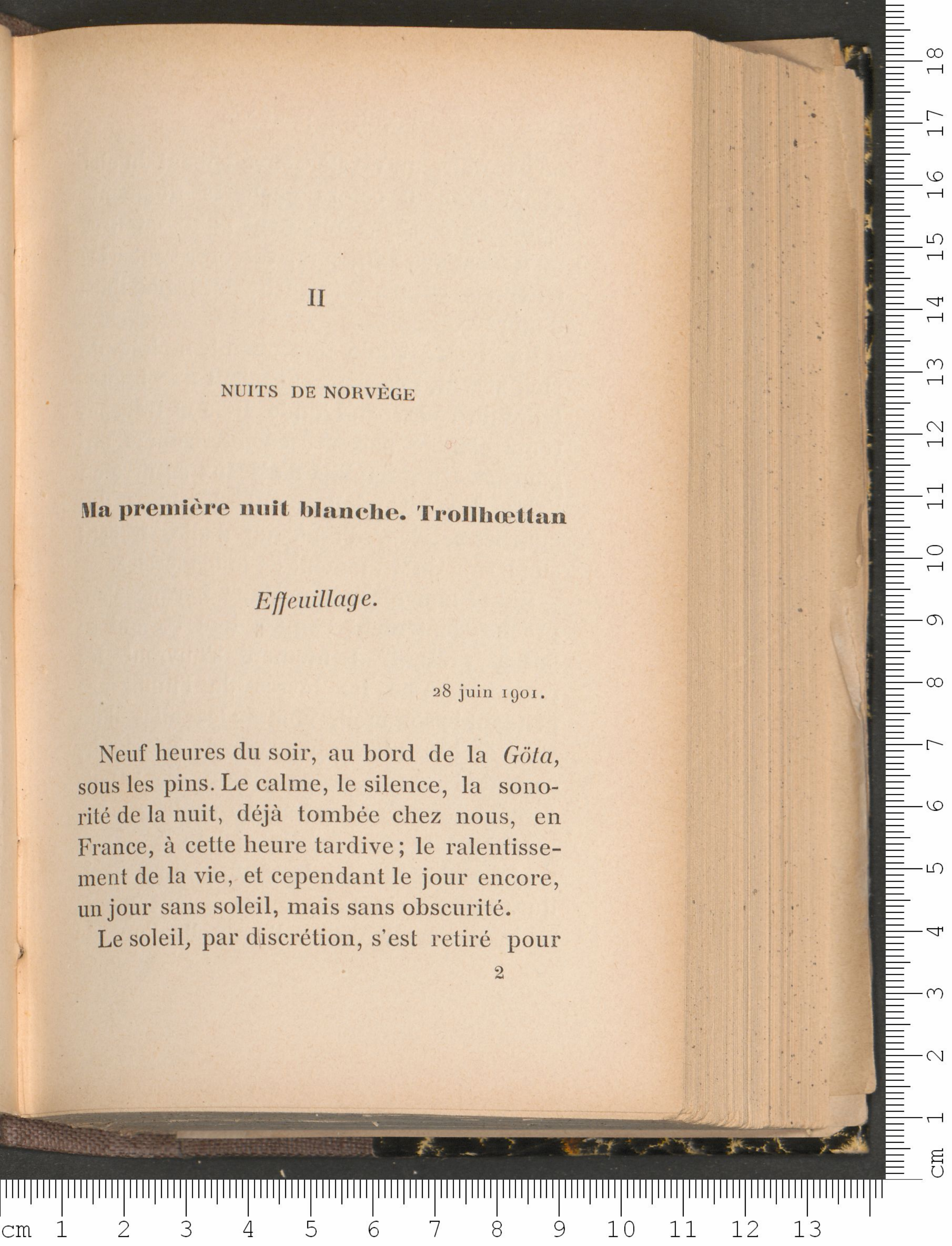
Plusieurs fois nous avons croisé ces étranges convois. Les rives des fjords se sont enrichies d'usines, parmi lesquelles beaucoup de papeteries...

Les petits bâtons, avant qu'on ne les lance, ont été marqués d'un trait de couleur, différent selon les fabriques auxquelles ils sont destinés.

Celles-ci surveillent leur passage, et quand elles reconnaissent le signe convenu, elles les arrêtent et s'en emparent.

Ce mode de transport, outre que l'eau conserve et fortifie le bois, ne coûte pas cher. L'honnêteté, reconnue pour la qualité dominante de la population, le met à l'abri de tout risque.

Ainsi les fjords ne sont pas seulement l'ornement du pays, les traits caractéristiques de sa physionomie, mais encore une ressource économique importante. — Ils joignent l'utile à l'agréable.



II

NUITS DE NORVÈGE

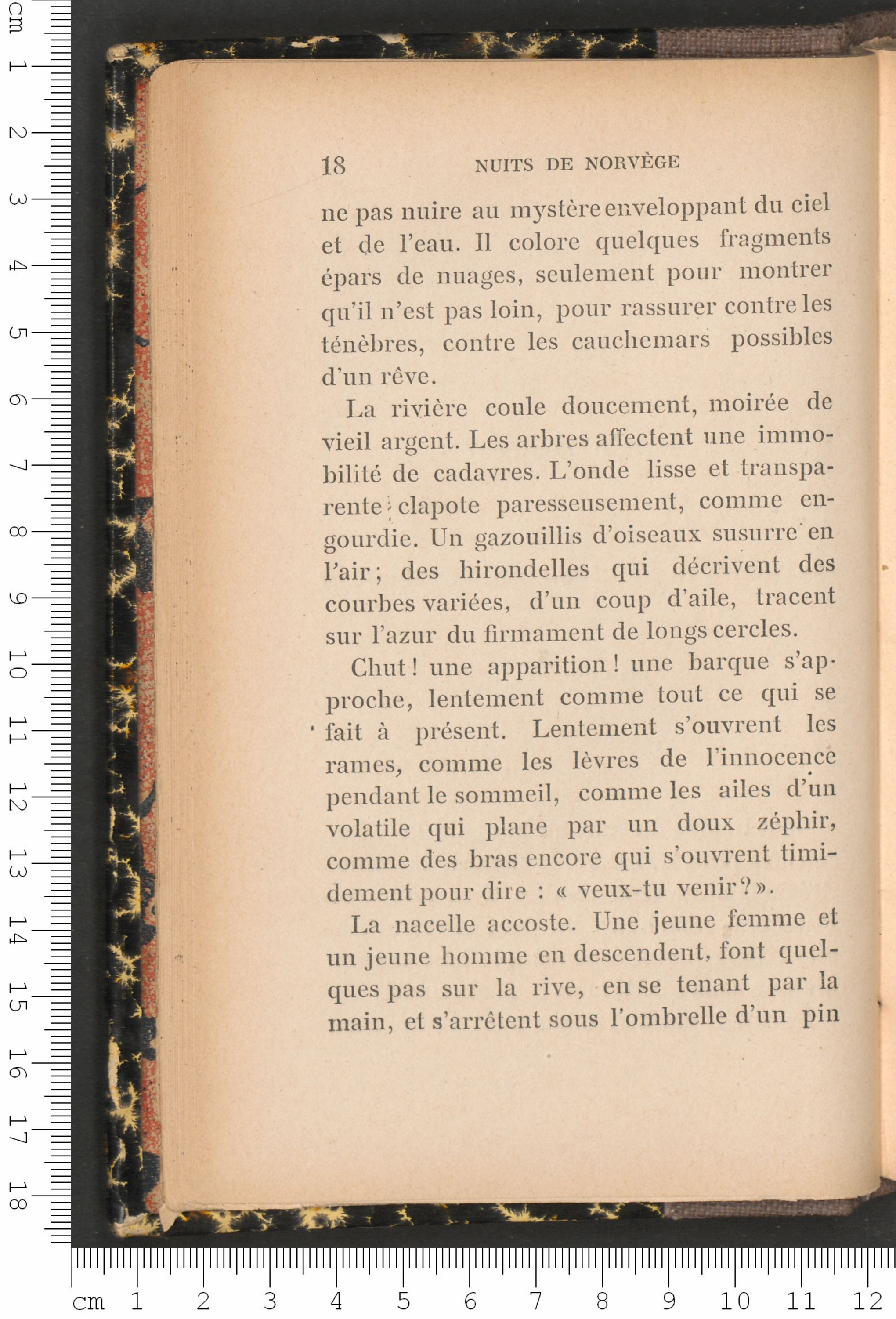
Ma première nuit blanche. Trollhœttan

Effeuillage.

28 juin 1901.

Neuf heures du soir, au bord de la *Göta*, sous les pins. Le calme, le silence, la sonorité de la nuit, déjà tombée chez nous, en France, à cette heure tardive; le ralentissement de la vie, et cependant le jour encore, un jour sans soleil, mais sans obscurité.

Le soleil, par discrétion, s'est retiré pour

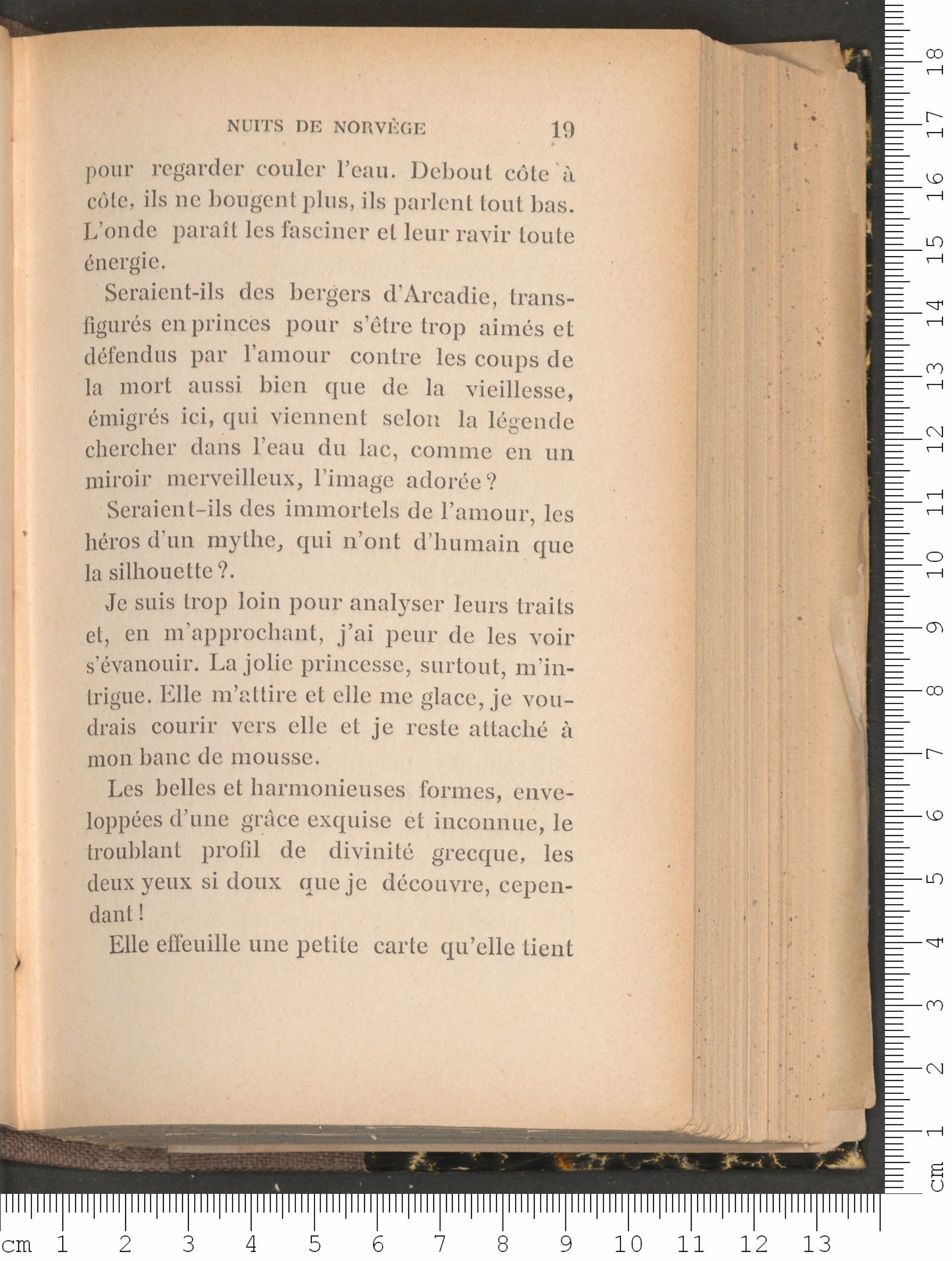


ne pas nuire au mystère enveloppant du ciel et de l'eau. Il colore quelques fragments épars de nuages, seulement pour montrer qu'il n'est pas loin, pour rassurer contre les ténèbres, contre les cauchemars possibles d'un rêve.

La rivière coule doucement, moirée de vieil argent. Les arbres affectent une immobilité de cadavres. L'onde lisse et transparente clapote paresseusement, comme engourdie. Un gazouillis d'oiseaux susurre en l'air ; des hirondelles qui décrivent des courbes variées, d'un coup d'aile, tracent sur l'azur du firmament de longs cercles.

Chut ! une apparition ! une barque s'approche, lentement comme tout ce qui se fait à présent. Lentement s'ouvrent les rames, comme les lèvres de l'innocence pendant le sommeil, comme les ailes d'un volatile qui plane par un doux zéphir, comme des bras encore qui s'ouvrent timidement pour dire : « veux-tu venir ? ».

La nacelle accoste. Une jeune femme et un jeune homme en descendent, font quelques pas sur la rive, en se tenant par la main, et s'arrêtent sous l'ombrelle d'un pin



pour regarder couler l'eau. Debout côte à côte, ils ne bougent plus, ils parlent tout bas. L'onde paraît les fasciner et leur ravir toute énergie.

Seraient-ils des bergers d'Arcadie, transfigurés en princes pour s'être trop aimés et défendus par l'amour contre les coups de la mort aussi bien que de la vieillesse, émigrés ici, qui viennent selon la légende chercher dans l'eau du lac, comme en un miroir merveilleux, l'image adorée ?

Seraient-ils des immortels de l'amour, les héros d'un mythe, qui n'ont d'humain que la silhouette ?.

Je suis trop loin pour analyser leurs traits et, en m'approchant, j'ai peur de les voir s'évanouir. La jolie princesse, surtout, m'intrigue. Elle m'attire et elle me glace, je voudrais courir vers elle et je reste attaché à mon banc de mousse.

Les belles et harmonieuses formes, enveloppées d'une grâce exquise et inconnue, le troublant profil de divinité grecque, les deux yeux si doux que je découvre, cependant !

Elle effeuille une petite carte qu'elle tient

entre ses blanches et mignonnes mains, et d'un geste lent et triste, comme à regret, le regard navré, elle laisse s'envoler en écartant et soulevant faiblement le bras, avec un léger détour du poignet, chacune des parcelles du précieux carton. Après avoir tournoyé deux ou trois fois en l'air, celles-ci tombent sur l'eau qui les emporte, blanches et droites, comme de minuscules voiles, comme des plumes de cygnes encore, au gré du vent, tout près ou bien loin, vite ou doucement.

A toutes celles qui passent sous mes yeux j'envoie du bout des doigts un baiser d'adieu et de bon voyage, tant le geste qui les a congédiées m'a imprégné de poésie et de mélancolie !

Il me fait penser, ce geste idéal et charmant dans sa tristesse, à celui avec lequel on effeuille, dans une crise de doute ou de découragement, les pétales d'une marguerite pour lui arracher le mot de l'amour, et aussi à celui d'un enfant de chœur, trop faible ou déjà las, qui jonche de feuilles de roses, à la procession, l'avenue du Saint Sacrement.

Geste d'adieu, geste délicat et rempli d'harmonie, geste conduit par la Grâce elle-même. Ce simple mouvement du bras et de la main, tout ce qu'il évoque d'impressions, d'analogies, de sentiments et d'idéal !

Et il se répète souvent, car à mesure que la feuille se dépouille, se réduit, la princesse charmante, pour donner congé à ses débris, met entre chaque ordre de départ une pause de plus en plus longue ; on dirait qu'elle émiette son bonheur.

Tout à coup ces paroles tintent dans le silence, lentes, scandées, sur le timbre d'une caresse, d'une voix aussi mélodieuse que celle des anges :

« Quel joli tombeau cela fait ! »

Un tombeau, cette fraîche rivière ? un tombeau, cette onde si limpide ? Les petits papiers qu'on lui confiait, il est vrai, ne revenaient pas, ne devaient plus revenir. Le courant, en se refermant sur eux, les engloutissait à jamais.

Amollis, trempés, comprimés, lacérés, ils ne tarderont pas à se disloquer, à se décomposer, pour redevenir néant.

Et l'eau qui serpente, qui miroite, par sa

surface polie, par sa course insouciante, par son babil joyeux, trompe la destruction fatale, l'irréparable.

Peut-on nimber davantage d'illusion un adieu déchirant ? peut-on auréoler d'une poésie plus sereine un drame tragique du cœur ?

« Quel joli tombeau cela fait ! »

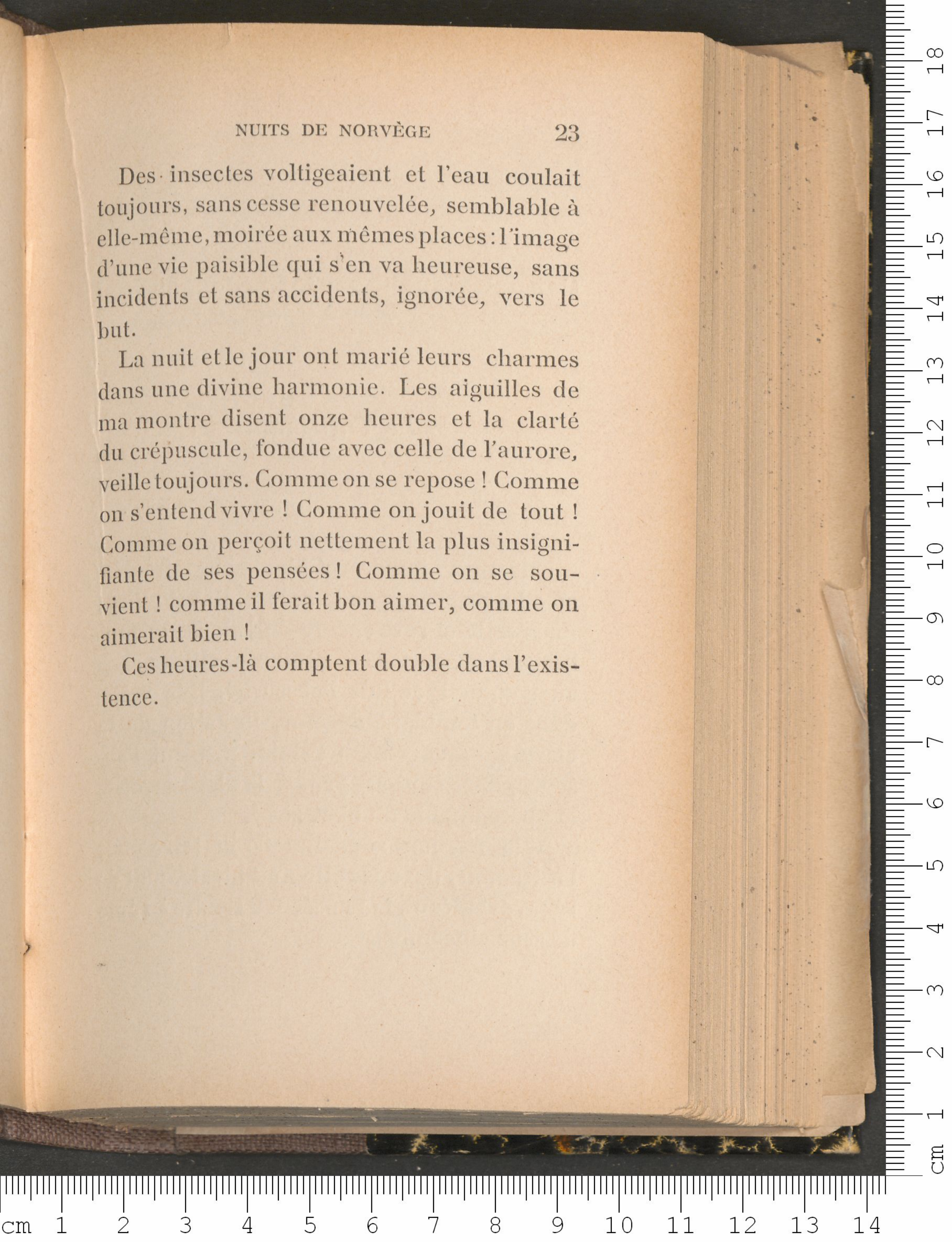
Je les entends encore ces cinq mots, je les entendrai longtemps... toujours. Mon oreille pourrait-elle cesser de frissonner après ce frôlement inénarrable ? et chaque secousse fait revivre l'une des paroles enchantées.

Mais le tombeau de qui ou de quoi ? Sur ce carton à qui la rivière sert de linceul, quelle image était gravée, quels caractères tracés ? quelle âme avait coulé ?

Quand, après avoir interrogé du regard ce tombeau inédit, je relevai les yeux sur les mystérieux sacrificateurs, ils avaient disparu, et au-dessus de la place qu'ils occupaient, un nuage doré moutonnait sur le saphir du ciel.

« Quel joli tombeau cela fait ! »

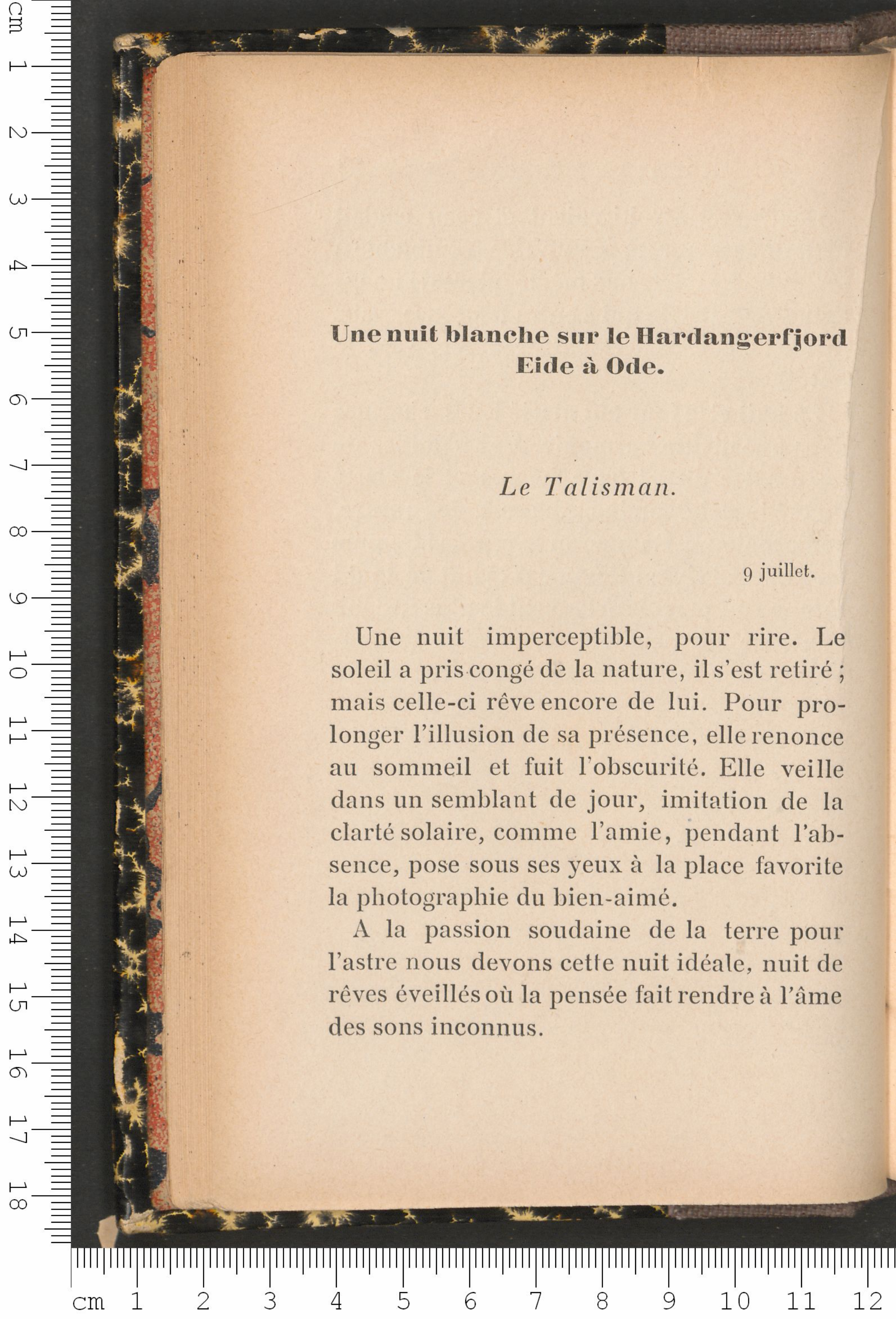
Je m'en revins songeur, pénétré de mystère, moi aussi.



Des insectes voltigeaient et l'eau coulait toujours, sans cesse renouvelée, semblable à elle-même, moirée aux mêmes places : l'image d'une vie paisible qui s'en va heureuse, sans incidents et sans accidents, ignorée, vers le but.

La nuit et le jour ont marié leurs charmes dans une divine harmonie. Les aiguilles de ma montre disent onze heures et la clarté du crépuscule, fondue avec celle de l'aurore, veille toujours. Comme on se repose ! Comme on s'entend vivre ! Comme on jouit de tout ! Comme on perçoit nettement la plus insignifiante de ses pensées ! Comme on se souvient ! comme il ferait bon aimer, comme on aimerait bien !

Ces heures-là comptent double dans l'existence.



Une nuit blanche sur le Hardangerfjord
Eide à Ode.

Le Talisman.

9 juillet.

Une nuit imperceptible, pour rire. Le soleil a pris congé de la nature, il s'est retiré ; mais celle-ci rêve encore de lui. Pour prolonger l'illusion de sa présence, elle renonce au sommeil et fuit l'obscurité. Elle veille dans un semblant de jour, imitation de la clarté solaire, comme l'amie, pendant l'absence, pose sous ses yeux à la place favorite la photographie du bien-aimé.

A la passion soudaine de la terre pour l'astre nous devons cette nuit idéale, nuit de rêves éveillés où la pensée fait rendre à l'âme des sons inconnus.

La nature a jeté sur elle une gaze transparente. Rien de caché, tout se voit ou se devine. La nuit est fugitive, insaisissable. Une simple formalité, un rapide examen que lui fait passer la terre, pour s'assurer qu'elle n'a pas oublié l'obscurité. En une autre saison, pendant le monotone hiver de six mois, elle a donné, la nuit, des gages plus que suffisants de sa capacité. Un pur acte de présence, aujourd'hui : voilà tout.

Pas de crépuscule, une nuit qui tient dans un mot, et aussitôt l'aube. A cette époque de l'année, en Norvège, les cérémonies du culte de la nuit sont singulièrement abrégées ; — comme la célébration de la messe à l'église le vendredi saint. On laisse de côté toute une partie de la rubrique.

Une étoile — la première entrevue dans ces régions — paraît sur le faîte d'une montagne, un peu inclinée, comme un gros point de feu. Vénus, sans doute? — ou, du moins, quelque dignitaire d'entre les astres, car il est escorté d'un satellite plus petit à distance respectueuse. Quelques autres étoiles très pâles clignent par-ci par-là. Le paysage sem-

ble enveloppé d'une multitude de voiles, tous transparents, tous impalpables.

Entre deux berges escarpées, du sommet desquelles dévalent, tous les cinq cents mètres environ, de longues cascades, le bateau s'achemine majestueusement. La largeur du fjord, qui entaille le continent à une profondeur de quarante kilomètres, varie de cinq cents mètres à deux kilomètres, et les montagnes atteignent la hauteur de mille mètres.

Quel silence ! Rien que la respiration de la vapeur, tandis que des étincelles s'échappent de la cheminée pour aller rejoindre les étoiles. Une fraîcheur humide imprègne l'atmosphère. La plupart des passagers ont gagné leur cabine ou se sont retirés au salon, frissonnants. Seuls, quelques fanatiques restent en observation sur le pont, les friands d'impressions, ceux-là, roulés dans leurs plaids avec des silhouettes de fantômes. Ils ne bougent pas, ils ne dorment pas non plus ; ils contemplent, muets d'extase :

— Sommes-nous assez heureux !

Ces mots, en passant, frôlent mon oreille avec le chatouillement d'une caresse.

devant un peintre invisible, qu'ils posaient pour Psyché et l'Amour, ou bien pour la « Vénus du Hardanger », future rivale de la Vénus d'Urbin.

Ils participaient évidemment à une autre vie que nous, ces princes du songe. En silence ils s'entendaient penser..., ils se devinaient. Leurs âmes étaient deux miroirs où leurs cœurs réciproquement se reflétaient, deux prismes où les impressions de chacun empruntaient leur éclat à l'autre. — Tous deux, ils composaient un poème d'amour, blottis sous l'aile de la même Muse : la nature cueillait sur leurs âmes des sons identiques et cette ressemblance les grisait. Ils n'avaient qu'une âme pour deux corps.

En les contemplant j'assistais à la mise en scène de ces vers que je récitai tout bas pour savourer, moi aussi, l'émotion.

Du mot de chaque ami le retentissement
Eveille au sein de l'autre un même sentiment.
La parole dont l'un révèle sa pensée
Sur les lèvres de l'autre est déjà commencée.
. . . .
Dans cet autre soi-même, où tout va retentir,
On se regarde vivre, on s'écoute sentir.

Et un « oui », ombragé par la pudeur de la pensée, un « oui » discret et étouffé comme le prolongement, l'écho d'un long soupir d'amour, fut la réponse à cette question.

Près de moi, une ravissante jeune femme, allongée au fond d'un fauteuil d'osier, semblait mordre à un rêve charmant. Elle gardait une immobilité de statue, mais de statue d'art tant sa pose était élégante. — Ses yeux, abrités sous une opulente chevelure d'ébène, regardaient droit devant eux, dans l'air, dans l'inconnu où son âme avait pénétré déjà, humides d'émotion par instant. Etait-ce de trop de peine ou de trop de bonheur qu'ils se mouillaient, ces yeux doux et chauds, si bien faits pour enflammer les cœurs ? Qui sait ?...

A ses pieds et un peu de côté, un jeune homme était assis sur un tabouret, les jambes croisées, les doigts noués à l'extrémité des genoux. — Sur son cou incliné sa tête se renversait pour chercher du regard la figure aimée, dont il semblait avoir la garde dans cette attitude d'humble attachement.

Il l'avait interrogée, elle lui avait répondu..., sans broncher. On eût dit qu'ils posaient

En entendant le mot que l'on cherchait en soi,
On le comprend soi-même, on rêve, on dit : c'est moi.
Dans sa vivante image on trouve son emblème,
On admire le monde à travers ce qu'on aime
Et la vie appuyée, appuyant tour à tour,
Est un fardeau sacré qu'on porte avec amour.

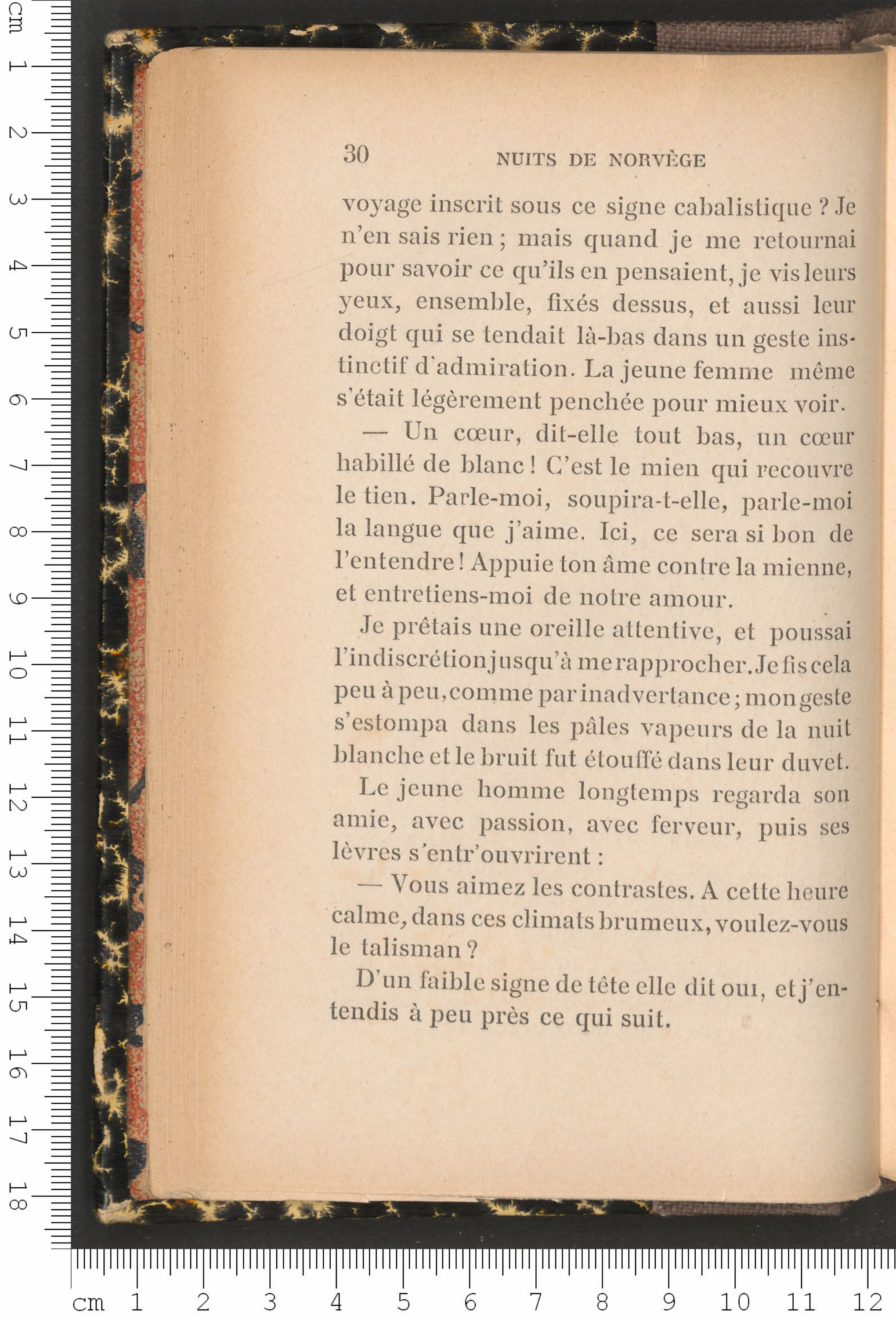
LAMARTINE (*Jocelyn*).

Le bateau stoppe : une station. Telle qu'une main gigantesque, la grue s'élève en l'air, s'étend, s'abaisse et saisit, pour les précipiter dans l'entrepont, les marchandises alignées sur le quai.

En route de nouveau entre les montagnes coiffées et éclaboussées de neige, sur l'avenue du mystère. L'une d'elles montre à mi-flanc une plaque blanche de la forme d'un cœur, avec un filet, blanc également, qui descend jusqu'au lac, comme si ce cœur de neige avait saigné en eau.

Fi du rouge, couleur de sacrifice ! Ici tout est blanc, nuance de paix et d'innocence.

Un cœur, l'image du grand levier de l'existence, un cœur dessiné jusqu'en ces parages austères par un peu d'eau cristallisée ! Quelle main cachée a pu tracer cette figure ? Surprise réservée à nos deux héros, sens de leur



voyage inscrit sous ce signe cabalistique ? Je n'en sais rien ; mais quand je me retournai pour savoir ce qu'ils en pensaient, je vis leurs yeux, ensemble, fixés dessus, et aussi leur doigt qui se tendait là-bas dans un geste instinctif d'admiration. La jeune femme même s'était légèrement penchée pour mieux voir.

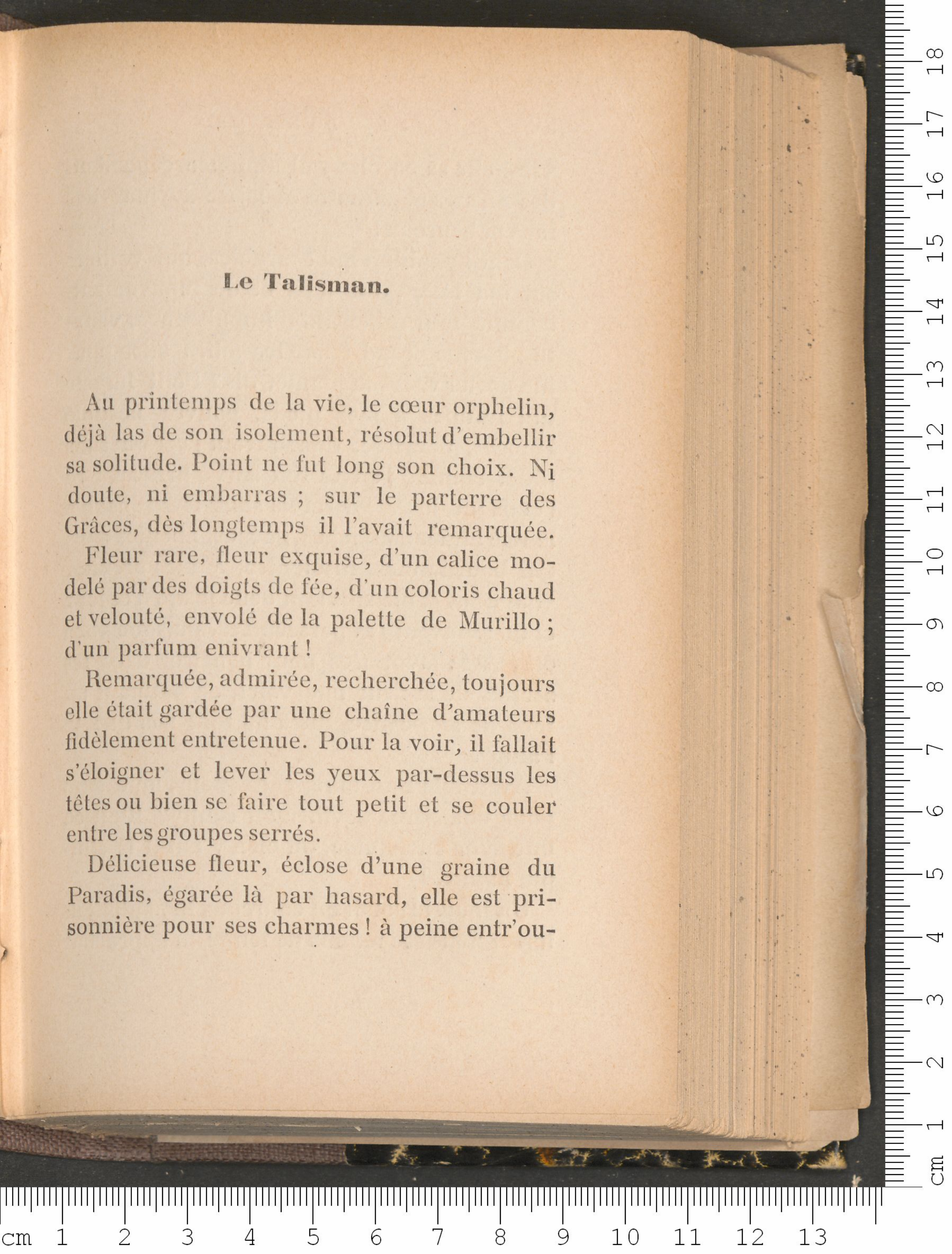
— Un cœur, dit-elle tout bas, un cœur habillé de blanc ! C'est le mien qui recouvre le tien. Parle-moi, soupira-t-elle, parle-moi la langue que j'aime. Ici, ce sera si bon de l'entendre ! Appuie ton âme contre la mienne, et entretiens-moi de notre amour.

Je prêtais une oreille attentive, et poussai l'indiscrétion jusqu'à me rapprocher. Je fis cela peu à peu, comme par inadvertance ; mon geste s'estompa dans les pâles vapeurs de la nuit blanche et le bruit fut étouffé dans leur duvet.

Le jeune homme longtemps regarda son amie, avec passion, avec ferveur, puis ses lèvres s'entr'ouvrirent :

— Vous aimez les contrastes. A cette heure calme, dans ces climats brumeux, voulez-vous le talisman ?

D'un faible signe de tête elle dit oui, et j'entendis à peu près ce qui suit.



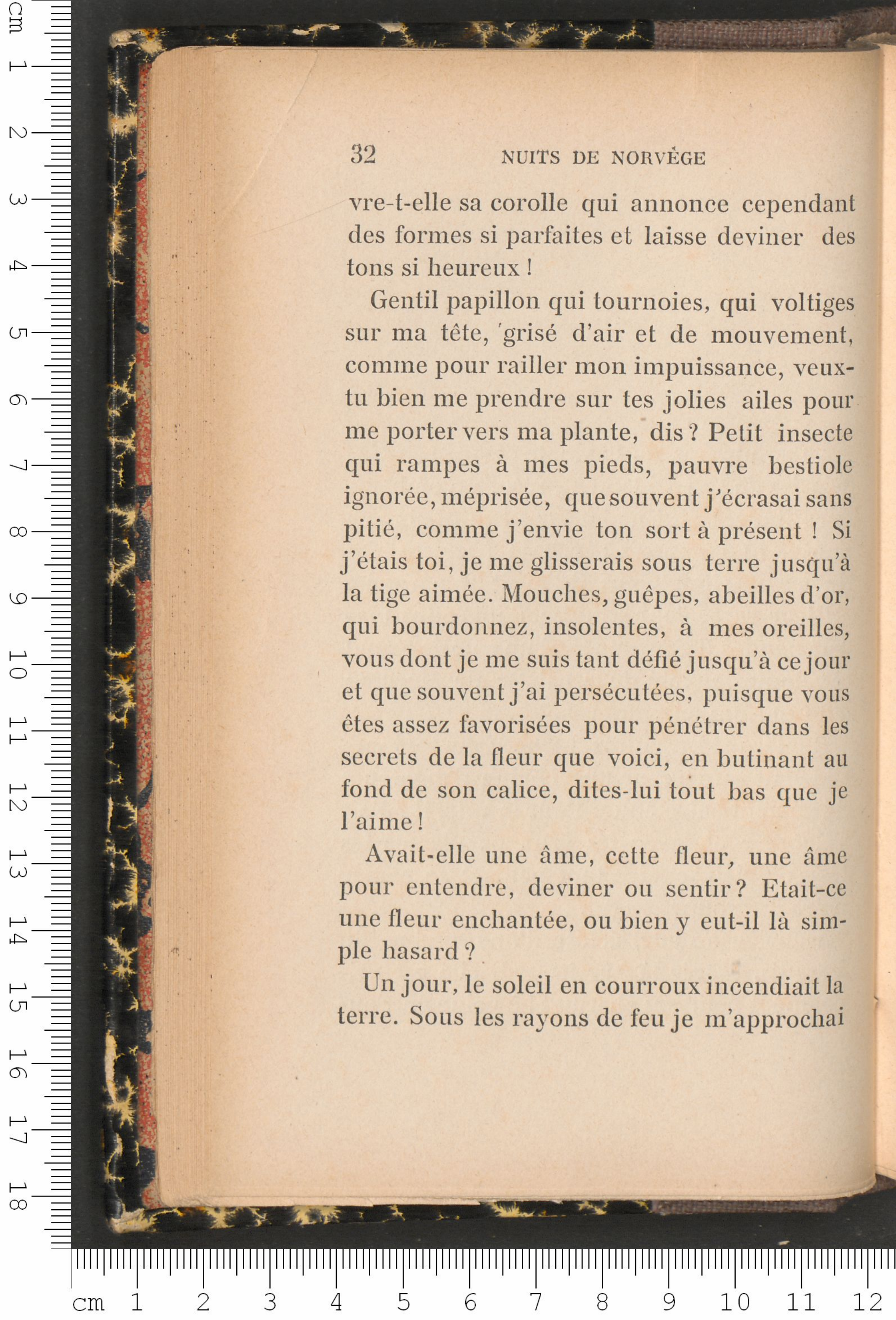
Le Talisman.

Au printemps de la vie, le cœur orphelin, déjà las de son isolement, résolut d'embellir sa solitude. Point ne fut long son choix. Ni doute, ni embarras ; sur le parterre des Grâces, dès longtemps il l'avait remarquée.

Fleur rare, fleur exquise, d'un calice modelé par des doigts de fée, d'un coloris chaud et velouté, envolé de la palette de Murillo ; d'un parfum enivrant !

Remarquée, admirée, recherchée, toujours elle était gardée par une chaîne d'amateurs fidèlement entretenue. Pour la voir, il fallait s'éloigner et lever les yeux par-dessus les têtes ou bien se faire tout petit et se couler entre les groupes serrés.

Délicieuse fleur, éclose d'une graine du Paradis, égarée là par hasard, elle est prisonnière pour ses charmes ! à peine entr'ou-



vre-t-elle sa corolle qui annonce cependant des formes si parfaites et laisse deviner des tons si heureux !

Gentil papillon qui tournoies, qui voltiges sur ma tête, grisé d'air et de mouvement, comme pour railler mon impuissance, veux-tu bien me prendre sur tes jolies ailes pour me porter vers ma plante, dis ? Petit insecte qui rampes à mes pieds, pauvre bestiole ignorée, méprisée, que souvent j'écrasai sans pitié, comme j'envie ton sort à présent ! Si j'étais toi, je me glisserais sous terre jusqu'à la tige aimée. Mouches, guêpes, abeilles d'or, qui bourdonnez, insolentes, à mes oreilles, vous dont je me suis tant défié jusqu'à ce jour et que souvent j'ai persécutées, puisque vous êtes assez favorisées pour pénétrer dans les secrets de la fleur que voici, en butinant au fond de son calice, dites-lui tout bas que je l'aime !

Avait-elle une âme, cette fleur, une âme pour entendre, deviner ou sentir ? Etait-ce une fleur enchantée, ou bien y eut-il là simple hasard ?

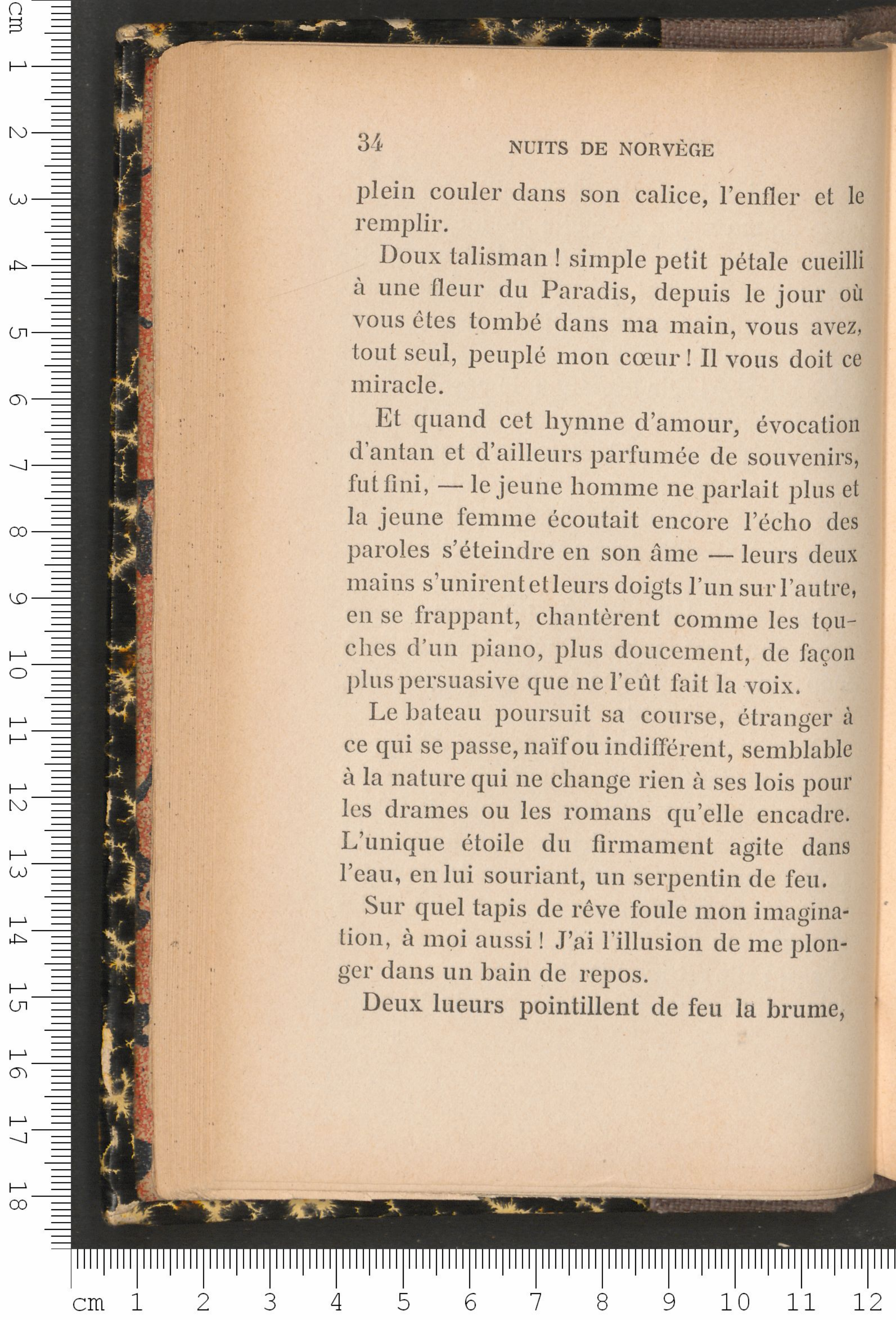
Un jour, le soleil en courroux incendiait la terre. Sous les rayons de feu je m'approchai

de la séduisante plante, et recueillant dans le creux de ma main, arrondie de mon mieux en forme de calice à l'image de la fleur, quelques perles d'argent qui scintillaient au fond d'une vasque de marbre voisine, je les semai autour de sa tige calcinée.

Oh miracle ! Elle frissonna, la corolle s'ouvrit, le sanctuaire m'apparut, j'y plongeai mes yeux ; et quand la fleur fut pour se refermer, un pétale se détacha qui effleura mes doigts. Comme la fleur, toujours, ma main se replia en pressant la précieuse relique.

Voilà mon talisman. Je lui donnai mon cœur pour médaillon. Depuis lors, mêlé à mon âme, il imprègne toutes mes pensées, tous mes sentiments.

En m'éveillant, je vois la fleur se débarrassant lentement des brouillards du matin qui m'apparaît floue, indécise ; quand je m'endors, ma mémoire l'enveloppe avec mille précautions pour la retrouver le lendemain. Le vent qui souffle dans la forêt me vole les soupirs que je lui envoie, dans la nuit du chagrin elle est mon étoile d'espérance ; si la joie déborde de mon âme, je vois le trop-



plein couler dans son calice, l'enfler et le remplir.

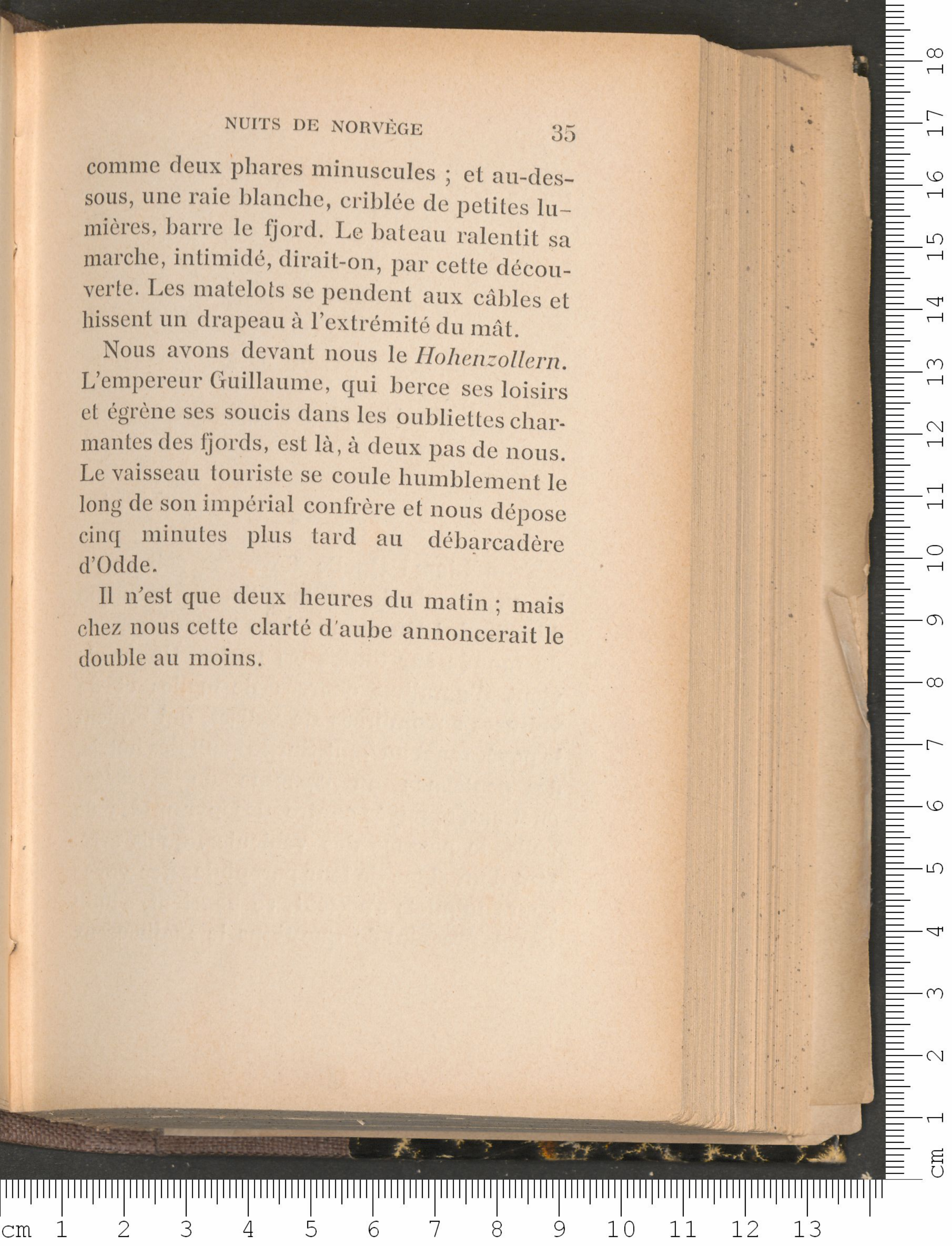
Doux talisman ! simple petit pétale cueilli à une fleur du Paradis, depuis le jour où vous êtes tombé dans ma main, vous avez, tout seul, peuplé mon cœur ! Il vous doit ce miracle.

Et quand cet hymne d'amour, évocation d'antan et d'ailleurs parfumée de souvenirs, fut fini, — le jeune homme ne parlait plus et la jeune femme écoutait encore l'écho des paroles s'éteindre en son âme — leurs deux mains s'unirent et leurs doigts l'un sur l'autre, en se frappant, chantèrent comme les touches d'un piano, plus doucement, de façon plus persuasive que ne l'eût fait la voix.

Le bateau poursuit sa course, étranger à ce qui se passe, naïf ou indifférent, semblable à la nature qui ne change rien à ses lois pour les drames ou les romans qu'elle encadre. L'unique étoile du firmament agite dans l'eau, en lui souriant, un serpentin de feu.

Sur quel tapis de rêve foule mon imagination, à moi aussi ! J'ai l'illusion de me plonger dans un bain de repos.

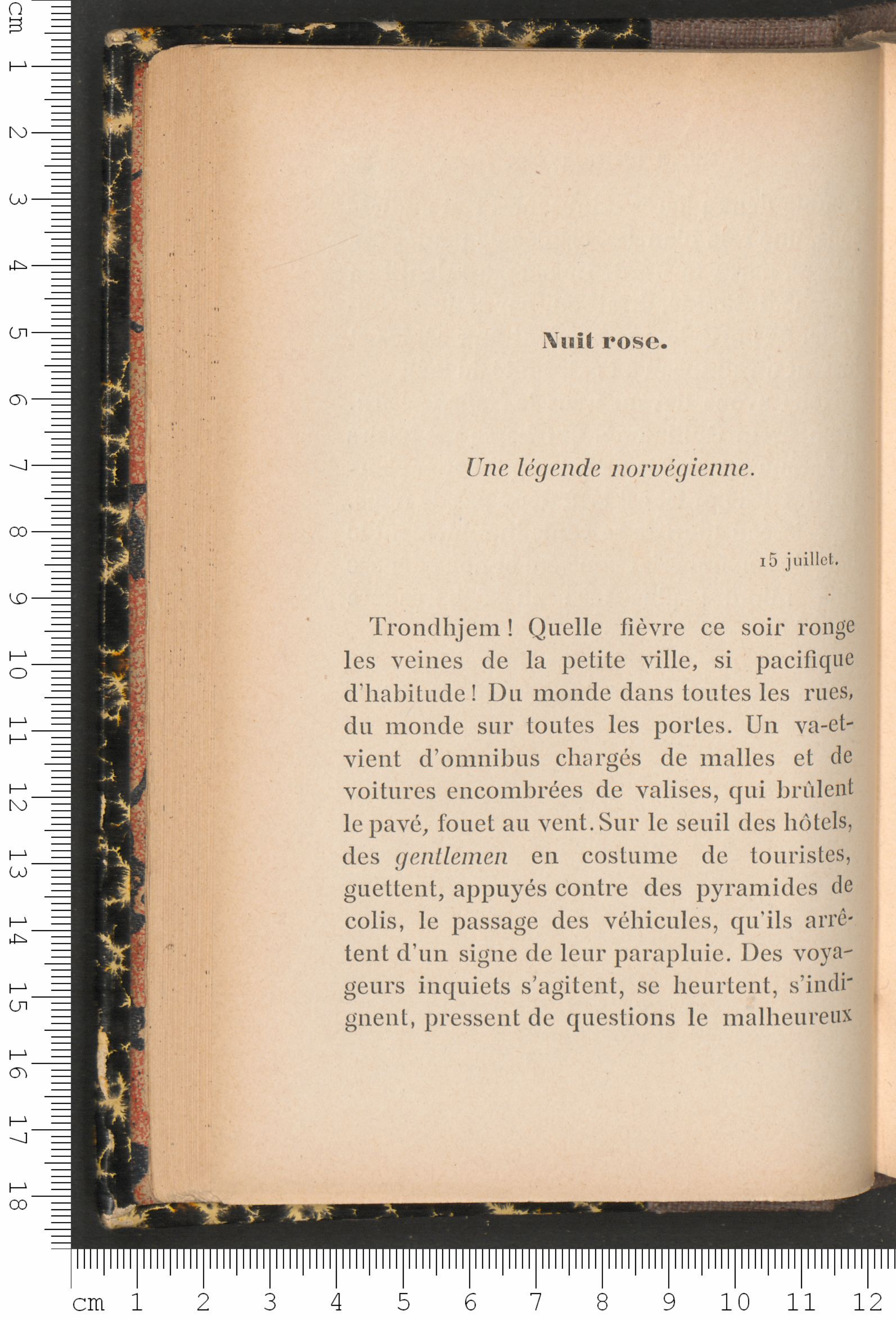
Deux lueurs pointillent de feu la brume,



comme deux phares minuscules ; et au-dessous, une raie blanche, criblée de petites lumières, barre le fjord. Le bateau ralentit sa marche, intimidé, dirait-on, par cette découverte. Les matelots se pendent aux câbles et hissent un drapeau à l'extrémité du mât.

Nous avons devant nous le *Hohenzollern*. L'empereur Guillaume, qui berce ses loisirs et égrène ses soucis dans les oubliettes charmantes des fjords, est là, à deux pas de nous. Le vaisseau touriste se coule humblement le long de son impérial confrère et nous dépose cinq minutes plus tard au débarcadère d'Odde.

Il n'est que deux heures du matin ; mais chez nous cette clarté d'aube annoncerait le double au moins.



Nuit rose.

Une légende norvégienne.

15 juillet.

Trondhjem ! Quelle fièvre ce soir ronge les veines de la petite ville, si pacifique d'habitude ! Du monde dans toutes les rues, du monde sur toutes les portes. Un va-et-vient d'omnibus chargés de malles et de voitures encombrées de valises, qui brûlent le pavé, fouet au vent. Sur le seuil des hôtels, des *gentlemen* en costume de touristes, guettent, appuyés contre des pyramides de colis, le passage des véhicules, qu'ils arrêtent d'un signe de leur parapluie. Des voyageurs inquiets s'agitent, se heurtent, s'indignent, pressent de questions le malheureux

portier qui, sans s'émouvoir, sourit à tous avec des gestes rassurants ; d'autres qui attendent paisiblement leur tour, plus philosophes, plus rassis, fument un long cigare en contemplant avec une douce ironie cette multitude tourbillonnante.

Sous le porche de l'hôtel Britannia, à sept heures, il n'y avait pas moins de quatre-vingts étrangers, groupés dans le plus merveilleux désordre. Quelle piquante étude de physionomies et de caractères offre ce tableau fugitif ! Toutes les nations à peu près sont représentées ; les langues les plus diversent mêlent leur écho qui s'élève comme une grande fumée au-dessus de ce foyer humain.

— En voiture pour la gare ! en voiture pour le bateau ! crient de loin les cochers qui tournent court et s'alignent le long du perron. Un vaste omnibus nous conduit à l'embarcadère.

Le *Kong Harald* est là, sous vapeur, prêt à partir. Du haut de sa dunette le commandant voit arriver les touristes empressés et assiste, impassible, à l'embarquement de cette petite armée de volontaires, partant pour

explorer le soleil de minuit, qui, pendant huit jours, vont confier leur personne à sa prudence et à son adresse.

Comme les patrons des baraques échelonnées pour les fêtes populaires sur nos places publiques, il semble dire à chaque nouvelle pratique, avec une attitude engageante : « Entrez, entrez ; il y a encore de la place et vous serez content. » Une bonne figure, ce commandant, l'air franchement loyal et bienveillant !

D'abord, la reconnaissance des lieux. Tout le monde, le billet à la main, s'enquiert de sa cabine, cherche le salon, la salle à manger, s'informe de sa place à table d'hôte... Des pas précipités s'étouffent sur les tapis, dans les petits couloirs sombres.

Quand la corvée matérielle de l'installation est terminée, quand ils se sont suffisamment orientés, comme le papillon qui sort de sa chrysalide, on voit les passagers, un à un, surgir au-dessus de l'échelle, montrant d'abord les mains, puis la tête, enfin le corps tout entier.

A neuf heures précises le bateau lève l'ancre. Nous sommes sur le pont, au complet,

échangeant les regards de curiosité auxquels ne manquent jamais de satisfaire des personnes destinées à passer une semaine ensemble et qui se voient pour la première fois. Chacun fait à part soi un classement : jolies femmes, physionomies spirituelles, hommes distingués, poseurs, fats ; caractères mélancoliques, types bizarres. Sur certaines figures, devant certaines poses, on va jusqu'à greffer des histoires imaginaires, fausses bien sûr, mais qui nous rendent le personnage intéressant quand même. Une esquisse de relations bientôt se dessine dans l'esprit.

La reine de la colonie — je le dis sans partialité sinon sans plaisir, ce titre de gloire lui fut décerné à l'unanimité — est une Française, une Parisienne. Une adorable petite poupée, aussi fine d'esprit que de traits : des yeux bleu cendré, des cheveux blond cendré, un nez fait au moule, qui se fronce imperceptiblement quand elle s'épanouit ; dans le rire et les gestes une retenue qui lui donne un charme de plus, avec un petit air gamin, un rien de timidité délicieuse.

Derrière elle se range une Américaine dont

les yeux bleus sur son visage se détachent comme deux pervenches dans un parterre de roses. Le boute-en-train, avec le mot pour rire toujours, est un Portugais. Il voyage seul, mais il sera recherché pour son esprit et sa gaieté ; il le sait bien.

Un monsieur russe tient le record de la galanterie. Il est passé maître dans l'art de saluer. Très obséquieux, avec des manières d'une élégance particulièrement raffinée, il se fait le chevalier servant des dames.

Voilà quelques jeunes filles qu'on aime à voir comme des bluets dans les champs, fleurs exquises de douceur, toutes parfumées de grâce et dont la vue repose : deux Américaines et une Suissesse.

Une famille venue de Genève rappelle celles des patriarches par son honnêteté et son union touchante.

Trondhjem nous sourit, illuminée par le couchant. Au revoir, dans huit jours! Des teintes très chaudes : bleu de saphir sur la mer, orange brûlante sur la ville ; blanc argenté sur les voiles, comme la poussière qui couvre les ailes des papillons ; vert sombre sur les pins, bleu cendré sur les montagnes.

Adieu ! tout s'éteint et se fond dans le crépuscule étrange, indéfinissable, qui s'étend comme un voile sur la terre. Les objets, baignés dans une lumière unie, profilent leurs contours avec netteté, mais ne projettent plus d'ombre ; on dirait les tombes blanches du Dante, sous le ciel gris-perle avec des transparences d'opale... (1).

Je lis ces pages de Vandal qui peignent avec tant d'art et de vérité les étranges phénomènes dont nous sommes témoins. Des lueurs entrevues à l'horizon par le hublot de ma cabine m'attirent dehors. Me voilà de nouveau sur le pont. Il est exactement onze heures et demie. Le bateau glisse sans bruit ; rien que les deux notes de sa respiration, toujours les mêmes.

A droite, une mer de saphir avec des reflets lumineux qui courent, pareils à des frissons, sur sa peau... ; puis, là-bas au bout, un cordon d'îles, et par derrière, des hachures rouges, ou roses, ou jaunes — un peu de tout cela — d'une teinte composite où le rose domine, qui tantôt se foncent, tantôt

(1) Vandal, (*En Karriole à travers la Suède et la Norvège.*)

s'éclaircissent, deviennent plus rouges, puis plus jaunes, fusionnent en une large bande pour se décomposer ensuite en une série de lamelles coloriées.

Le soleil laisse voir un tout petit peu de lui à travers la collerette des îles par une mince échancrure, comme un décolletage. Un clocher, posé tout au bord en manière de diamant, se détache avec un puissant relief sur le fond éclairé.

A contempler cette ligne de feu, on dirait une rampe de théâtre à globes rouges allumée devant la scène où le soleil va évoluer. Elle se prolonge par une longue flèche verte et transparente qui jaillit et s'éclipse, à l'instar des rayons que dardent sur la mer les phares tournants.

Des poissons font des bonds, agitant une grosse masse d'eau et présentant la tête puis la queue avec une insolence superbe... et dans le lointain on aperçoit un chapelet de rochers uniformes, à deux ou trois crêtes, semblables à d'énormes crustacés en marche, qui émergent des flots aux trois quarts.

Une idée : si j'inspectais l'autre face de l'horizon, si je regardais à gauche ! Dieu !

quel contraste ! Est-ce possible ? Ne dirait-on pas que notre bateau trace dans sa course la frontière de deux hémisphères, de deux mondes étrangers l'un à l'autre, tant le spectacle qui s'offre à moi à présent est imprévu ? De ce côté-ci, un brouillard épais, opaque, descend du ciel sur la mer et remonte de la mer au ciel, enveloppant l'intervalle à la façon d'un immense suaire.

Tout est uniformément, désespérément gris. Un froid âpre vous saisit à la gorge. Des barques de pêcheurs, éparpillées sur la mer, sèment de grains noirs la masse flottante de brume. Sur chacune d'elles on soupçonne plutôt qu'on ne distingue deux ou trois corps microscopiques. Cela a l'air de s'agiter et fait rêver de fées, de génies, de lutins, de fantômes.

Voilà l'envers de la médaille gigantesque sur laquelle est représentée l'apothéose du soleil, le *verso* de la page magnifique où l'astre s'est peint en traits de feu.

N'y a-t-il pas aussi dans l'opposition de ces tableaux une allégorie de la vie humaine ? Tous, nous suivons notre destinée sur le vaste océan du monde entre les deux rives

de la joie et de la tristesse. L'homme regarde-t-il autour de lui, ce double spectacle s'impose à sa vue : la souffrance sous toutes ses formes, misère, deuil, maladies, infirmités, déceptions ; et le bonheur décoré des noms de gloire, richesses, succès, santé, amour. Il marche prisonnier entre ces aspects uniques de l'existence, condamné à les voir jusqu'à son dernier soupir, et vers lesquels il se penche alternativement selon les circonstances.

Qu'il étende plus ou moins sa sphère d'observation, à sa famille, à ses amis, à ses relations, à sa ville, à sa patrie, rien ne change : toujours des déshérités et des privilégiés. Jusqu'à lui qui traîne, attachés à sa personne, ces deux acolytes, la jouissance et la douleur, qui tour à tour l'étreignent !

Combien de journées marquées de cette double empreinte ! combien d'heures se sont disputées le plaisir et la peine !

Toutes les applications possibles de cette analogie entre le panorama du bateau et la physionomie de la vie, machinalement, se déroulaient dans mon esprit lorsqu'on me toucha l'épaule :

— Par cette fin de jour, dans cette atmosphère de mystère, voulez-vous entendre le récit d'une légende locale ? Vous êtes Français ; elle ne manquera pas de vous intéresser.

Une légende, quelle chance ! L'histoire de ce pays en est constellée de légendes, nées de sa solitude, de sa mélancolie ; nées de ses interminables nuits d'hiver, où les rêves prennent des proportions fantastiques, et de ses jours indécis et intermédiaires, pendant l'été, qui barrent la nuit d'un trait de lumière blanche ; nées encore des sculptures de la mer sur le rocher et de ses chansons au rivage, des nouvelles apportées par le vent, des sommeils prolongés du sol sous l'épais édredon de la neige...

Comme un grand oiseau je vois planer, au-dessus de ces régions désertes, le songe, qui vient consoler de l'isolement, en fécondant leurs imaginations, les grands enfants de la Scandinavie.

Voici la légende. Ceci se passait en l'an 1795, à Karesuando, *gaard* voisin de Bodö, où nous arriverons demain dans la soirée.

Louis-Philippe, pour dissiper les tristesses

de l'exil, avait entrepris dans ces régions, avec une petite escorte, un voyage aussi fatigant que périlleux. Il se faisait appeler M. Müller. Le sol, fourré de neige et cacheté de glace, n'accusait presque plus de reliefs. Mais cette enveloppe était trompeuse : usée par le dégel, à certaines places elle ne préservait pas les explorateurs audacieux des surprises et des dangers qu'elle leur dissimulait.

Nos illustres compatriotes rompirent leurs traîneaux et les chevaux tombèrent épuisés. Ils s'égaraient dans un désert de neige lorsqu'ils aperçurent un vieillard à barbe blanche qui venait à leur rencontre. Après les avoir salués, celui-ci leur fit signe de le suivre. Oh miracle ! un mince filet de fumée qui monte en l'air ! un gîte enfin, voilà un gîte !

Mais le prodige fut pour Louis-Philippe d'entendre prononcer son nom dans le plus pur français :

— Salut, citoyen d'Orléans ; soyez le bienvenu ! chanta une voix argentine.

Rêvait-il ? était-il halluciné, rendu fou par le froid et l'angoisse de la veille ?

— Soyez le bienvenu, Monseigneur Louis-

Philippe d'Orléans, répéta la même voix.

Et une jeune fille apparut, aux longs cheveux châtains, aux yeux bleus étincelants, jolie, d'une rare distinction, avec un nuage de mélancolie au front.

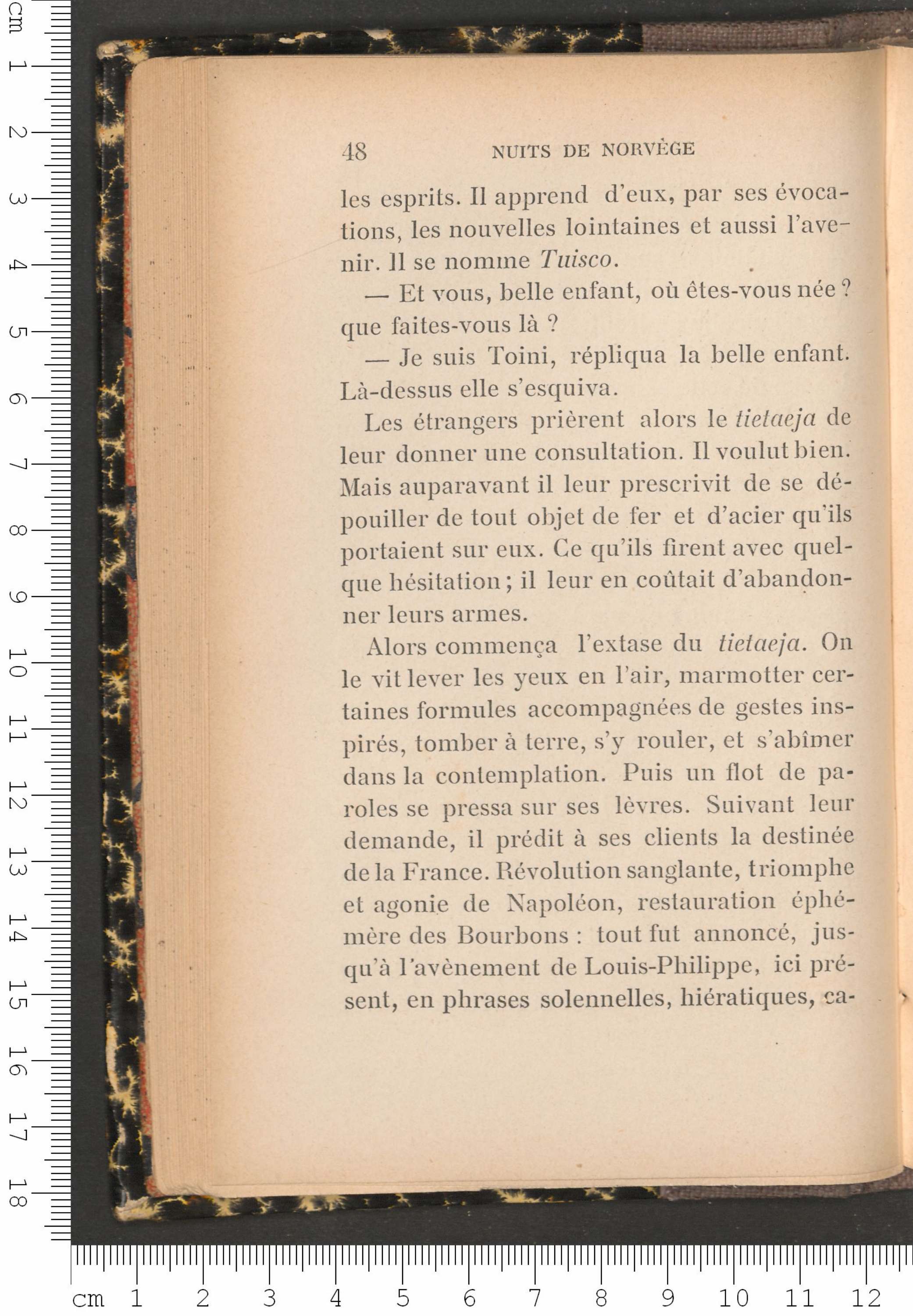
Revenu à lui, le prince d'Orléans chercha le sens de cette énigme.

— Délicieuse petite fée, qui vous a enseigné mon nom ? D'où vient que vous parlez la langue de mon pays ? Qui vous a signalé notre arrivée ?

— Moi, je ne sais rien, dit-elle ; mais le *tietaeja*, lui, a eu hier la révélation de votre passage. Sur le soir, après avoir conversé avec les esprits, il m'annonça que des voyageurs de noble race avaient été victimes d'un accident et qu'ils étaient dans l'embarras. Il faut aller à leur secours, ajouta-t-il, et il partit.

— Qu'est-ce que le *tietaeja* ? Pas votre père, je pense ?

— Non, je ne suis pas sa fille, mais il m'a adoptée. Le *tietaeja* est un homme extraordinaire, retiré ici depuis longtemps. Ministre d'un culte mystérieux, sorcier, devin, il fuit le commerce des hommes et correspond avec



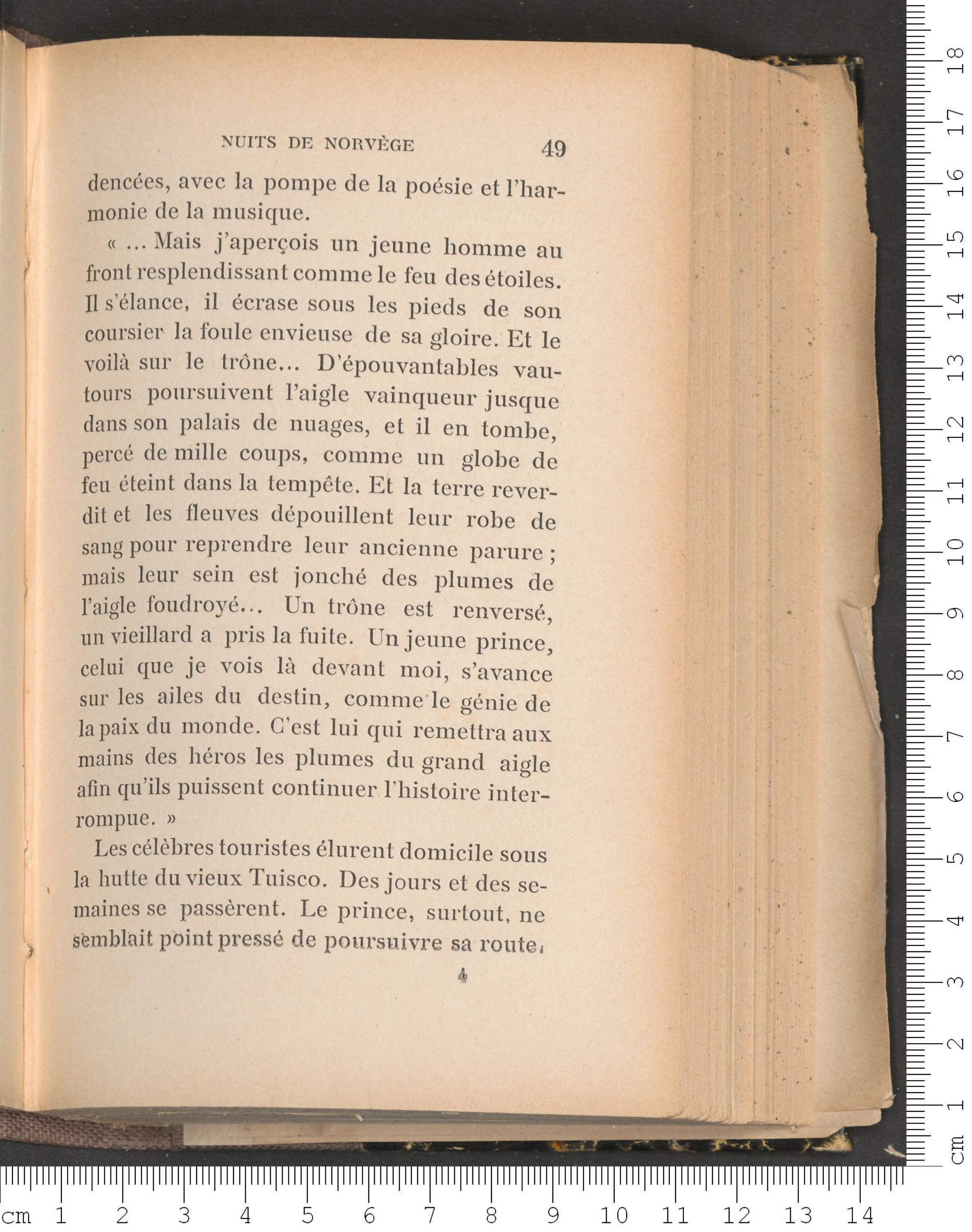
les esprits. Il apprend d'eux, par ses évocations, les nouvelles lointaines et aussi l'avenir. Il se nomme *Tuisco*.

— Et vous, belle enfant, où êtes-vous née ? que faites-vous là ?

— Je suis Toini, répliqua la belle enfant. Là-dessus elle s'esquiva.

Les étrangers prièrent alors le *tietaeja* de leur donner une consultation. Il voulut bien. Mais auparavant il leur prescrivit de se dépouiller de tout objet de fer et d'acier qu'ils portaient sur eux. Ce qu'ils firent avec quelque hésitation ; il leur en coûtait d'abandonner leurs armes.

Alors commença l'extase du *tietaeja*. On le vit lever les yeux en l'air, marmotter certaines formules accompagnées de gestes inspirés, tomber à terre, s'y rouler, et s'abîmer dans la contemplation. Puis un flot de paroles se pressa sur ses lèvres. Suivant leur demande, il prédit à ses clients la destinée de la France. Révolution sanglante, triomphe et agonie de Napoléon, restauration éphémère des Bourbons : tout fut annoncé, jusqu'à l'avènement de Louis-Philippe, ici présent, en phrases solennelles, hiératiques, ca-



dencées, avec la pompe de la poésie et l'harmonie de la musique.

« ... Mais j'aperçois un jeune homme au front resplendissant comme le feu des étoiles. Il s'élance, il écrase sous les pieds de son coursier la foule envieuse de sa gloire. Et le voilà sur le trône... D'épouvantables vautours poursuivent l'aigle vainqueur jusque dans son palais de nuages, et il en tombe, percé de mille coups, comme un globe de feu éteint dans la tempête. Et la terre reverdit et les fleuves dépouillent leur robe de sang pour reprendre leur ancienne parure ; mais leur sein est jonché des plumes de l'aigle foudroyé... Un trône est renversé, un vieillard a pris la fuite. Un jeune prince, celui que je vois là devant moi, s'avance sur les ailes du destin, comme le génie de la paix du monde. C'est lui qui remettra aux mains des héros les plumes du grand aigle afin qu'ils puissent continuer l'histoire interrompue. »

Les célèbres touristes élurent domicile sous la hutte du vieux Tuisco. Des jours et des semaines se passèrent. Le prince, surtout, ne semblait point pressé de poursuivre sa route.

Il s'enlizait de plus en plus dans les grâces troublantes de la pupille du *tietaeja*. On les voyait tous deux errer, silencieux et préoccupés. De ces tête-à-tête prolongés déjà les compagnons du noble seigneur souriaient. Une intimité croissante liait les deux jeunes gens. La franche beauté de Toini et l'imprévu de la rencontre impressionnaient singulièrement le futur roi. Il tentait de vains efforts pour apprendre l'histoire de son amie. Douce et confiante avec lui, chaque fois qu'il abordait ce sujet elle détournait la conversation ou se dérobait dans un silence gêné, avec un gros pli sur le front s'il insistait par trop.

Un jour cependant qu'ils avaient échangé des propos plus tendres encore qu'à l'ordinaire, l'esprit en fermentation, le cœur gonflé, elle laissa échapper son secret.

Elle était Française. Un prince du sang aimait sa mère, alors dame d'honneur de Marie-Antoinette, qu'on maria au vicomte d'Arras, gentilhomme banal et sans cœur, après que l'intrigue fut découverte. Le prince ne voulait point pour autant renoncer aux privilèges acquis, mais la nouvelle épouse, résolument, lui opposa sa fidélité à la foi

conjugale. Il en conçut un vif ressentiment, et chaque matin, pendant quelque temps, lui adressa ce simple libellé : « Amour ou vengeance », avec une ponctualité et une persévérance inquiétantes.

— Sur ces entrefaites je naquis et la reine voulut bien m'agréer pour filleule, raconta Toini. Toujours le dilemme menaçant : « Amour ou vengeance ». Ma mère épouvantée prit le parti de se retirer avec moi au monastère des Ursulines de Montmartre. L'abbesse, sa parente, nous accueillit avec charité et nous tint soigneusement cachées à l'ombre du cloître. Là nous vécûmes pendant sept ans, ignorées. Je grandis sous l'aile monastique.

Or, un jour j'obtins la faveur exceptionnelle de sortir avec une sœur tourière. J'allais donc voir ce grand Paris dont raffolait ma jeune imagination ! Comme je promenais mon regard émerveillé autour de moi, quatre cavaliers vinrent à passer.

Et elle considéra fixement son interlocuteur en disant cela.

— Quatre cavaliers, continua-t-elle. A leurs montures élégantes et richement harnachées,

au luxe de leurs vêtements, je devinai de grands personnages. Il y avait un enfant de dix ans. Un coup de vent siffla qui fit envoler son chapeau. Je le ramassai bien vite et le présentai au gentil cavalier. Avec quel sourire exquis il me remercia, en inclinant coquettement la tête ! J'en fus toute troublée, presque grisée. Cet enfant, Monseigneur, c'était vous.

Le prince tressaillit.

— Un de vos officiers qui m'examinait attentivement s'approcha de la tourière et lui dit quelque chose à l'oreille. Puis nous passâmes notre chemin, vous à cheval, moi à pied, chacun de notre côté.

— « Amour ou vengeance. » Le lendemain, on remit à ma mère au couvent un billet avec ces deux mots de la fatale écriture. Notre retraite était découverte. Plus de sécurité ! et précipitamment nous prîmes la fuite. Au Havre, un navire nous recueillit et emporta nos fragiles personnes. Au bout de plusieurs semaines de navigation nous abordions dans ce coin sauvage, à l'extrémité du monde, après avoir mis la mer entre notre pays et nous. Le *tietaeja* fut notre protec-

teur. Ma mère est morte depuis, me léguant pour tout héritage les funestes missives.

Des larmes perlèrent sur ses jolis cils, ses yeux s'ouvrirent au ciel, très grands, et se remplirent d'eau.

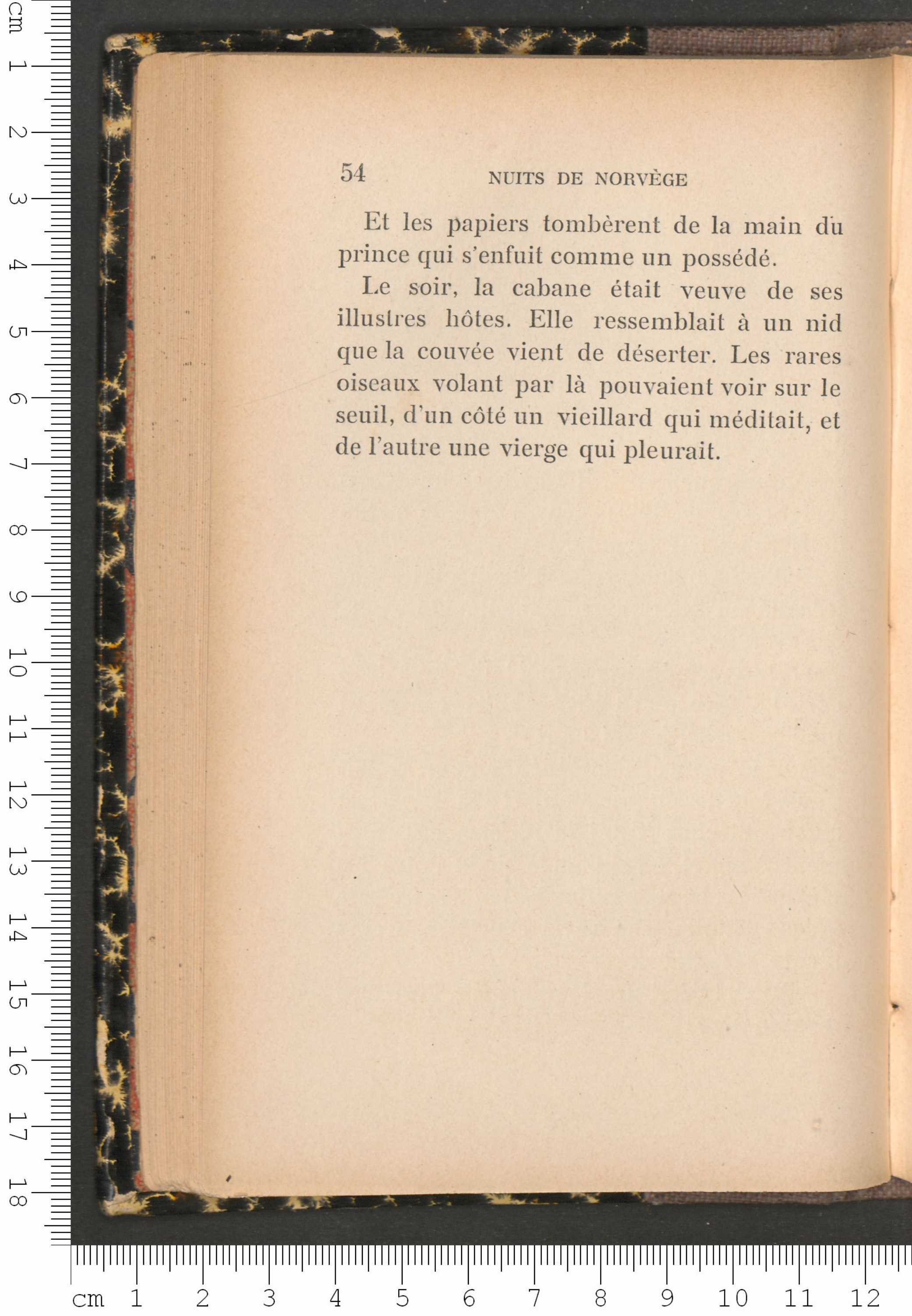
Louis-Philippe, profondément ému, pleurait. Il sentait l'amour gronder en lui et filtrer dans ses veines. Sa tendresse le rendait exigeant, presque cruel. Il réclamait impérieusement les terribles lettres que la petite martyre portait sur elle.

Etait-ce pudeur, culte à la mémoire maternelle ou bien pressentiment ? Cette fois, elle dit non.

— De grâce épargnez-moi ! J'ai déjà trop parlé ! Tuisco me l'a dit : ces billets causeront mon malheur, à moi aussi.

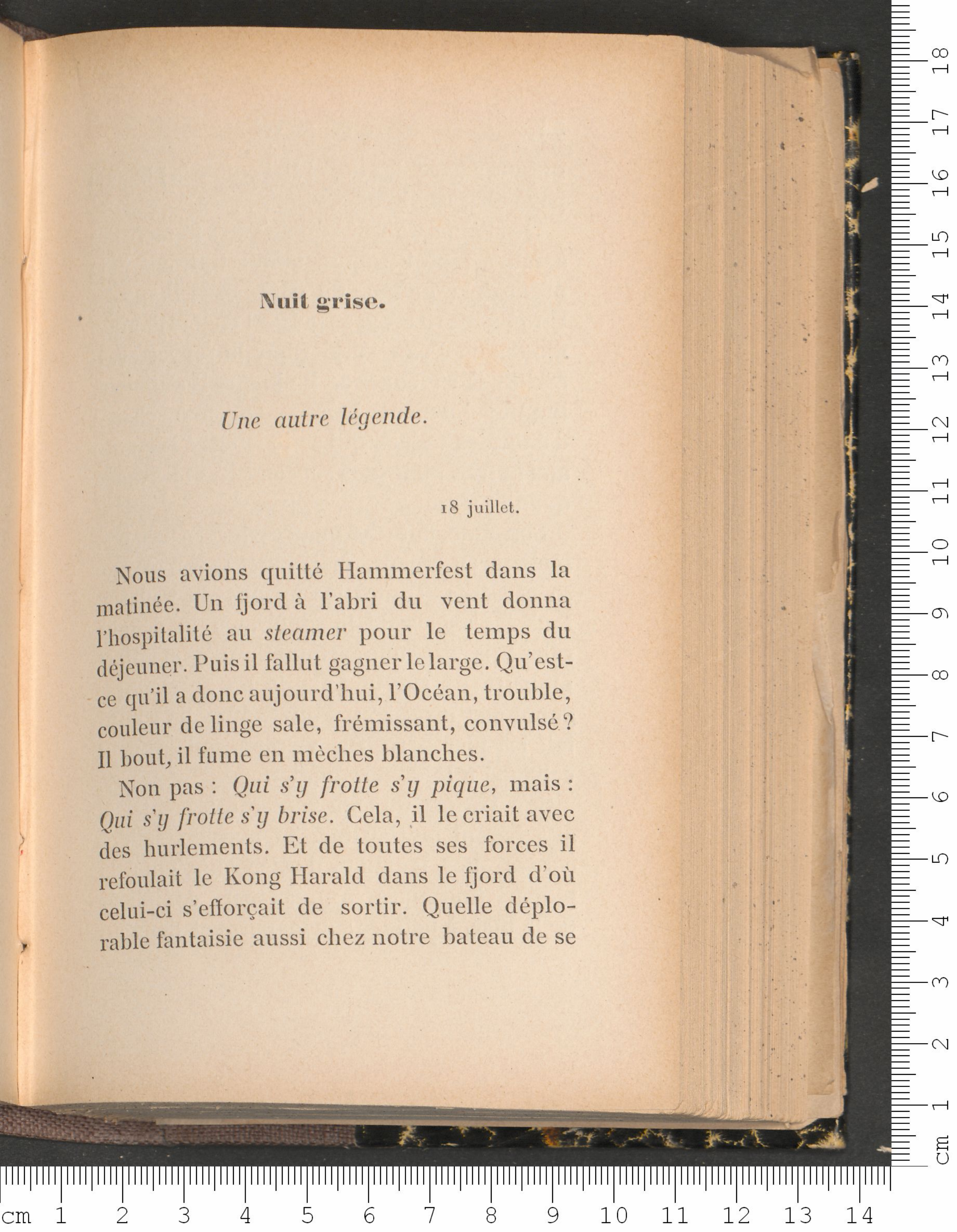
Mais le prince, étouffant d'amour, restait sourd à cette supplication, et l'amour aussi émoussait chez Toini la résistance. Lentement, à regret, elle glissa la main entre les plis de sa robe et en retira des papiers froissés qu'elle tendit à son royal chevalier, tremblante, défaillante.

— Dieu ! l'écriture de mon père, l'écriture de mon père !



Et les papiers tombèrent de la main du prince qui s'enfuit comme un possédé.

Le soir, la cabane était veuve de ses illustres hôtes. Elle ressemblait à un nid que la couvée vient de déserter. Les rares oiseaux volant par là pouvaient voir sur le seuil, d'un côté un vieillard qui méditait, et de l'autre une vierge qui pleurait.



Nuit grise.

Une autre légende.

18 juillet.

Nous avions quitté Hammerfest dans la matinée. Un fjord à l'abri du vent donna l'hospitalité au *steamer* pour le temps du déjeuner. Puis il fallut gagner le large. Qu'est-ce qu'il a donc aujourd'hui, l'Océan, trouble, couleur de linge sale, frémissant, convulsé ? Il bout, il fume en mèches blanches.

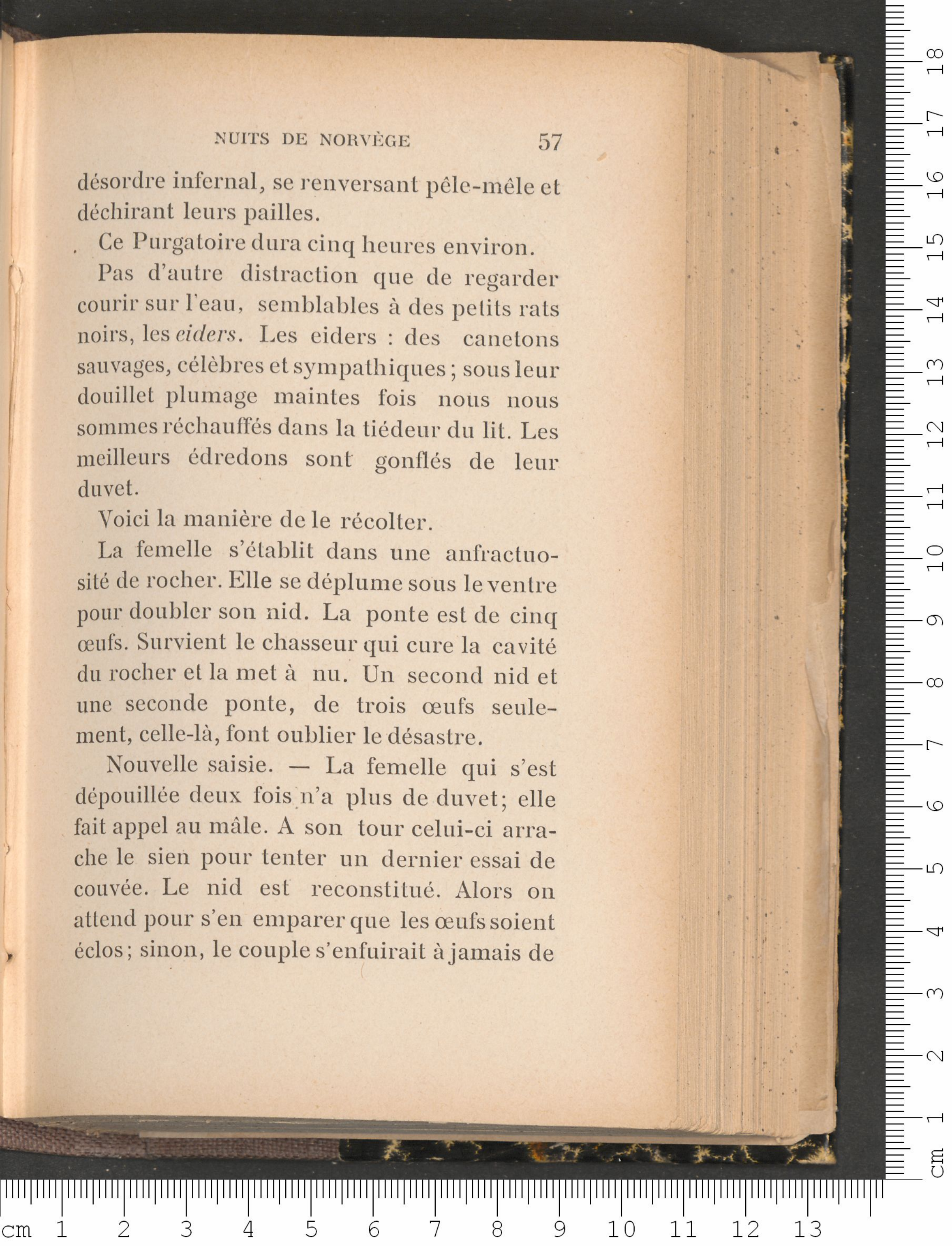
Non pas : *Qui s'y frotte s'y pique*, mais : *Qui s'y frotte s'y brise*. Cela, il le criait avec des hurlements. Et de toutes ses forces il refoulait le Kong Harald dans le fjord d'où celui-ci s'efforçait de sortir. Quelle déplorable fantaisie aussi chez notre bateau de se

mesurer avec les flots ! Il l'emporta ; mais il paya cher sa victoire.

Des coups de reins donnés par la mer, des assauts, tantôt francs, tantôt traîtres, à la proue, à la poupe, de côté, sous la quille. Un gouffre se creuse, prêt à l'engloutir ; une montagne d'eau surgit pour le renverser. Il oscille, il se couche, il plonge, il s'affaisse, impitoyablement ballotté sur une chaîne d'énormes vagues qui se le lancent les unes aux autres, mais sans succomber, et il avance quand même.

Son âme, faite des quatre-vingts passagers, malheureusement, était aussi éprouvée que sa carcasse. Toutes les formes du malaise, tous les signes de la souffrance la défiguraient, pareils à une germination d'appendices monstrueux sur une plante ou de champignons sur un gazon. Pauvre âme ! on comptait les places restées vierges, qui avaient échappé à la contamination.

Sur l'ordre du commandant, les matelots attachèrent au bastingage, avec de solides cordes, nos fauteuils d'osier qui, pour la plupart inoccupés, s'amusaient, complices de la mer, à patiner sur le parquet dans un



désordre infernal, se renversant pêle-mêle et déchirant leurs pailles.

Ce Purgatoire dura cinq heures environ.

Pas d'autre distraction que de regarder courir sur l'eau, semblables à des petits rats noirs, les *eiders*. Les eiders : des canetons sauvages, célèbres et sympathiques ; sous leur douillet plumage maintes fois nous nous sommes réchauffés dans la tiédeur du lit. Les meilleurs édredons sont gonflés de leur duvet.

Voici la manière de le récolter.

La femelle s'établit dans une anfractuosité de rocher. Elle se déplume sous le ventre pour doubler son nid. La ponte est de cinq œufs. Survient le chasseur qui cure la cavité du rocher et la met à nu. Un second nid et une seconde ponte, de trois œufs seulement, celle-là, font oublier le désastre.

Nouvelle saisie. — La femelle qui s'est dépouillée deux fois n'a plus de duvet ; elle fait appel au mâle. A son tour celui-ci arrache le sien pour tenter un dernier essai de couvée. Le nid est reconstitué. Alors on attend pour s'en emparer que les œufs soient éclos ; sinon, le couple s'enfuirait à jamais de

la place. Ce duvet, fourni comme suprême ressource par le mâle, est le plus recherché.

Singulière et merveilleuse ordonnance dans les lois qui président à la reproduction de ces volatiles ! Quelle persévérance consciencieuse ils apportent au service de leurs fins et quelle solidarité touchante les unit de mâle à femelle, sans jalousie, sans paresse, sans trahison !

Jolies petites bêtes ! docilement elles remplissent leur destinée.

Le souffle de la tempête enfin s'épuise. La mer, à bout de forces, s'assoupit sous un voile de brume.

Soudain le rocher du cap Nord se dresse devant nous : sentinelle de l'Europe, de garde au poste septentrional. Il y a un an, je me présentais à la sentinelle du poste Sud : Gibraltar.

Ces deux rochers gigantesques qui se tournent le dos à chacune des extrémités de l'Europe, vigoureux et d'une immobilité inquiétante, ils se ressemblent, ils ont un air de famille. Gibraltar cependant est plus long et plus haut ; des fleurs et des maisons en corrigent un peu l'austérité. Il fait moins peur,

il se montre plus avenant. Influence amollissante du climat et du ciel bleu, sans doute ? et aussi le voisinage troublant de la terre d'Afrique qui le regarde en souriant.

Sous nos yeux, au contraire, un rocher d'une âpre nudité, trapu, aride, tout noir, tailladé, avec des crevasses et des ravins, les blessures contractées dans sa lutte contre le vent et la mer. Il lui a conservé rancune à la mer. Voyez plutôt cette mine renfrognée avec laquelle il la considère. C'est la physionomie pétrifiée des vieux soldats de l'Empire, des « grognards », comme on les appelait vulgairement. Qui sait ? Au fond du cœur, par attachement ou par remords, Bernadotte apporta peut-être dans son royaume cette image familière, cette expression de figure historique qui s'est projetée au dehors, chassée par le souvenir lancinant, et, sous l'influence de l'atmosphère et de la clarté de songe ici, s'est déposée sur le rocher.

Le Cap Nord, en réalité, n'est qu'une île, une des myriades d'îles qui pointillent l'Océan le long de la Scandinavie. Au sommet, il mesure deux cent quatre-vingt-dix mètres.

Le bateau stoppe au pied du farouche fac-

tionnaire qui, sans broncher, nous toise de toute sa hauteur avec l'air de dire : « Si je vous laisse aborder, c'est par consigne, mais contre mon gré. »

Un brouillard de plus en plus dense. On pourrait creuser des galeries à l'intérieur et y graver des lettres avec l'extrémité de sa canne. Il est malléable à merci.

Les passagers se divisent en deux camps à peu près égaux : les sages et les fous. Les premiers restent tranquillement sur le pont, s'amusant à pêcher, ou bien vont chercher dans leur cabine le sommeil auquel le brouillard les convie : personnes âgées, caractères calmes, blasés, sceptiques... et victimes admirables de l'obéissance à une autorité supérieure et prudente. Les autres entreprennent l'ascension de la montagne.

On grimpe par un sentier, d'abord perpendiculaire, puis déroulé en lacets, raide comme un toit. Une corde solidement tendue sur des pieux sert de rampe : on s'y retient, on s'y suspend. Elle vibre telle qu'un fil électrique et les secousses se transmettent de haut en bas, donnant la chair de poule sous la main qui la presse. Une cascade de cail-

loux, à demi-enfouis dans leur pulpe de terre grasse, se précipite en bas, à mesure que nous montons. Des chutes de personnes, des agenouillements sur un appui plus dur que celui d'un prie-Dieu.

Les touristes qui s'égrènent vers la cime, quand je suis encore en bas, me rappellent, par leurs petites silhouettes et leurs corps penchés contre lesquels s'élève et s'abaisse un grand bâton, l'image d'un conte connu de tous les enfants, où l'on voit une colonie de grillons gravir lentement, en s'aidant d'une longue canne, une colline abrupte pour accomplir je ne sais quel pèlerinage. — Du faîte du rocher, les retardataires qui n'ont pas dépassé les premières assises paraissent gros comme des mouches ; sont-ils drôles ainsi ?

En me retournant, à mi-côte, j'aperçus au couchant, par une déchirure du brouillard, une montagne baignée d'or, presque rousse : veilleuse discrète pour éclairer notre escapade. Cette échappée de lumière, aussi fugitive, hélas ! qu'une apparition, ralluma en nous l'espoir de contempler « le soleil de minuit ».

Le comble de la perfidie que cette fausse manœuvre du soleil, faite pour irriter notre désir et accumuler ses cendres dans le gouffre de la déception ! Pourquoi nous tenter s'il ne voulait pas se montrer ? Pourquoi entr'ouvrir ses voiles et se dérober, quand nous sommes amorcés, au plus vif de l'émotion ? Pourquoi cela ?

Il est onze heures et demie du soir lorsque nous atteignons le plateau. La montée avait été pénible ; ce n'était rien encore.

Un vent furieux souffle là-haut, un vent de cyclone. — Des lambeaux de nuages galopent, fouettés par des rafales impitoyables qui balaient tout avec des mugissements affreux et, en passant, nous masquent les uns aux autres. Nous tremblons sur nos pieds, secoués, ébranlés comme des arbres par un ouragan. Des dames crient. — Châles et chapeaux s'envolent. Le froid nous coupe la respiration.

— J'en ai assez de l'équipée, moi. Si nous redescendions à bord ?

— Il faut aller jusqu'au bout, héroïquement, sonnent quelques voix.

Derrière des pierres, à l'abri, certains

touristes refusent d'avancer aussi bien que de reculer.

Un coup de sifflet suivi de ce bref commandement :

— Serrez les rangs, tenez-vous tous par le bras et suivez-moi. Je ne réponds pas des isolés.

C'est le second du bateau qui avait parlé. Des tourbillons de vapeurs s'enroulent en spirale autour de nous et nous plongent dans une obscurité intermittente.

Sur quatre rangs nous avançons, bras dessus, bras dessous, poussés à droite, poussés à gauche, toutes les têtes s'inclinant ensemble comme des épis de blé sous une bourrasque, nous épaulant, oscillant sur les cailloux roulants tels que des ivrognes au retour d'une fête de barrière.

Nous traversons la brume, nous fendons les nuages, opposant à la force du vent notre cohésion.

Un jour blafard, gris de perle, noie la caravane qui ressemble à une armée de fantômes ou de revenants. Les scènes poignantes de Macbeth seraient à leur place dans ce cadre-là. Nous avons pris des formes de

songe ; si le soleil se levait, semble-t-il, nous nous évanouirions.

Pendant vingt minutes nous courons ainsi, comme des voleurs. Enfin nous touchons à la petite cabane rustique, plantée à la fine pointe du rocher, face au couchant ; nous nous y engouffrons, transis, époumonnés. Notre jubilation d'être là-dessous ! comparable à celle du chasseur égaré dans l'immense forêt à l'approche de la nuit, lorsqu'une allée s'ouvre devant lui, avec l'horizon au bout.

Oh ! la bienfaisante délivrance ! Quel courant de plaisir traverse nos veines ! L'ouragan peut faire rage, nous le défions à présent que nous sommes en sûreté.

Minuit ! le canon tonne consciencieusement, mais de soleil toujours nulle apparence. « Le soleil de minuit », un rêve de plus, rien qu'un rêve !

Pour nous consoler, un Suédois veut bien nous faire part d'une légende de son pays, encore une légende qui s'adresse aux Français.

Décidément il y a des affinités entre la France et la Scandinavie.

— Ne savez-vous donc pas, riposta mon

interlocuteur, que les Suédois ont été baptisés « les Français du Nord ? »

Et il me serra la main.

Tous en rond, le verre de champagne près des lèvres, nous écoutons l'intéressant conteur.

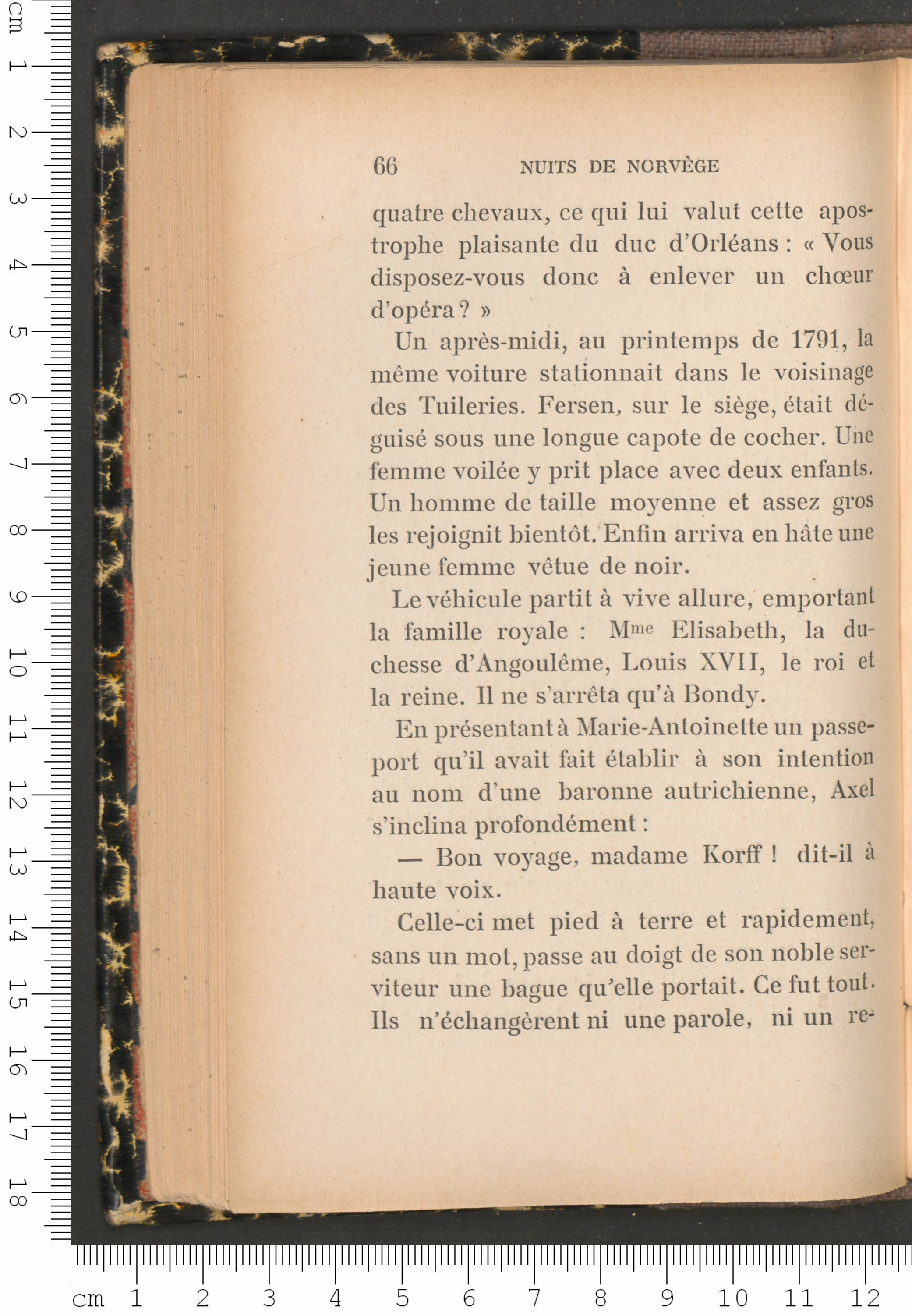
— La légende d'Axel de Fersen, annonce-t-il.

Axel de Fersen, favori de Gustave III, appartenait à une illustre famille de guerriers suédois. Il accompagnait son souverain dans ses voyages en Europe, et plusieurs fois séjourna en France avec lui. Reçu à Versailles et à Trianon, il avait voué à Marie-Antoinette un culte aussi noble que passionné.

Vinrent les temps mauvais, les horreurs de la révolution. Fersen se souvint de sa royale amie. Rien dans le sanctuaire de son cœur n'en avait altéré l'image sacrée, et l'auréole de son admiration scintillait d'un éclat toujours aussi pur.

Il conçut le généreux dessein de sauver son « Idéal » et prit, sans tarder, le chemin de la France.

On le rencontrait dans les rues de la capitale, conduisant une lourde berline attelée de



quatre chevaux, ce qui lui valut cette apostrophe plaisante du duc d'Orléans : « Vous disposez-vous donc à enlever un chœur d'opéra ? »

Un après-midi, au printemps de 1791, la même voiture stationnait dans le voisinage des Tuileries. Fersen, sur le siège, était déguisé sous une longue capote de cocher. Une femme voilée y prit place avec deux enfants. Un homme de taille moyenne et assez gros les rejoignit bientôt. Enfin arriva en hâte une jeune femme vêtue de noir.

Le véhicule partit à vive allure, emportant la famille royale : Mme Elisabeth, la duchesse d'Angoulême, Louis XVII, le roi et la reine. Il ne s'arrêta qu'à Bondy.

En présentant à Marie-Antoinette un passeport qu'il avait fait établir à son intention au nom d'une baronne autrichienne, Axel s'inclina profondément :

— Bon voyage, madame Korff ! dit-il à haute voix.

Celle-ci met pied à terre et rapidement, sans un mot, passe au doigt de son noble serviteur une bague qu'elle portait. Ce fut tout. Ils n'échangèrent ni une parole, ni un re-

gard. Une simple pression de la main, invisible, mais significative.

Aussitôt le gentilhomme suédois gagna la frontière.

Il gardait pieusement sa relique. Jamais elle ne quitta le doigt où l'avait placée une main vénérée. C'était son trésor et son secret, personne n'en connut l'histoire.

Neuf ans plus tard mourait à Stockholm Christian-Auguste d'Augustembourg, gouverneur de la Norvège, Charles XIII, roi de Suède, n'ayant point d'enfant, la diète lui avait désigné ce prince pour successeur.

Il était très populaire, et sa mort survenue dans des conditions mystérieuses causa un vif émoi. Des soupçons pesèrent sur Fersen. Son ancien cuisinier, Balthazar Saphel, par jalousie ou par vengeance, le calomnia. Il dénonça le fameux anneau comme l'instrument magique du crime.

Pendant les funérailles, alors que le cortège débouchait, Fersen en tête, sur la place de Riddarholm, en vue de l'église, une émeute éclata parmi la populace. Le dévot de Marie-Antoinette fut désarçonné, lapidé, piétiné. Il avait cessé de vivre quand Baltha-

zar Saphel — nouvelle édition du coup de pied de l'âne dans la fable — frappa le cadavre et chercha à s'emparer de la bague. Mais elle resta fixée au doigt et pour l'avoir, il fallut trancher la main à coups de hache. Le misérable lança dans les flots le membre pantelant où brillait le signe redouté.

A quelque temps de là, Saphel revenait de la pêche par une mer calme et un ciel serein. Il pouvait être dix heures du soir. La nuit tombait. Soudain la barque s'arrête ; elle est violemment secouée et menace de sombrer. Elle se dresse en l'air, elle se couche sur le flanc, et cela sans cause apparente. Tout alentour l'onde est lisse. Balthazar tremblant agite en vain ses rames ; la yole se dérobe. Les voiles ne sont pas plus puissantes.

Il interroge le ciel, et qu'est-ce qu'il aperçoit ? Une main ensanglantée, posée comme une griffe au sommet du mât. Cette main, il la reconnaît et, terrifié, il tombe sans force au fond de son canot.

Quand il rouvrit les yeux, il vit un récif contre lequel sa barque était venue échouer. Au pied scintillait une lueur étrange ; malgré

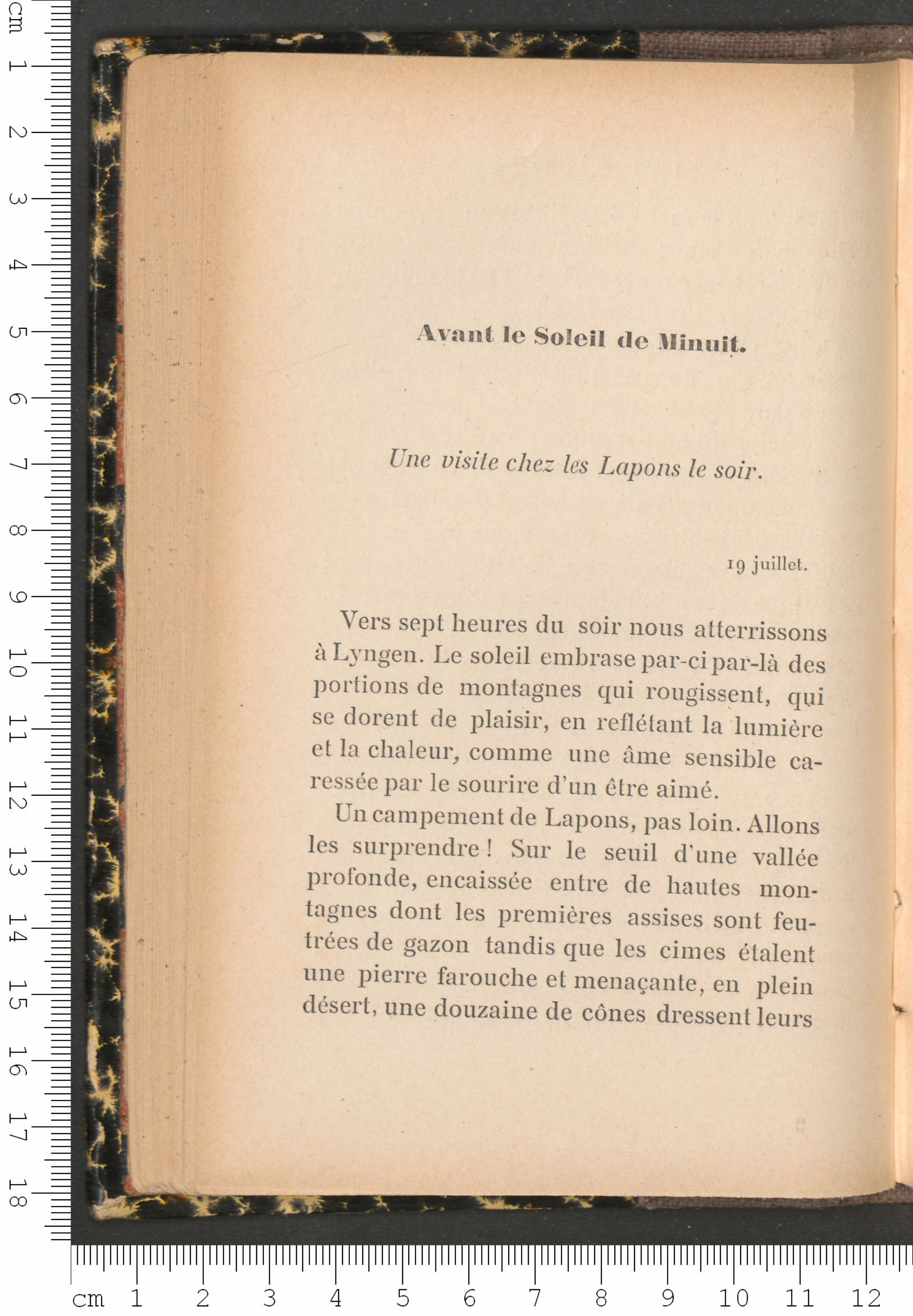
lui, il tend la main, il fouille l'eau et retire la bague de Fersen.

Alors il put gagner le rivage. Le lendemain, les pèlerins du martyre de la fureur populaire virent briller au-dessus de sa tombe, comme une étoile de réhabilitation, le précieux anneau.

Quelle foi faut-il ajouter à cette légende? Comme toutes ses sœurs elle renferme, je pense, une part de vérité et une part d'erreur. L'histoire et le roman, chacun, ont dit leur mot. Par exemple elle est émouvante et tramée de sentiments aussi nobles que délicats. Elle est une belle leçon d'amour, d'amour du cœur, respectueux et désintéressé, fidèle jusqu'à l'héroïsme.

J'aime cet attachement inflexible de la bague au doigt, touchant symbole de reconnaissance, joli merci. Pour saisir la bague, il fut nécessaire de couper le doigt; l'un et l'autre étaient inséparables. La reine de France avait infusé pour ainsi dire son sentiment à ce petit objet, elle l'avait animé. Une parcelle de son âme y était restée, qui a défié la mort.

A deux heures du matin, le Kong Harald levait l'ancre et retournait sur ses pas.



Avant le Soleil de Minuit.

Une visite chez les Lapons le soir.

19 juillet.

Vers sept heures du soir nous atterrissons à Lyngen. Le soleil embrase par-ci par-là des portions de montagnes qui rougissent, qui se dorent de plaisir, en reflétant la lumière et la chaleur, comme une âme sensible caressée par le sourire d'un être aimé.

Un campement de Lapons, pas loin. Allons les surprendre ! Sur le seuil d'une vallée profonde, encaissée entre de hautes montagnes dont les premières assises sont feutrées de gazon tandis que les cimes étalent une pierre farouche et menaçante, en plein désert, une douzaine de cônes dressent leurs

pointes sur le sol, sans ordre, pareils à des pustules de la terre pendant une éruption. Alentour des masses sombres s'agitent, lilliputiennes.

Un affreux petit homme sortant — le diable sait d'où — se plante devant moi et me dévisage en faisant des grimaces. Le monstre ! Haut comme une botte, affublé d'une fourrure râpée, trois fois trop large, informe, dans laquelle il flotte ainsi que dans un sac ; les jambes et les pieds emmitouflés comme ceux d'un malade, d'énormes pilons, positivement. Le tout plonge dans des mocassins, sortes de pantoufles velues qui vous font *mimi,* en passant, à quinze centimètres. Une ceinture — elle a dû être rouge jadis — trace autour de la robe sombre un cercle de couleur. Un bonnet bariolé, un peu plus élevé qu'une casquette, presque ovale, avec deux pattes qui remuent le long des oreilles, telles que deux ailes de papillon, complète le costume.

Entre ces hardes on découvre juste un visage aussi rond qu'une lune. Large face jaune foncé — café au lait, — œil percé avec une vrille, obliquement fendu et très bril-

lant, nez épais, lèvres lippues : tout cela encadré dans un collier de barbe mal fournie où s'allongent de grands poils clairsemés, semblables à ceux d'un balai usé.

A ses mains pendent une foule de petits riens qu'il agite devant moi, en ricanant, comme on fait aux enfants pas sages pour les empêcher de crier : blagues à tabac, sacoches, bonnets, mocassins, fourchettes et cuillères de bois, couteaux, poignards… breloques de toute sorte.

— Tu es trop laid, va-t-en !

Sa bouche se fend jusqu'aux oreilles, ses yeux flambent de plus belle. Leur lumière, trop concentrée à cause du passage exigu qui lui est laissé, éclate au dehors, aveuglante. Et il s'entête à heurter les uns contre les autres les menus objets de bois avec un faux cliquetis de castagnettes.

— Alors, tu ne veux pas me délivrer de ta présence ? Eh bien, adieu !

Je partis. Mal m'en prit, car je tombai cette fois dans une nuée de Lapons. Avertis de notre approche par le beuglement de la sirène et par les éclaireurs postés en observation, ils accourent de tous les points de la

vallée où ils gardent leurs troupeaux. Les huttes se vident d'un seul coup, ainsi que des ruches désertées par les abeilles.

Hommes, femmes et enfants se précipitent sur nos pas, trébuchants. Des faces empâtées, des yeux clignotants, avec un sourire matériel qui vient bien de l'âme, mais d'une âme grossière, souillée, un sourire non sans finesse mais louche, où se lit la cupidité. Tous horribles, tous minuscules. Des garçons dans la plénitude de la force, des vieillards ridés, ne sont pas plus grands que nos gamins de dix ans.

Les enfants ressemblent à des Chinois. Les tout petits reposent dans un berceau creusé en forme de sabot et leurs mères les portent, suspendus par une corde, tantôt sur la poitrine, comme une boîte à musique, tantôt sur le dos. Quand elles redressent l'étrange couche, on dirait des statuettes dans une niche, la partie supérieure du berceau faisant voûte sur la tête du poupon.

Les marmots, à quelques mois, sont presque jolis. Ils viennent au monde assez bien faits, sans vilains signes, avec une petite mine éveillée. Mais la croissance, chez eux,

se fait en largeur, en grosseur, sans aucune proportion avec la taille; leurs traits s'épaississent et ils deviennent difformes à l'âge adulte.

La curiosité me tourmente, malgré ma répugnance pour ces horribles gens, de pénétrer dans leur vie intime, de savoir comment c'est fait chez eux.

Deux sortes de cases — *Kotas* —, de même volume à peu près, jonchent le sol. Les unes, construites avec des mottes de terre, ont de loin l'aspect d'énormes taupinières et s'élèvent sur le gazon à la façon des tertres. Le sommet est bombé. Une seule ouverture, au ras du sol, y donne accès. Elles couvrent une superficie de douze mètres carrés environ.

Les autres, les plus nombreuses, ressemblent à des tentes. Des perches de bouleau, longues de quatre à cinq mètres, disposées en faisceaux, en font tous les frais. Leurs pointes réunies sont coiffées de guenilles jetées là pour préserver la hutte de la pluie. Quand la saison est trop rigoureuse, on étend sur le bois des peaux de renne. Un intervalle entre deux pieux sert de porte. Pour la franchir il faut me courber très bas.

L'aménagement intérieur est d'une simplicité toute nomade. Une marmite fixée à l'extrémité d'une corde se balance au-dessus du foyer, et quel foyer ? un menu tas de fagots, allumés au centre de la case. Une odeur âcre de fumée vous étrangle tout de suite, et brûle à la façon d'un collyre l'intérieur des paupières.

Deux femmes, une très vieille et l'autre un peu moins, sont accroupies près du feu. La première, de ses mains ridées et cassées, jette sur la braise chaude, à mesure qu'elle les consume, de nouveaux petits bâtons, en les regardant rougir et s'émietter, toujours. — La seconde, avec une lame grossière, trace sur la branche d'une corne de renne des signes bizarres : polygones, étoiles, chiffres, lettres, caricatures de bêtes.

Tout autour, en bordure, des peaux et des fourrures gisent pêle-mêle : les lits et les canapés de ces demi-sauvages. Un enfant, dans un coin, s'ébat sur un tas de chiffons. — Quelques objets de bois, des breloques de fer et d'acier traînent par terre.

En nous voyant entrer, la vieille, sans se déranger, secoue brusquement la tête deux

ou trois fois, de haut en bas, par saccades. — Le geste rudimentaire et universel pour les êtres non civilisés, sans qu'on sache s'il est inspiré par la bienveillance ou la colère, ces deux sentiments opposés se manifestant chez eux de la même façon. A peine si elle prend garde à notre présence. Sa figure ne reflète rien : le regard vague et indifférent du bétail. Elle boit à petites gorgées un breuvage foncé. Nous la regardons faire ; soulevant le couvercle d'une cafetière remplie d'eau bouillante, elle y jette quelques grains et verse le liquide dans une tasse ébréchée qu'elle tend à un de mes compagnons, d'un mouvement sec, brutal. Par politesse pour la vieille, celui-ci y trempe ses lèvres, avec une affreuse grimace. Du café, noir comme la suie, épais, amer, qui fait, en l'avalant, passer des frissons par tout le corps.

Pauvre vieille ! Nous devions bien la récompenser de son attention. Il y avait donc quelque chose sous ce corps rabougri et derrière cette physionomie barbare, un sentiment, la vertu de l'hospitalité ? Mon Dieu ! oui ; mais cela n'avait pu se faire jour à travers les traits, l'écorce était trop rude.

Les Lapons volent à la poursuite de leurs rennes et en ramènent, pour nous les présenter, une cinquantaine qu'ils parquent dans un manège fermé avec des pieux et des perches croisés.

Le renne a la taille d'un grand âne ou d'un veau, poil gris cendré, assez court, jambes longues et grêles. Sa tête rappelle un peu, pour le profil, celle de l'âne. Son bois est comme celui du cerf, mais plus fort ; une espèce de mousse rugueuse, de la même couleur que l'enveloppe des amandes, s'attache à ses branches, telle qu'un léger duvet.

Ces animaux occupent une place immense avec leur bois. Leurs pieds, en frappant le sol quand ils courent, rendent un son pétillant, pareil à celui d'une décharge électrique.

Pauvres bêtes ! Elles se pèlent et sont à peu près aussi mal entretenues que leurs propriétaires. Le renne : voilà la richesse, l'unique préoccupation du Lapon ; — du Lapon pasteur, du moins, car il y a encore les Lapons pêcheurs, semés sur des îlots le long de la mer.

Les Lapons ! On donne à ce nom deux

étymologies : *lappa* (grotte, caverne), parce que beaucoup d'entre eux habitent sous terre; ou bien *loap* (extrémité), à cause de l'extrême Nord où ils résident. Entre eux ils s'appellent *Sames*. Ils sont environ trente mille en Scandinavie.

L'existence du Lapon est rivée à celle du renne, l'une commande l'autre. Avec leurs troupeaux les tribus émigrent; elles s'arrêtent à l'endroit choisi par eux, elles y restent tout le temps qu'ils veulent. Mais en retour le renne suffit au Lapon : il le vêt de sa peau, le nourrit de sa chair, le chauffe et l'arme de son bois, le désaltère de son lait, lui prête ses jambes pour le transporter d'un lieu à un autre, lui, sa famille et son modique bien ;... et avec le produit de la vente, il lui procure quelques *extra* ou des fonds pour renouveler et rajeunir le troupeau.

Le renne vit quinze ans et coûte trente-cinq francs environ.

Les Lapons me font penser aux peuplades primitives qui, sous l'aiguillon du besoin et du danger, aux prises avec la nature brute, en tiraient, par leur industrie, des ressources surprenantes. Ce qu'ils tenaient sous la main,

ils savaient le faire servir à tout, ils en multipliaient les usages, et ils vivaient heureux. Chacun s'appropriait les éléments offerts par les circonstances.

Sous l'influence du climat et de la faim les rennes émigrent. Ainsi ils passent l'hiver en Suède où ils se nourrissent de *lichen*. Les pasteurs montent une garde vigilante autour d'eux, pour les préserver des loups et aussi pour dégager la plante ensevelie sous la neige. Survient l'été : les bêtes, incommodées par la chaleur, exaspérées par les moustiques, d'un commun instinct abandonnent la place, et se dirigent, flairant la fraîcheur, vers les montagnes de Norvège. Les Lapons plient bagages et les suivent, à pied, en traîneau, en chariot, selon le cas.

Très simple le harnachement du renne : celui-ci traîne le véhicule au moyen d'une courroie fixée au cou et passée sous le ventre ; en guise de guides, une seule lanière attachée à l'oreille gauche. Cela va très vite, très vite : des bonds par-dessus les pierres, des écarts formidables à droite et à gauche. Aussi les chutes ne sont point rares.

En Norvège, les rennes broutent l'oseille,

l'angélique, les feuilles de saule, la véronique, les joncs et des graminées arrachées aux flancs de la montagne. A l'approche de l'hiver, la caravane reprend le chemin de la Suède, mais vers un autre but que l'année précédente, car le *lichen*, une fois consommé, met dix ans à repousser.

Bref, c'est une vie pénible et bornée que celle du Lapon. Il l'aime pourtant, et refuse de l'échanger. D'être indépendant lui plaît. Ses yeux ne quittent pas son troupeau et son esprit ne pense pas au delà non plus. Dans un cercle minuscule, toujours le même, il tourne comme l'écureuil dans sa cage : le renne, exploiter le renne.

Très roué en matière de commerce, il a le génie du trafic. Sobre de nourriture, il se grise souvent et abuse du café et du *wisky* ; il fume beaucoup. Son instruction est on ne peut plus rudimentaire. Des instituteurs ambulants, fonctionnaires norvégiens institués pour parer à l'éloignement des hameaux, passent au milieu des campements et jettent quelques semences dans les jeunes intelligences. Le Lapon dépense ses loisirs à chasser le gibier : loups, ours, oiseaux, *looms*

(sorte de canards sauvages qui fournissent son bonnet), et à fabriquer avec les accessoires de ses bêtes certains souvenirs destinés aux étrangers.

Les animaux compagnons du *Same* — et encore pas des animaux les plus perfectionnés, les plus raffinés — ont déteint sur lui. Ses facultés inférieures se sont développées au préjudice des facultés supérieures. Il est resté enfant au moral comme enfant par la taille, et cela, il le restera jusqu'à la fin. Les instincts, chez lui, ne sont point éclos avec l'âge en sentiments. Il est positif, incapable d'une idée noble et désintéressée.

Les instituteurs protestants ont fait pas mal de prosélytes, mais il reste encore des idolâtres, et chez les uns et les autres une couche de superstition est au fond de leurs croyances et se mêle à leurs démonstrations. Certains adorent Chaman — une vieille divinité quelconque, comme Brahma, comme Bouddha, comme Krishna, douée des mêmes attributs —, d'autres le soleil, le tonnerre. Les morts sont enterrés avec leurs armes pour se défendre pendant le grand voyage, on y

ajoute les instruments de leur profession afin qu'ils puissent se tirer d'affaire lorsqu'ils ressusciteront. Ils y a aussi la dévotion des sorciers, des *noïades*, ainsi qu'on les nomme.

Les *Sames* se marient entre eux. Les métissages sont des exceptions. Toujours pour la même raison, à cause de la supériorité, chez le Lapon, de l'instinct sur le sentiment, il ne se fait pas de mariages d'amour, mais rien que des mariages d'argent, des marchés.

Le bien des pasteurs s'évalue au nombre des rennes et les plus riches héritières sont signalées, cotées, étiquetées comme des marchandises de qualité, — quoique cela paraisse étrange dans une société aussi arriérée que celle-là. Les amateurs, attirés comme des alouettes au miroir, s'y abattent, fascinés.

Je ne voudrais pas médire de certains peuples ayant atteint, eux, les échelons supérieurs de la civilisation ; mais de constater qu'il existe aux deux antipodes de la société des phénomènes identiques me surprend et me fait réfléchir. Une fois de plus le dicton

est vrai : « les extrêmes se touchent » ; ou sous un déguisement : « la satiété ramène à la brutalité ».

Dans les contrées lointaines, il est toujours intéressant d'assister à un mariage ou à des funérailles. Ces cérémonies — les refuges de la couleur locale — où se sont déposés quelques traits de la physionomie populaire, restent marquées au coin d'une originalité charmante.

Voir un mariage lapon, il ne faut pas y songer pendant notre courte halte, mais si je me faisais conter comment cela se passe !

Le Lapon résolu au mariage prie un ami de l'accompagner, et voilà nos deux jeunes gens partis à la recherche d'une fiancée. Ils vont frapper, dans le voisinage, aux cases des plus riches familles, de celles qui comptent les plus nombreux troupeaux, naturellement. Et comme les concurrents sont à craindre, ils se munissent de plusieurs adresses.

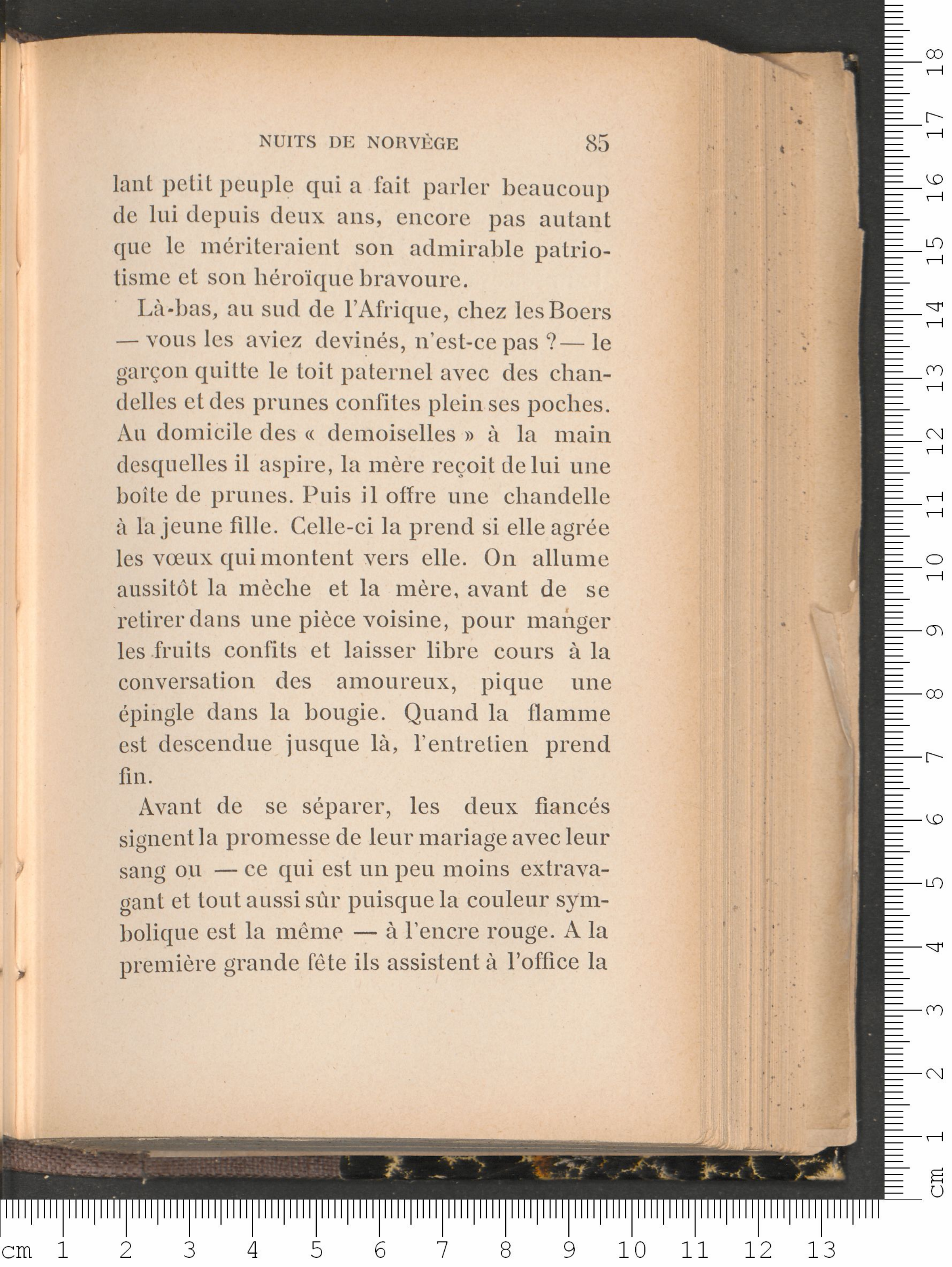
Le prétendant reste à la porte, dans l'attente anxieuse de son sort. Son compagnon franchit le seuil de la hutte et expose brièvement l'objet de sa visite. Les parents de la fille

gardent le silence. Le jeune homme, alors, leur présente un verre d'eau-de-vie. S'ils le refusent, la réponse est négative, et le messager n'a plus qu'à se retirer. L'accepter, c'est le signe du consentement. On introduit aussitôt l'intéressé. Il fait hommage de vêtements neufs aux parents, d'une bourse de cuir et d'un anneau en argent doré à sa fiancée. Jusqu'au mariage il la visite souvent et chaque fois lui apporte, en cadeau, du tabac et de l'eau-de-vie. Ensemble ils fument et dégustent la funeste liqueur, pendant qu'ils font leur cour.

Le ménage demeure un an sous le toit paternel, dans la case de l'épousée, après quoi il se retire sous sa tente avec le cortège de rennes qui lui est échu en dot.

Pas banale, cette façon de demander la main d'une jeune fille ! Je lui trouve, avec ses symboles, si positifs toutefois, quelque chose de solennel, d'imposant, comme un office religieux. Elle exhale un parfum de vétusté.

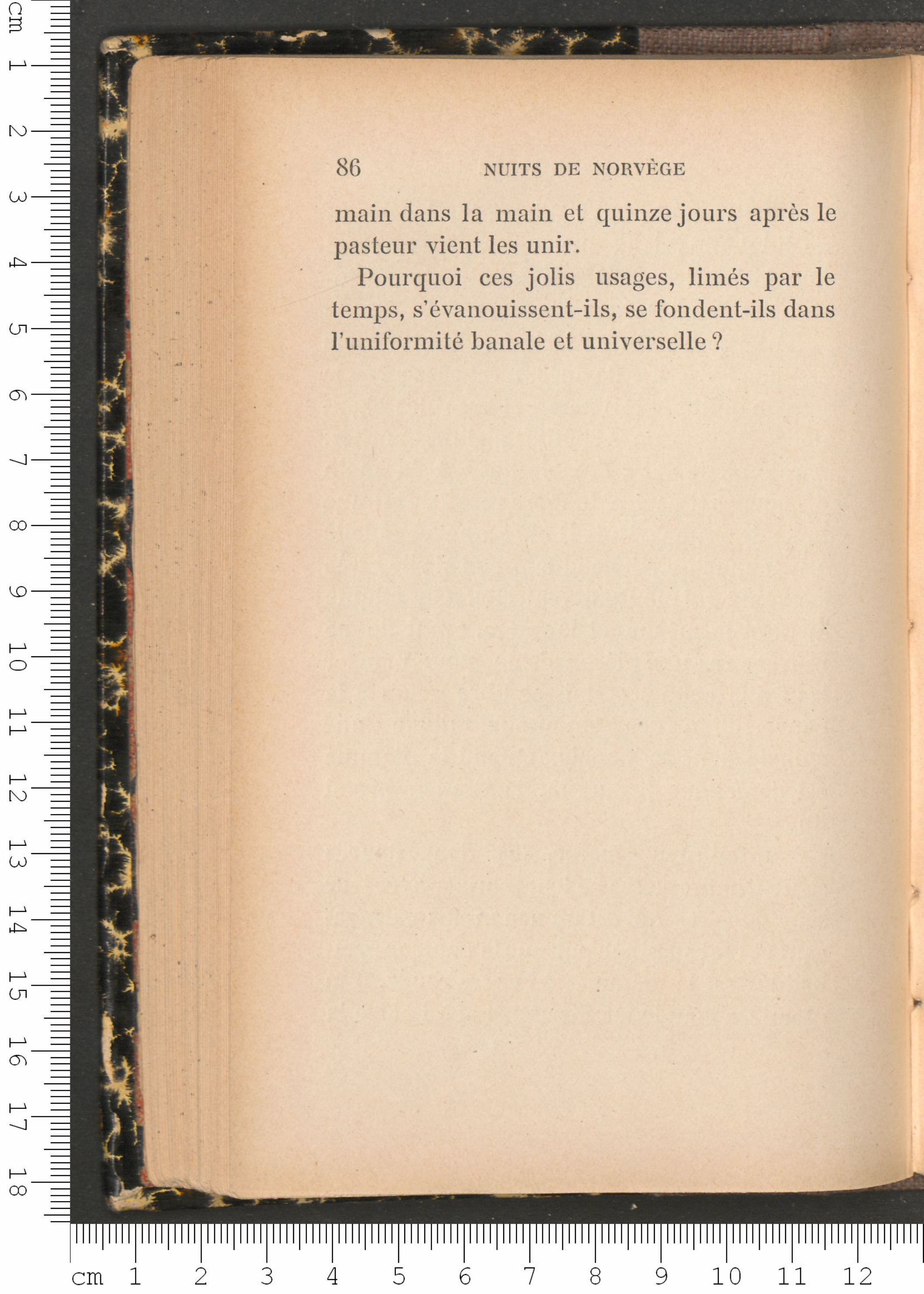
Cela me remet en mémoire un rite matrimonial, non moins antique, non moins étrange, en usage de nos jours chez un vail-



lant petit peuple qui a fait parler beaucoup de lui depuis deux ans, encore pas autant que le mériteraient son admirable patriotisme et son héroïque bravoure.

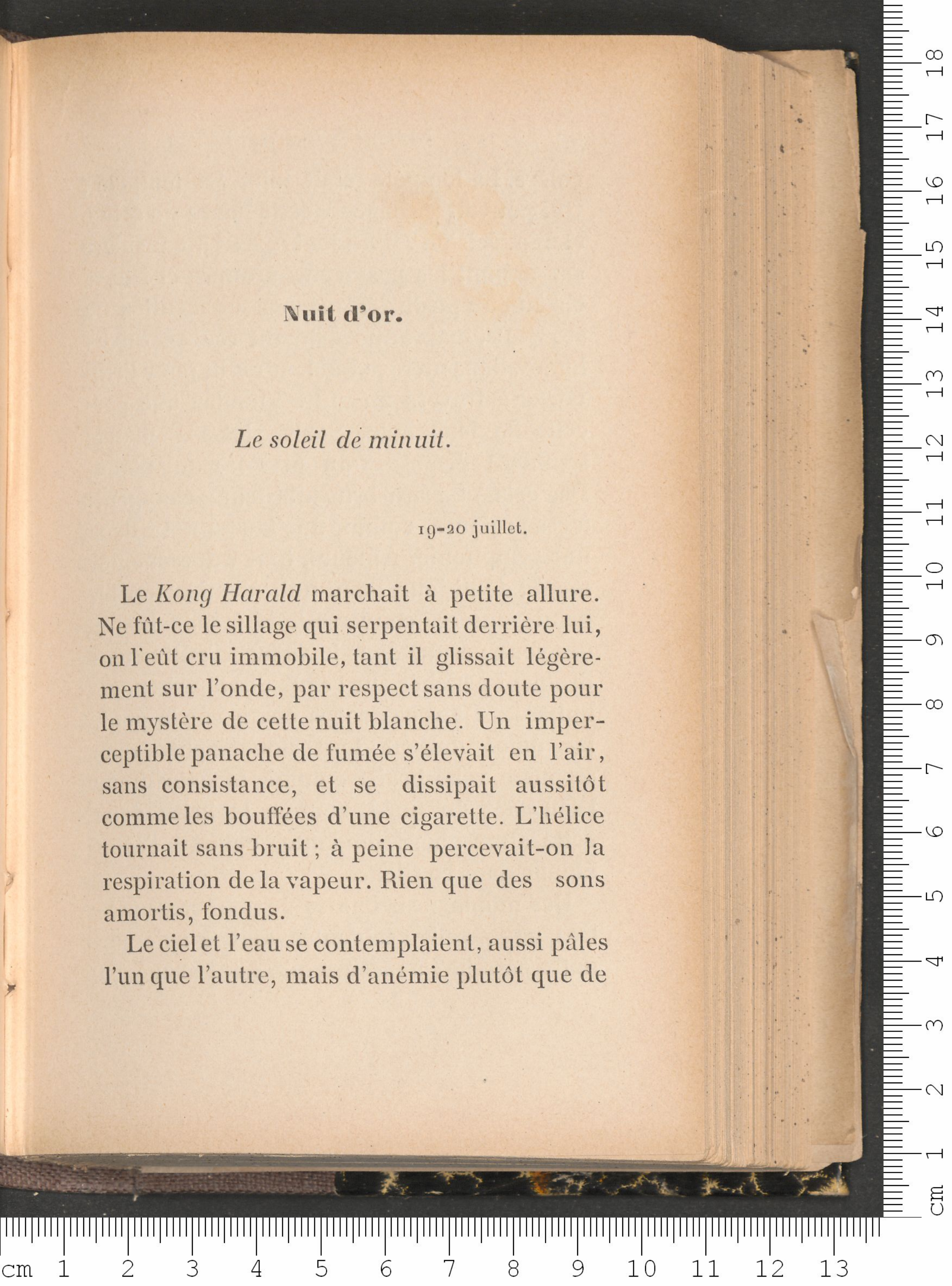
Là-bas, au sud de l'Afrique, chez les Boers — vous les aviez devinés, n'est-ce pas ? — le garçon quitte le toit paternel avec des chandelles et des prunes confites plein ses poches. Au domicile des « demoiselles » à la main desquelles il aspire, la mère reçoit de lui une boîte de prunes. Puis il offre une chandelle à la jeune fille. Celle-ci la prend si elle agrée les vœux qui montent vers elle. On allume aussitôt la mèche et la mère, avant de se retirer dans une pièce voisine, pour manger les fruits confits et laisser libre cours à la conversation des amoureux, pique une épingle dans la bougie. Quand la flamme est descendue jusque là, l'entretien prend fin.

Avant de se séparer, les deux fiancés signent la promesse de leur mariage avec leur sang ou — ce qui est un peu moins extravagant et tout aussi sûr puisque la couleur symbolique est la même — à l'encre rouge. A la première grande fête ils assistent à l'office la



main dans la main et quinze jours après le pasteur vient les unir.

Pourquoi ces jolis usages, limés par le temps, s'évanouissent-ils, se fondent-ils dans l'uniformité banale et universelle ?



Nuit d'or.

Le soleil de minuit.

19-20 juillet.

Le *Kong Harald* marchait à petite allure. Ne fût-ce le sillage qui serpentait derrière lui, on l'eût cru immobile, tant il glissait légèrement sur l'onde, par respect sans doute pour le mystère de cette nuit blanche. Un imperceptible panache de fumée s'élevait en l'air, sans consistance, et se dissipait aussitôt comme les bouffées d'une cigarette. L'hélice tournait sans bruit ; à peine percevait-on la respiration de la vapeur. Rien que des sons amortis, fondus.

Le ciel et l'eau se contemplaient, aussi pâles l'un que l'autre, mais d'anémie plutôt que de

colère. La tempête était loin. La tempête? Qui pouvait y songer à cette heure de calme et d'indécision ? D'un lent regard je considère sur le pont les passagers, groupés et isolés, chacun au poste désigné par ses facultés ou ses goûts, mais uniformément roulés, enveloppés dans un rêve qui leur ravit, pour l'emporter à travers un autre monde, une parcelle de leur âme. Seuls, les Allemands semblent étrangers au mystère qui plane. Des éclats de rire bruyants leur échappent, à ces profanes, comme une fausse note dans une symphonie. Ailleurs, tout au recueillement : demi-jour, demi-nuit, demi-sonorité, demi-pensées, conversations à voix basse, des yeux perdus dans le vague, d'autres tendrement penchés sur l'eau, des sourires esquissés... Dans ces corps épars sur le pont, les âmes flottent tout doucement, sans secousse, sans bruit, comme le bateau sur l'eau salée du fjord, comme la brise dans cette atmosphère fondante, comme l'écho étouffé dans ce silence.

Des montagnes, hautes de neuf cents mètres, aux profils accidentés, font la haie sur notre passage ; à mesure que nous avançons

elles semblent reculer, tout doucement entraînées par je ne sais quel courant mystérieux. Des glaciers étalent sous nos yeux leurs longues nappes blanches, bleutées par place ; de volumineuses cascades balaient le roc de leur chevelure marmoréenne ; un filon d'eau ruisselle d'un sommet, s'engouffre dans un glacier comme sous un tunnel, et jaillit plus bas en vapeur, droit et rapide.

Un coup de canon tiré du *steamer*, et on voit se détacher d'une pyramide rocheuse, s'éparpiller et voltiger, une nuée de petits points foncés, pareils aux papillons de charbon et de suie qui s'échappent par milliers d'une cheminée dans laquelle le feu gronde, ou encore à une pluie de *confetti* versée sur l'eau. On dirait que la montagne se dépouille d'une écorce de plumes. Ce sont les flottilles de mouettes et de pingouins, volatiles de ces rivages, qui couvrent toute la surface de certains rochers.

Le *Lyngenfjord*, ce long couloir marin du fond duquel nous revenons, ne mesure pas plus de cinq cents mètres de large à son embouchure.

Là-bas, au bout de ce bras de mer, quelque

chose rougit sur l'horizon. « Le soleil de minuit ! » cria quelqu'un par manière de plaisanterie. Mais le mot pris au sérieux vole de bouche en bouche. Adieu les rêves paresseux ! Adieu l'engourdissement ! En un clin d'œil les quatre-vingts passagers sont sur le gaillard d'avant, surexcités, haletants, rendus expansifs par l'annonce de la grande promesse, par l'approche de ce Roi fameux de la Scandinavie qui donne ses audiences la nuit.

La lueur rouge grandit, la veilleuse d'espérance s'allume. Le bateau glisse hors du fjord, comme d'un étui, et débouche dans une rade encadrée par un cirque de montagnes.

Kingvadsö, *Reinö*, *Helgö*, *Vannö*, *Fuglö*, *Arnö*, *Kaagö*, *Ulö* composent un chapelet d'îles égrené autour de la baie, et le *Kong Harald*, qui va et vient, semble un gros poisson prisonnier dans un bassin. La petite île de *Fuglö*, mince, anguleuse, avec, sur la droite, une pointe effilée qui commande les autres, sert de coulisse au théâtre du soleil. Des raies rouges planent au-dessus : pâles échantillons des splendeurs qui se préparent, ébauche de la lumière solaire sur la nature. L'incendie

s'avive et on voit le ciel strié de bandes orangées. Enfin, se dégageant du mystère, signalé et appelé par les flambées rouges du firmament, le soleil apparaît : une galette de sang, un agrandissement de la pleine lune chez nous par une chaude journée d'été, qui trace sur l'onde une barre incandescente dont l'extrémité menace la quille de notre navire.

Le globe s'est dérobé à son paravent : lentement, majestueusement, il évolue, tout rond, tout rouge, ardent comme de la braise. Puis, en s'inclinant vers l'horizon, il jette par lambeaux sa robe de feu au ciel, à la mer, aux cimes violettes des montagnes et aux passagers favoris qui s'embrasent à ces reliques. Le rocher de *Fuglö* s'assombrit, l'audace de l'astre paraît l'indigner. Le bateau s'arrête soudain, face au soleil, comme pour réfléchir, comme enchaîné, hypnotisé par cette magnificence.

Les douze coups de minuit tombent solennels sur l'horloge du pont. Minuit ! Étrange phénomène, Noël profane, que c'est beau ! Le soleil effleure la mer et noue le ciel et l'onde avec sa ceinture d'or. Une longue ligne lumineuse court quelques instants au

ras de l'eau ; tandis que la voûte céleste est tapissée de nuages étincelants, couleur papier doré, entre lesquels bâillent des échappées de saphir.

Minuit et le soleil brille ! Minuit et il fait clair ! Minuit, fantastique déguisement d'un jour de quarante-huit heures. Minuit, incendie où deux jours entiers se fondent ensemble ! Minuit, leur mot de passe !

La visite de l'astre à l'Océan est terminée. Le voilà qui rassemble ses clartés éparses, se condense, et de nouveau s'élève en montrant pendant son ascension un plat d'or, une faucille, un croissant, une tranche de melon, et enfin une boule. A l'île de *Fuglö*, au passage, il étend sur les épaules une longue chape d'or ourlée de pourpre au col. Des nuages roux pommelés le guettent, et lorsque ceux-ci l'ont enveloppé, quand le fin bord de son disque a été recouvert, il sait encore, le coquet, sourire à ses admirateurs par une fente imperceptible dans la buée qui donne l'illusion d'une étoile d'or.

C'est à qui le possédera, le retiendra, cet astre gâté de la nature ! Montagnes, ciel, eau, luttent pour sa conquête. Peine perdue ! il

n'a d'autre loi que son caprice. Il les frôle tous, rien que pour se faire désirer et regretter. Regardez-le déchirer là-haut sa couverture de molleton fauve et ressusciter plus radieux que jamais. Un magnifique arc-en-ciel se plante alors devant lui, comme un arc de triomphe.

Et vous, gracieuses îles, si élégantes dans vos silhouettes découpées, en dansant une ronde autour de la scène du soleil, vous célébrez aussi cette nuit féerique, vous jouez votre rôle ! Vos jolis bérets de neige, sur un regard de l'astre royal, se teintent de rose, puis de mauve, et à vos pieds on voit traîner bien loin sur la rade, se déroulant et s'embrouillant, de pâles vapeurs qui n'en finissent plus et dans lesquelles nos imaginations cherchent les *Elfes* des antiques légendes norvégiennes.

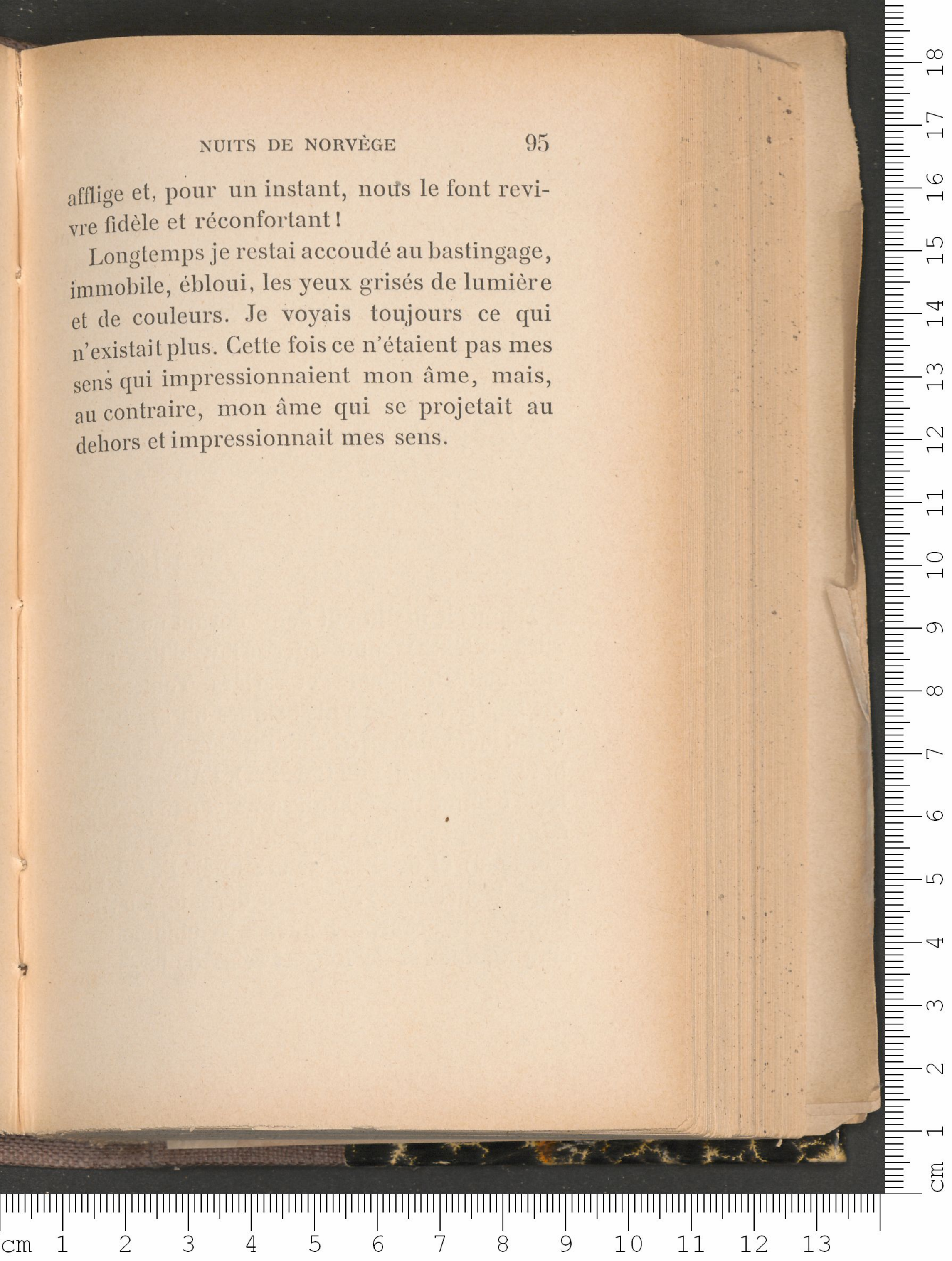
Minuit et demi. Au firmament des nuages séparés par un réseau de fils bleus, minces et ramifiés ainsi que les fjords de ce pays. La mer devient aussi blanche que du lait, et par-dessus, en guise de crème, flottent d'épaisses couches de vapeurs qui fument le long de la côte, semblables à l'encens, en

l'honneur du « soleil de minuit ». Un navire vient à nous, tout plat, comme posé sur un duvet, enfoui dans du coton. La buée s'attache à ses flancs et lui donne l'aspect d'un radeau.

Le paysage est imprégné de mauve, puis le brouillard efface tout, noie tout, peut-être pour nous cacher les préparatifs de la nature en vue d'une nouvelle féerie? Les nuages se rangent au fond de la baie, balayés par la brise qui vient de se lever : roses, bruns, décolorés, argentés sous le soleil.

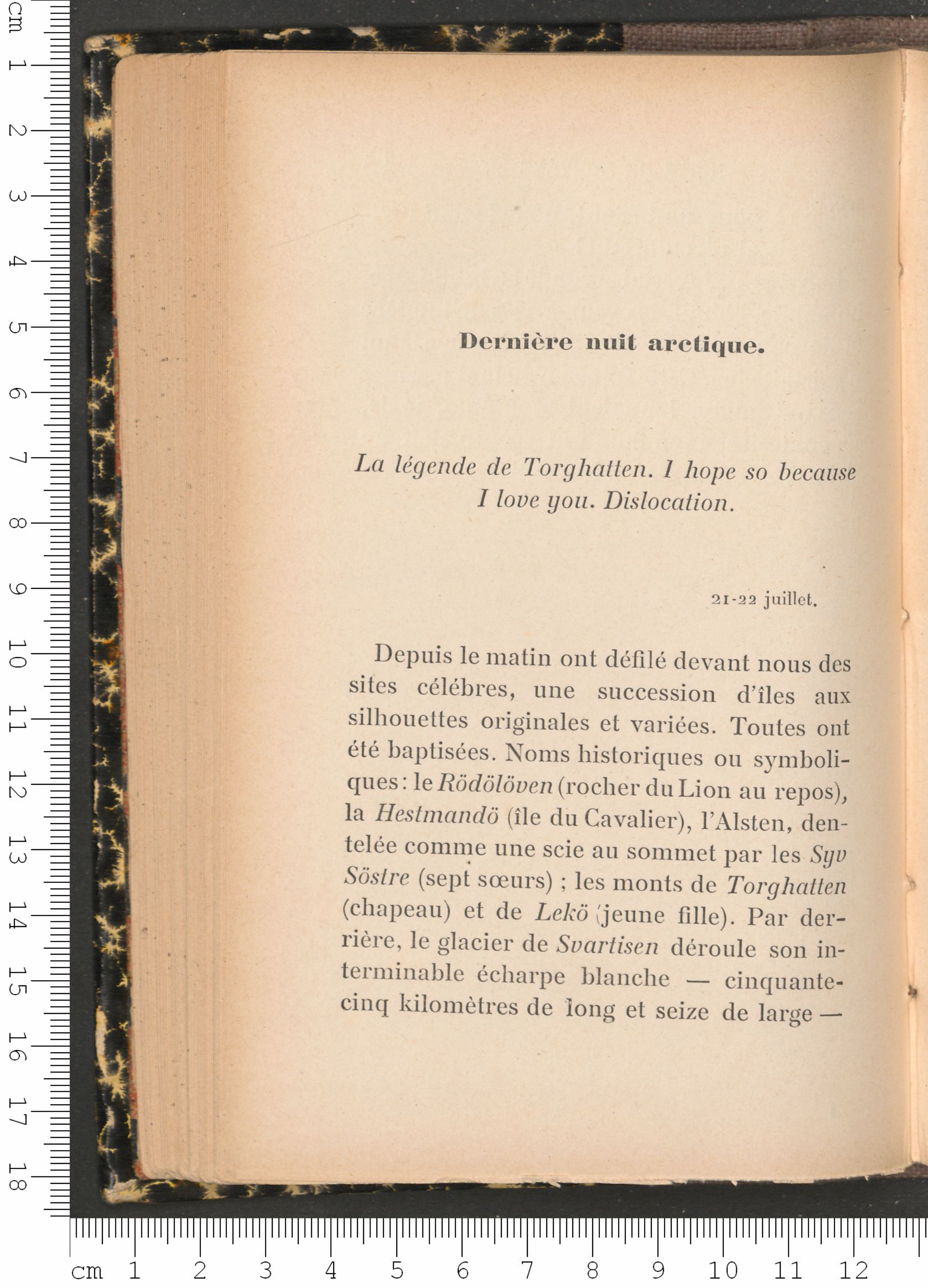
En somme, le soleil de minuit se définit en deux mots : débauche de lumière et de nuances, tandis qu'ailleurs tout dort dans l'obscurité. Je n'ai vu qu'en Grèce, à l'heure du couchant, un si riche déploiement de couleurs, et là encore, leur succession était moins rapide.

C'est fini. Ainsi va la vie. Tout a un terme en ce monde et certains phénomènes n'ont pour les mêmes hommes qu'une seule édition. Dieu soit loué d'avoir doté sa créature de la mémoire et de l'imagination, ces deux facultés jumelles qui nous emportent dans le passé quand le présent nous lasse ou nous



afflige et, pour un instant, nous le font revivre fidèle et réconfortant !

Longtemps je restai accoudé au bastingage, immobile, ébloui, les yeux grisés de lumière et de couleurs. Je voyais toujours ce qui n'existait plus. Cette fois ce n'étaient pas mes sens qui impressionnaient mon âme, mais, au contraire, mon âme qui se projetait au dehors et impressionnait mes sens.



Dernière nuit arctique.

La légende de Torghatten. I hope so because I love you. Dislocation.

21-22 juillet.

Depuis le matin ont défilé devant nous des sites célèbres, une succession d'îles aux silhouettes originales et variées. Toutes ont été baptisées. Noms historiques ou symboliques : le *Rödölöven* (rocher du Lion au repos), la *Hestmandö* (île du Cavalier), l'Alsten, dentelée comme une scie au sommet par les *Syv Söstre* (sept sœurs) ; les monts de *Torghatten* (chapeau) et de *Lekö* (jeune fille). Par derrière, le glacier de *Svartisen* déroule son interminable écharpe blanche — cinquante-cinq kilomètres de long et seize de large —

artistement drapée sur la chaîne de montagnes dont elle dissimule quelques cimes pour faire ressortir les autres.

Vers le soir, le *Kong Harald* accoste l'île de Torgen. L'éminence de Torghatten se dresse sur un socle de gazon. Ce rocher, auquel sa forme a donné son nom, ressemble à un vaste chapeau — genre chapeau melon ou chapeau mou — à fond très élevé, de ceux que la mode autrefois recommandait et que portent aujourd'hui encore les paysans dans certaines régions fermées de la France. Cette coiffure de pierre a été percée de part en part. Un œil-de-bœuf s'ouvre à mi-hauteur et canalise la lumière ; il tourmente notre œil comme une étoile blanche. Nous voilà partis à sa conquête, en procession. Ce ne fut pas long. Le point culminant de la roche est à deux cent cinquante mètres, seulement, au-dessus du niveau de la mer.

Surprise ! Le trou minuscule de tout à l'heure, par où filtrait un peu de jour, se creuse et s'étend à mesure que nous en approchons. L'image de la tentation, la figure du danger physique ou moral : au début, à distance, rien que d'inoffensif, mais chaque

pas, chaque nouvelle concession le fait voir plus grave, plus troublant, plus menaçant.

Nous avons devant les yeux, à présent, un portail colossal, un tunnel : cent soixante-trois mètres de long sur quinze de large, avec une hauteur moyenne de cinquante mètres. Une armée entière y serait à l'abri. Quelle jolie fenêtre pour regarder la mer ! on la voit, comme dans une lunette, loin, très loin, avec sa robe pommelée de rochers.

Les trois monticules, piqués sur les flots à quelques milles les uns des autres : *Hestmandö*, *Torghatten* et *Lekö*, ont donné naissance à une curieuse légende. Oh ! la désespérante solitude dans ce pays ! Les indigènes en sont réduits à animer des pierres.

Est-ce donc un si grand besoin pour l'homme de sentir la vie circuler autour de lui qu'il l'imagine là où elle n'est pas, là où elle n'a jamais été ? C'est vrai : pour réaliser la plénitude de l'existence, il nous faut la société dans laquelle nous nous enveloppons, sur laquelle nous nous appuyons, de même que l'eau est nécessaire au poisson pour nager et à l'oiseau l'air pour voler. L'isolement à de certaines heures est doux, est excellent ; il

fait savourer la vie intime, il polit, il affine, il parfume les impressions et les émotions. Mais quand il se prolonge trop, quand il devient sans recours, on voit l'homme succomber au vertige du désert, ou bien, désemparé, engourdi, s'éteindre lentement, se refermer peu à peu comme la corolle d'une fleur que les rayons du soleil ne réchauffent plus.

La légende a deux interprétations, mais sous chaque face on retrouve les mêmes traits. Je raconterai d'abord la première version, la plus connue ; ensuite j'indiquerai la légère modification qu'on y a apportée.

Donc deux géants vivaient dans ces régions sauvages. Ils firent la connaissance d'une jeune fille dont la demeure n'était pas éloignée. Tous deux devinrent amoureux de leurjolie voisine. La mésintelligence s'ensuivit. Au début, ce fut un espionnage réciproque, une méfiance aigre et malveillante ; puis ils se haïrent, à cause d'une si douce créature, cependant, ironie des sentiments !

Une nuit, l'un des frères rivaux réussit à tromper la surveillance de son geôlier. Il s'échappa, rejoignit la vierge et l'enleva. Ceux-ci étaient déjà loin quand le second

géant, qui ne vit plus son compagnon à ses côtés, flaira la ruse. D'un bond il enfourche son cheval et, armé de son carquois, se met à la poursuite des fugitifs, escaladant fjords, fjelds, récifs, flots. Il les aperçut et décocha au ravisseur une flèche qui traversa son chapeau : voilà la trace. Une flèche de géant, quel trou cela fait ! Les proportions de la coiffure étaient, il est vrai, de taille à la supporter.

Comme variante, on groupe les héros d'une autre façon : d'un côté, un géant isolé ; de l'autre, une jeune fille et son frère, de la race des Titans également. Après le rapt, le géant provoqué vole au secours de sa sœur.

Sur les entrefaites, le soleil se leva et les trois personnages de cette scène, surpris par le jour, instantanément furent pétrifiés, la jeune fille en tête. Le géant au chapeau percé la suivait, et derrière, très en retard, l'autre géant accourait à cheval. Ce dernier symbole trahit plus de fantaisie que les précédents. La tête de l'animal se profile légèrement en avant et la masse brute de la pierre, bombée en forme de cloche au second étage, figure le manteau flottant du colossal écuyer.

Six heures et quart du soir. A l'horizon, la couche du soleil est toute rouge. Est-ce qu'il va se baigner dans un fleuve de sang ? Des nuages d'or, fondus ensemble, s'arrondissent au-dessus, pareils à un ciel de lit. L'astre daigne prendre son repos. Le voilà qui s'étire et s'allonge paresseusement sur les vapeurs empourprées. De ma place on dirait une baleine rouge flottante. Des nuages passent sur lui, pour le couvrir, pour le cacher. Trois points de feu les étoilent, comme trois clous de luxe plantés sur une tenture, puis deux... puis un seul... Et tout s'endort dans un jour menteur, une clarté pâle, froide, sans rayonnement, une clarté de limbes.

Les passagers, sur le pont, guettent le retour du soleil comme au théâtre on attend le lever du rideau, dans des poses instantanées, avec une certaine impatience.

Le Portugais, d'une voix de *stentor*, scandant ses mots au balancement de sa canne, amuse par ses drôleries un cercle de curieux rangés autour de lui. Deux jeunes filles, qui se tiennent par les bras, vont et viennent d'un pas accéléré pour se réchauffer, et se racontent des choses très importantes, à en

juger par leur gravité et l'agitation ininterrompue de leurs lèvres. Le Monsieur russe, « le chevalier galant », enveloppe avec mille précautions, dans des châles de laine, deux Américaines qui grelottent de froid. De la paume de la main il flatte le tissu pour en effacer les plis, et, humblement agenouillé, en le chiffonnant par le bas, fait aux pieds de ces dames un nid moelleux. Dans un coin un jeune *Yankee* — le plus grand homme de la société — distille en sourdine des choses tendres à l'oreille d'une jolie compatriote. Au salon, un groupe de touristes joue aux cartes. D'autres crayonnent d'une main fiévreuse leurs impressions sur un petit calepin intime ; même quelques esquisses, par-ci par-là, illustrent le texte. Un prêtre récite pieusement son bréviaire, indifférent à ces passe-temps profanes.

— Mon gracieux professeur est-il disposé à me donner une courte leçon ?

Mon professeur ? Une jeune fille américaine qui voulut bien, en amateur, m'initier à sa langue. Oh ! l'étude n'était point ingrate pour moi, nulle tentation de paresse : une phrase à apprendre chaque jour et à répéter le len-

demain. A la lumière de deux beaux yeux la lecture est un régal, et quand le cours est fait en musique, on ne l'oublie plus car il s'est gravé aux tréfonds de l'âme.

— *What time is it if you please?*

(Quelle heure est-il s'il vous plaît?)

Je récitai cela qu'on m'avait enseigné hier. Au programme d'aujourd'hui, la formule pour demander mon chemin dans une ville étrangère :

— *Please show me the way to the metropol hotel.*

C'est tout. Et en écolier léger, je m'oubliai à causer français avec mon professeur. Notre conversation maintes fois fut suspendue par des dialogues anglais entre la jeune fille et sa mère. Celle-ci m'adressa la parole dans son idiome, je lui répondis dans le mien, et notre charmant interprète accorda nos voix.

Comme j'exprimais à cette dame mon souhait de connaître bientôt la langue de Shakespeare pour visiter son pays,

— *I hope so !* « J'espère ainsi, je l'espère bien ! » répliqua-t-elle en souriant.

Et le colloque continua entre les deux

femmes, incompréhensible pour moi. Elles pouvaient se confier des secrets sans craindre de ma part aucune indiscrétion, même se moquer de moi si cela leur faisait plaisir ! Un seul mot sonnait clair à mon oreille : *Because... because... because...*

Le sens de cette expression, bien usitée ou bien douce à prononcer, puisqu'elle revenait si souvent sur leurs lèvres ? J'interrogeai la jeune fille.

Comme le mélomane au tribunal, pour répondre, elle chanta avec sa mère une romance dont je distinguai seulement les premières paroles : *Because I love you.* Le reste se fondit dans une harmonie très douce, une sorte de berceuse.

— *Because I love you* : voilà quatre termes nouveaux pour ma collection naissante, très pauvre encore. C'est toujours cela.

Et machinalement, par exercice de mémoire, par peur d'oublier, ainsi que le font tous les débutants, je répétais les mots appris, sans ordre, sans intelligence, rien que pour m'assurer que je les possédais bien tous.

— *I hope so because I love you,* épelai-je

naïvement, en comptant sur mes doigts.

Oui ! tous les mots y étaient, pas un ne m'avait échappé.

Vraiment je faisais des progrès.

— *I hope so because I love you...* Mademoiselle, c'est cela, dites ?

Deux jolis éclats de rire — celui de la mère et celui de la fille — carillonnèrent comme des grelots attachés soudain à mes modestes essais.

— Je suis très fière de mon élève, savez-vous ! Voilà que vous construisez des phrases tout seul.

— *I hope so because I love you.* Cela signifie quelque chose ?

Des yeux emperlés de malice me dirent *oui.* Et les fusées de rires sifflèrent plus fort. Un attroupement ne tarda pas à se former, aimanté par notre belle humeur ; mais on ne me tirait pas d'embarras.

— Qui me traduira cette phrase énigmatique, le fruit du hasard pourtant ?

— *I hope so because I love you* : *J'espère ainsi parce que je vous aime.*

Surpris, personne ne le fut plus que moi. La déclaration plut par son imprévu. Elle

vola de bouche en bouche, et fut rappelée souvent, à la façon d'un refrain, aux instants de gaieté.

Un remous sur le pont, un coup de marée humaine : le soleil va se lever. L'horloge annonce exactement deux heures trente. Les nuages écartés découvrent le lit enflammé de l'astre.

Tout autour, des éclairs d'or papillotent pour le réveiller. Encore une fois le rideau tombe. Des nuages à liserés jaunes s'abattent sur l'horizon avec des silhouettes fantastiques. En voilà sur lesquels s'estompe à merveille le portrait d'un cavalier au galop, soulevant derrière lui une colonne de poussière. D'autres, plus minces, aux linéaments plus compliqués — des miniatures de nuages — qui fourmillent au ciel, imitent les fresques de Pompéi :

Le soleil ! Un point scintille sur la mer, tel qu'une étoile qui serait tombée dans l'eau. Il grossit, il s'allonge, il se déforme. Quelle métamorphose ! Il a l'air à présent d'un concombre, puis d'un énorme saumon cuit. Un nuage vient à passer qui le partage en deux. Changement de spectacle ! Cette fois, c'est

une hostie qui rayonne au-dessus d'une coupe d'or. Cinq minutes après, troisième figure : un bateau guidé par une étoile.

Enfin le grand jour.

Dans quelques heures nous serons de retour à Trondhjem. Déjà une semaine que nous avons quitté cette ville ! une semaine que nous naviguons dans cet étrange pays où le soleil brille à minuit, où l'on ignore en la saison l'usage de la lumière, où partout l'eau laboure la terre, où l'on ne se couche jamais avant deux heures du matin, où les repas, composés principalement de poissons, se prennent à des heures inaccoutumées pour nous : dix heures du matin, deux heures de l'après-midi et huit heures du soir ! Et cela en charmante société.

Ces groupes formés sur le paquebot suivant les sympathies, ces relations nouées par la communauté de vie, ces liaisons ébauchées, ces amitiés fondées sur la similitude des goûts, la griserie délicieuse des mêmes impressions savourées ensemble, des sons identiques de l'âme rendus devant les mêmes spectacles, fondées encore sur la confiance et la reconnaissance : qu'est-ce que tout cela

va devenir ? La dislocation les attend, oui, la dislocation, l'image de la mort. Les existences factices et secondaires de l'âme, la trame de chacun de nos sentiments, auront un jour ou l'autre leur nœud rompu, se décomposeront ainsi que la grande existence, l'existence totale sur terre.

Ce soir nous serons tous séparés, irradiés aux quatre points cardinaux, selon nos destinées. Nous nous détacherons les uns après les autres de la tige cosmopolite, nous nous éparpillerons, comme à l'automne les feuilles sèches, emportées par le vent, qui ont végété une saison sur la même branche.

Tout a pris une physionomie d'adieu, de dernier moment. Le *steamer* ralentit sa marche, on entend à peine le souffle de la vapeur. Les passagers, enfouis dans leur pardessus ou leur cache-poussière, ainsi que dans une gaine, chapeau sur la tête, équipés pour le débarquement, ne s'intéressent plus à rien.

Leur pensée déjà s'est échappée et fraie la route du lendemain. On empile les gros colis sur le gaillard d'avant; les petits pullulent

à terre et sur les chaises, les banquettes, les fauteuils.

Le mât devient une hampe gigantesque le long de laquelle flottent les drapeaux de toutes les nationalités représentées sur le bâtiment. — Ils sont rangés par ordre numérique des passagers de chacune d'elles. Tout en haut, le pavillon allemand, puis les pavillons américains et français. Nous arrivions en troisième ligne. Pour nous octroyer cette place de choix — car nous ne brillons pas à l'étranger par le nombre — on avait englobé dans les Français les Belges, et jusqu'au Portugais, presque tous ceux qui parlaient notre langue, à l'exception des Suisses, cependant, abrités sous leur propre fanion.

Trondhjem émerge du vague. On distingue ses maisons, on compte ses clochers. Une forêt de mâts, levés au-dessus des navires, trahit l'entrée du port.

Avez-vous jamais assisté à l'arrivée d'un navire au retour d'une expédition lointaine ou périlleuse? Il apporte avec lui de là-bas, semble-t-il, un peu d'inconnu. Sur le quai, parents, amis, simples curieux — ceux qui ont assisté au départ — sont présents, accou-

rus aussitôt le bateau signalé, pour compter les voyageurs, pour les reconnaître, pour chercher sur leur personne l'empreinte toute fraîche de la traversée, du climat, du régime... Que sais-je ? pour happer aussi d'un rapide coup d'œil quelques-unes de leurs émotions.

Très impressionnant, ce spectacle ! L'imprévu, le doute pèsent sur les âmes comme un gros nuage de mystère.

La petite maison de bois, quand ses portes vont s'ouvrir, présentera-t-elle ses hôtes au complet et tels qu'ils lui ont été confiés ? A-t-elle été respectée par la mer ? Point de morts, point de malades ? Huit jours sur l'eau, c'est long, c'est dangereux ! on a vu telle catastrophe il y a dix ans, telle autre récemment, à des milliers de lieues, mais sur la mer, toujours, par un temps comme celui-ci...

Ce que pensent, du moins, les immobiles, les inoccupés, qui gardent le logis et attendent à cette heure, angoissés, un époux, un enfant, un ami ; car ces derniers, enchaînés à la réalité, sentent bien qu'elle n'est pas si redoutable que cela. La supposition d'un péril n'effleure même pas leur esprit en pleine activité.

Voilà un des rares sujets sur lesquels les âmes sœurs, dans les séparations, perdent la ressemblance parfaite de pensées. De loin ou sur place, on juge les choses si différemment. Chez celui qui reste, dans le morne silence du corps au repos, l'imagination, surexcitée par l'absence et le mouvement de la personne aimée, s'envole à sa poursuite sur des hypothèses fabuleuses, invraisemblables; même elle s'égare pour tout de bon, à moins que la mémoire, forte de l'expérience des situations analogues vécues autrefois, ne lui barre la route et ne plante sur sa piste échevelée de solides jalons.

Paquebots, *steamers*, voiliers, bricks, trois-mâts, laissent bâiller entre eux des canaux irréguliers où s'engage le *Kong Harald*.

Sur le quai, un peu à l'écart, une calèche stationne. Une dame est assise au fond, et à rebours on voit deux fillettes, très mignonnes avec leur coiffe en pointe qui ressemble à une tranche de melon, effilée et recourbée au sommet. Leurs vestes courtes, ouvertes sur un plastron blanc immaculé, rougissent au bord de l'eau parmi la foule, appétissantes comme deux petites cerises.

— La femme et les enfants du commandant, nous dit-on.

Chaque lundi, à la même heure, cette vertueuse épouse est là, escortée de ses gentils acolytes, qui attend. Deux sourires se croisent entre la dunette du bateau et la voiture. Ils se devinent plutôt qu'ils ne se voient, noyés dans l'éclat du soleil. Ils passent

« Comme un regard d'amour que la pudeur ombrage » (1)

invisibles aux profanes, trait d'union immatériel de deux âmes.

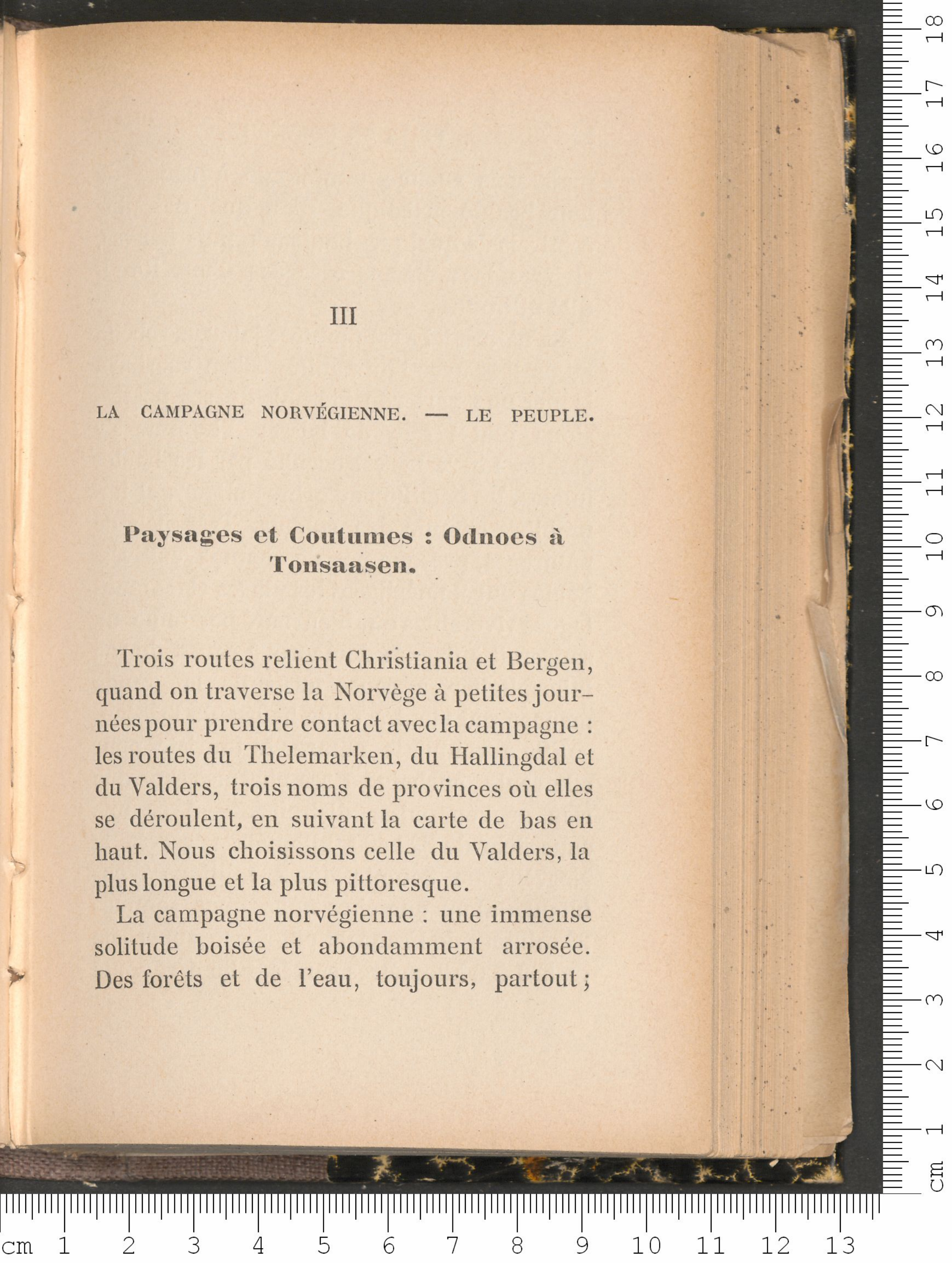
Nous sommes sur le point d'accoster. Du pont au rivage des signes sont échangés. Les mouchoirs s'agitent. Oh ! la tentation brûlante, la fièvre, chez certains passagers, de sauter sur le rivage, de voler dans les bras qui se tendent vers eux, de mêler sur des poitrines palpitantes les battements de leur cœur ! Pas encore. Le bateau rase la chaussée, puis s'écarte ; il s'arrête, il vire de bord ; nouvelle pause, il avance, il recule, et cela avec solennité, refoulant les épanchements et pour railler, dirait-on, de si légitimes impatiences.

1) Lamartine. Les étoiles (*Méditations*).

Les minutes amères, au fond desquelles est cachée l'essence d'une impression exquise et qui s'effeuillent avec une lenteur désespérante, qui dira le martyre dont elles torturent l'âme délicate? La veille du bonheur, souvent, est le jour le plus pénible de la vie parce qu'il tarde trop à s'écouler.

J'admire le calme du commandant, là-haut, impassible sur la dunette. En même temps qu'il dirige la manœuvre, il laisse tomber un bon regard, un regard de complaisance, sur sa famille groupée à terre, tout en bas, avec un air suppliant. Les petites, du bout des doigts, encensent de baisers leur papa.

Enfin la cage est ouverte et les oiseaux s'envolent.



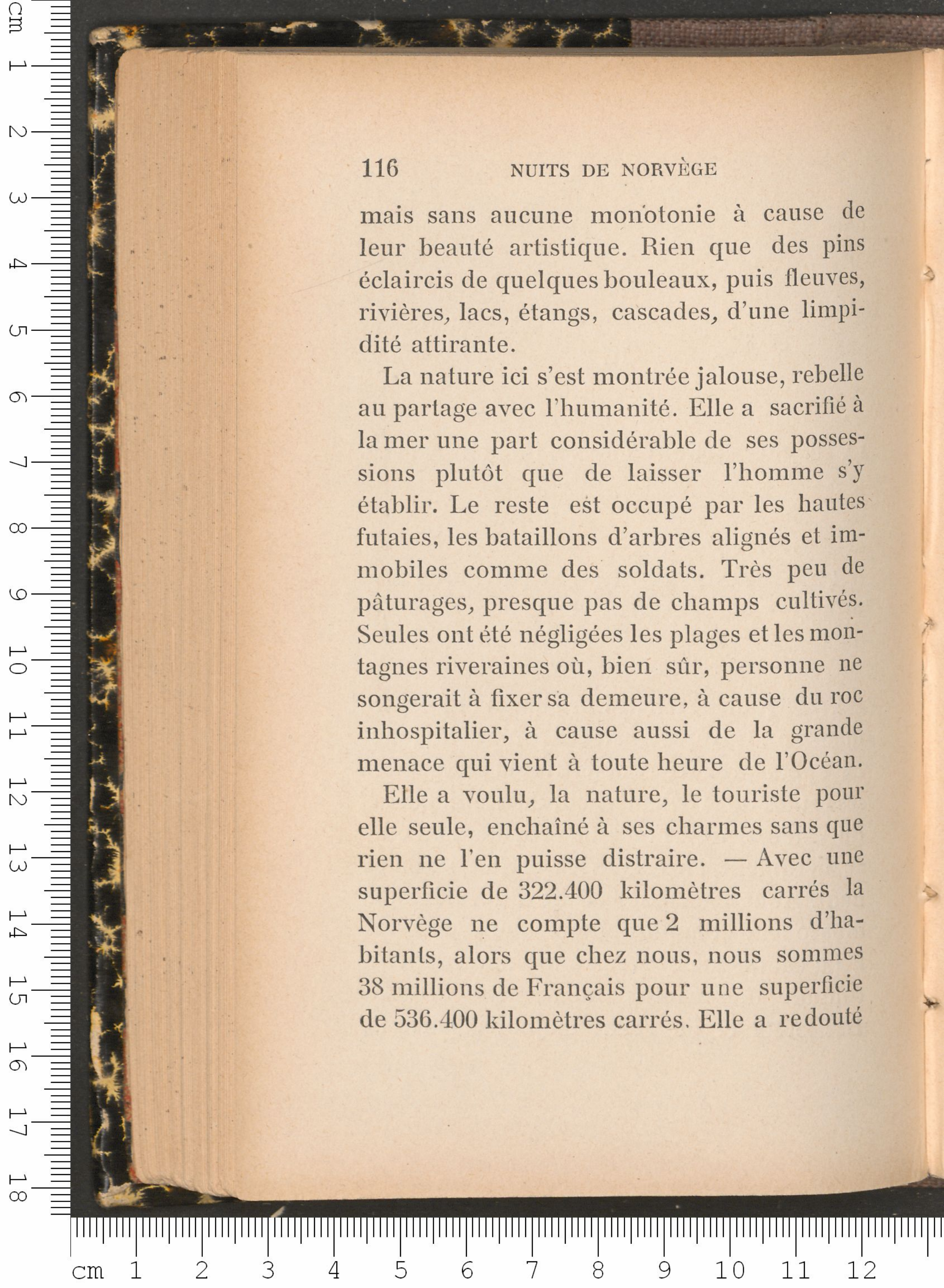
III

LA CAMPAGNE NORVÉGIENNE. — LE PEUPLE.

Paysages et Coutumes : Odnoes à Tonsaasen.

Trois routes relient Christiania et Bergen, quand on traverse la Norvège à petites journées pour prendre contact avec la campagne : les routes du Thelemarken, du Hallingdal et du Valders, trois noms de provinces où elles se déroulent, en suivant la carte de bas en haut. Nous choisissons celle du Valders, la plus longue et la plus pittoresque.

La campagne norvégienne : une immense solitude boisée et abondamment arrosée. Des forêts et de l'eau, toujours, partout ;



mais sans aucune monotonie à cause de leur beauté artistique. Rien que des pins éclaircis de quelques bouleaux, puis fleuves, rivières, lacs, étangs, cascades, d'une limpidité attirante.

La nature ici s'est montrée jalouse, rebelle au partage avec l'humanité. Elle a sacrifié à la mer une part considérable de ses possessions plutôt que de laisser l'homme s'y établir. Le reste est occupé par les hautes futaies, les bataillons d'arbres alignés et immobiles comme des soldats. Très peu de pâturages, presque pas de champs cultivés. Seules ont été négligées les plages et les montagnes riveraines où, bien sûr, personne ne songerait à fixer sa demeure, à cause du roc inhospitalier, à cause aussi de la grande menace qui vient à toute heure de l'Océan.

Elle a voulu, la nature, le touriste pour elle seule, enchaîné à ses charmes sans que rien ne l'en puisse distraire. — Avec une superficie de 322.400 kilomètres carrés la Norvège ne compte que 2 millions d'habitants, alors que chez nous, nous sommes 38 millions de Français pour une superficie de 536.400 kilomètres carrés. Elle a redouté

chez ceux de ses hôtes qui ne sont point artistes la rivalité de la société, tant l'homme a de sympathie pour ses semblables, tant il est léger et frivole surtout, car cette nature renferme dans son sein un vrai trésor d'art, de symboles, d'analogies, d'images, une mine d'impressions inépuisable. Sa respiration est un souffle d'idéal qui soulève, qui emporte comme un zéphir, bien loin et bien doucement quand elle se laisse faire, l'âme en des régions mystérieuses et enchanteresses d'où elle voit tout ce qu'elle aime, sans souhaiter d'en revenir : au rendez-vous des âmes.

Je ne connais rien de reposant et d'exquis comme le colloque avec la nature, en tête-à-tête.

Ce qu'elle vous ménage de surprises, dans son aptitude à tout, dans son universalité ! Elle vous gâte d'autant plus que vous vous abandonnez à elle. La coquette ! elle ne se livre que par degrés et à chaque fois vous infuse une ivresse nouvelle et inattendue. Dans la pénombre et le silence des bois se cachent, comme en un médaillon moelleux, les jolies pensées, qui sont ses cadeaux à l'esprit.

L'eau qui coule offre à nos yeux ravis le miroir des figures adorées ; bien plus, par son frisson imperceptible, par son gloussement, elle les fait sourire, se pencher vers nous et combler nos vœux dans une illusion d'amour.

Vous pouvez marcher pendant des heures et des heures sans rencontrer âme qui vive, sans apercevoir une maison. De vingt en vingt kilomètres, à peu près, des *gaards* sont échelonnés sur les grandes routes. Des *gaards* : c'est-à-dire des chalets de bois isolés, très propres et très pimpants, qui remplissent à la fois l'office de ferme, de relais, d'auberge et d'hôtel, tous dotés du téléphone et de l'électricité. Ils désignent les stations du trajet.

Dans ce pays il n'existe pas de diligences, rien que des voitures particulières. Je préfère cela, on est plus chez soi. Mais le voyage en voiture se fait comme le voyage en chemin de fer, à une vitesse déterminée, les arrêts fixés d'avance et obligatoires ; vous n'êtes pas tout à fait les maîtres du temps. Vingt lieues par jour, généralement, en quatre étapes de cinq lieues, avec une pause de

deux heures au milieu de la course pour le *dîner,* et deux autres d'une demi-heure à égale distance de celle-ci, l'une avant, l'autre après, où l'on peut se faire servir une légère collation et des rafraîchissements variés. On soupe et on passe la nuit à la station *terminus.*

N'est-ce pas une journée bien remplie et bien divisée, un itinéraire admirablement conçu, où tout est prévu ? Les touristes sans exception évoluent dans ce cadre.

On a en Norvège le culte des bêtes et ces haltes tous les vingt kilomètres visent leur repos avant celui des voyageurs. Elles sont ordonnées. Si un cocher osait s'y dérober, il serait dénoncé et relevé de ses fonctions. Autre attention à l'égard des animaux : on rencontre souvent au bord du chemin de larges auges de bois couchées sous un torrent, qui débordent d'eau courante et où viennent se désaltérer, en passant, les chevaux fatigués. La Scandinavie, cependant, n'a pas le monopole de cette invention J'ai déjà vu cela en Suisse, dans l'Engadine.

L'homme, malgré tout, et en train des

vaincre la nature ; il lui dispute audacieusement la place. Certains *gaards*, construits à dessein dans les sites les plus pittoresques, sont devenus trop étroits pour l'affluence des touristes. Charmés par le panorama ou le recueillement du lieu, ceux-ci n'ont pu s'en éloigner aussi vite. Les quelques heures de résidence projetées se sont changées en quelques jours, même en quelques semaines, et la clientèle flottante, de passage seulement, ne trouve plus de place. Alors à ce chalet on a bâti des ailes, on l'a flanqué de pavillons, on l'a élevé d'un étage au mépris des conventions, on l'a défiguré. Tout autour une germination d'annexes a poussé, comme des rejetons insultant à la tranquillité des bois.

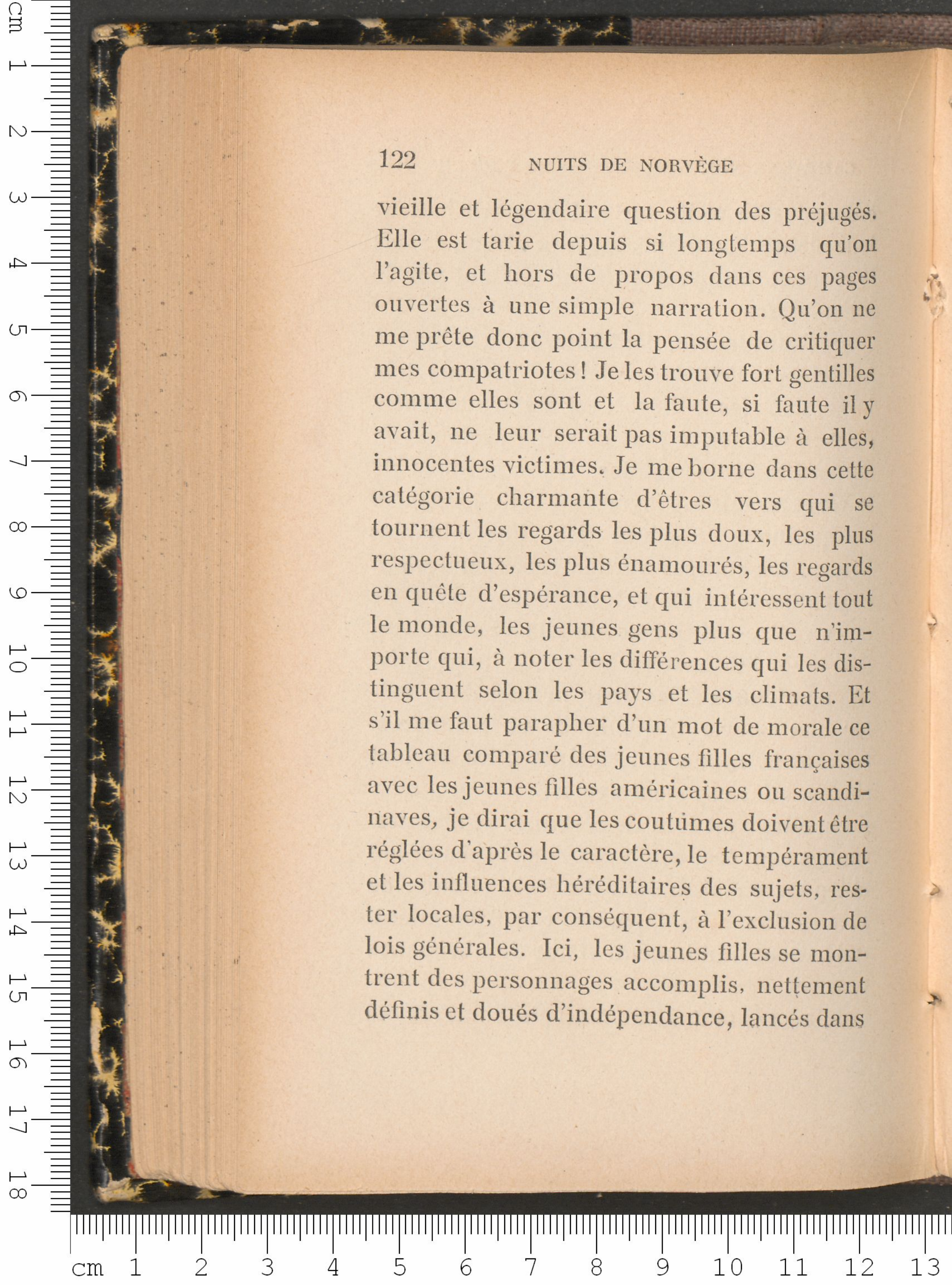
Le *gaard* ainsi transformé a été baptisé du nom de *sanatorium*. On vient y faire des cures d'air, y passer la saison des grands jours qui semblent ne devoir jamais finir. Danois, Suédois, Norvégiens, Anglais, Américains y fusionnent, entraînés dans un courant de vie naturelle, de vie au dehors — on se met à couvert sous les bois seulement — où se confondent ascensions, excursions et

escapades de toute sorte. Les sports battent leur plein : chasse, pêche, jeux divers, depuis le croquet jusqu'au *gulf*, en passant par le *lawn-tenis*.

En Scandinavie, d'ailleurs, l'éducation est modelée à l'effigie anglaise. Une part très large, dans les collèges, est faite aux exercices physiques, à tout ce qui développe le corps. Les écoles mixtes, les conditions de la vie et les mœurs favorisent cette tendance. Le patinage pendant les interminables hivers, les courses vertigineuses sur les *ski*, ces patins en bois extra-rapides, longs de deux mètres et larges de dix centimètres, font jouer les muscles. La grande liberté laissée aux jeunes filles leur permet de se mêler aux sports hygiéniques et salutaires. Suivant la mode américaine, elles sortent seules, elles voyagent seules.

Qu'elles sont loin de certaines petites personnes couvées, confinées dans la pénombre et tenues en laisse, loin des jolis oiseaux de France aux ailes fermées, qui frissonnent, qui battent timidement, et par désobéissance encore !

Je n'ai point l'intention de soulever la



vieille et légendaire question des préjugés. Elle est tarie depuis si longtemps qu'on l'agite, et hors de propos dans ces pages ouvertes à une simple narration. Qu'on ne me prête donc point la pensée de critiquer mes compatriotes ! Je les trouve fort gentilles comme elles sont et la faute, si faute il y avait, ne leur serait pas imputable à elles, innocentes victimes. Je me borne dans cette catégorie charmante d'êtres vers qui se tournent les regards les plus doux, les plus respectueux, les plus énamourés, les regards en quête d'espérance, et qui intéressent tout le monde, les jeunes gens plus que n'importe qui, à noter les différences qui les distinguent selon les pays et les climats. Et s'il me faut parapher d'un mot de morale ce tableau comparé des jeunes filles françaises avec les jeunes filles américaines ou scandinaves, je dirai que les coutumes doivent être réglées d'après le caractère, le tempérament et les influences héréditaires des sujets, rester locales, par conséquent, à l'exclusion de lois générales. Ici, les jeunes filles se montrent des personnages accomplis, nettement définis et doués d'indépendance, lancés dans

la vie à leurs risques et périls et pour leur propre compte. Leurs droits plus étendus ont développé chez elles la conscience de la responsabilité. Elles sont moins impressionnables, plus trempées que les Françaises, plus grandes personnes. Leurs relations avec les jeunes gens sont franches, amicales, je dirai presque viriles, des relations de camaraderie, à peine teintées de galanterie, d'où la timidité est exclue aussi bien que le calcul. La jeunesse forme un corps puissant, une caste sociale fortement organisée par la solidarité des deux sexes.

Les *sanatoriums!* De ce nombre est le chalet de *Tonsaasen* où nous dormons notre premier sommeil dans la campagne norvégienne. Partis d'Odnoes vers midi, nous arrivons ici à sept heures et demie du soir, après avoir suivi en voiture, pendant quarante kilomètres sur une belle route taillée au-dessus du ravin, la vallée de l'Etna. Un arrêt de trente minutes au *gaard* de *Tomlevolden*, l'unique maison, la première révélation de la vie dans cette campagne accaparée par les forêts ; et le reste du temps nous regardons couler dans un douillet lit de

verdure le fleuve inondé de lumière, à peine voilé d'une légère chemise de sapins, toute en dentelle, et visité sans cesse par de frétillants affluents.

Tonsaasen ! A huit heures, le souper. Cinq ou six plats nous attendent sur la table : poisson, viande froide, jambon, œufs, *bifteck*, pommes de terre, fromage, qui composent le menu. Les mets sont servis tous à la fois ; chaque convive choisit ce qui lui convient et dans l'ordre qu'il préfère. Tel est l'usage du pays. De petites piles d'assiettes se dressent entre les couverts. Les domestiques n'ont d'autre office que de les renouveler. Le pain, très rare, est coupé en minces tranches de mie cerclées d'un anneau de croûte ; on en mange peu. A la place, des pommes de terre cuites au four et pelées accompagnent chaque service, comme en Hollande. L'aliment qui domine est le poisson. Pendant trois semaines nous avons mangé aux trois repas quotidiens, et quelquefois sous plusieurs formes au même repas, du saumon : saumon cuit, saumon bouilli, saumon fumé... avec, en guise de sauce, du beurre fondu. L'art culinaire n'est

point développé en Norvège. Les fruits sont des *extra*. La boisson commune est la bière; mais on fait beaucoup usage de *sodas*, une espèce d'eau de Seltz. Les sociétés de tempérance fonctionnent admirablement, elles prohibent en maints endroits et à certains jours la consommation et le débit de l'alcool et par ce moyen ont obtenu depuis plusieurs années des résultats hygiéniques importants.

Mais où j'ai trouvé à ce mode de service un air particulièrement comique, c'est dans les buffets des gares. Vingt minutes d'arrêt : jamais plus. Les voyageurs s'engouffrent dans la salle où une table centrale est couverte de mets chauds et froids, de douze espèces différentes au moins, tout prêts, qui alternent avec des pyramides d'assiettes et des paquets de couverts. Chacun prend en hâte ce qui le tente et pêche où il peut. Dix fourchettes sont piquées à la fois sur le même plat, dix cuillères plongent dans la même soupière. Les premiers pourvus, avec leurs assiettes pleines qu'ils protègent de la main, se sauvent, poussés, heurtés dans la mêlée, et s'établissent pour manger, au

hasard, sur un angle de table vacant, sur l'appui d'une fenêtre, tout simplement dans un coin à l'abri des coups. Au galop on retourne aux provisions, on se croise, on s'entrechoque, on ne retrouve plus sa place prise d'assaut dans l'intervalle.

Quand l'appel du chef de train a retenti sur cette bande d'enfiévrés, tout le monde sort en procession et dépose son obole sur le comptoir. Un prix unique : deux couronnes, soit près de trois francs. Goûtez d'un mets, mangez de tous, vous ne payerez pas un sou de plus, pas un sou de moins.

Après le souper, je vais prendre le frais dehors. Vis-à-vis l'hôtel, par une échancrure entre deux montagnes bombées, à la faveur d'une gorge longue et étroite comme une lunette, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur les montagnes du *Jotunheim*, estompées dans le lointain. Des éclats de voix me font retourner la tête. Sur le versant, à gauche, des joueurs de *tenis* se lancent les balles avec fureur dans un parterre rectangulaire découpé entre les pins. Plutôt que de descendre vers eux, je préfère m'isoler pour appartenir davantage à ma grande amie, la nature.

Tout seul je gravis à petits pas, derrière le chalet, un sentier tortueux et glissant. Longtemps je monte, incliné sous la mantille de dentelle que brodent au-dessus de ma tête, sans s'en douter, les longues aiguilles des pins croisées sur l'azur du firmament. A travers leurs fines mailles glissent de doux rayons, des rayons d'espérance, qui tombent du ciel sur mon âme.

A neuf cents mètres d'altitude, s'il vous plaît, sur le plateau, devinez ce que je trouve : un amour de petit lac, semblable à une coupe d'eau claire offerte, pour se rafraîchir, au pèlerin essoufflé. Les bords délicatement ciselés sont des collines aux courbes gracieuses. Des pins les recouvrent, poussés assez proches les uns des autres ; on dirait des baïonnettes alignées pour protéger le sommeil de l'eau, de cette onde fragile et frissonnante, égarée à une pareille hauteur au milieu des bois, et dont j'ai violé bien par hasard la retraite. Oh ! laissez-moi passer entre vos pointes menaçantes ! Je n'ai aucune intention hostile.

Dans la direction d'Odnoes, un mamelon à droite, un mamelon à gauche et, entre les

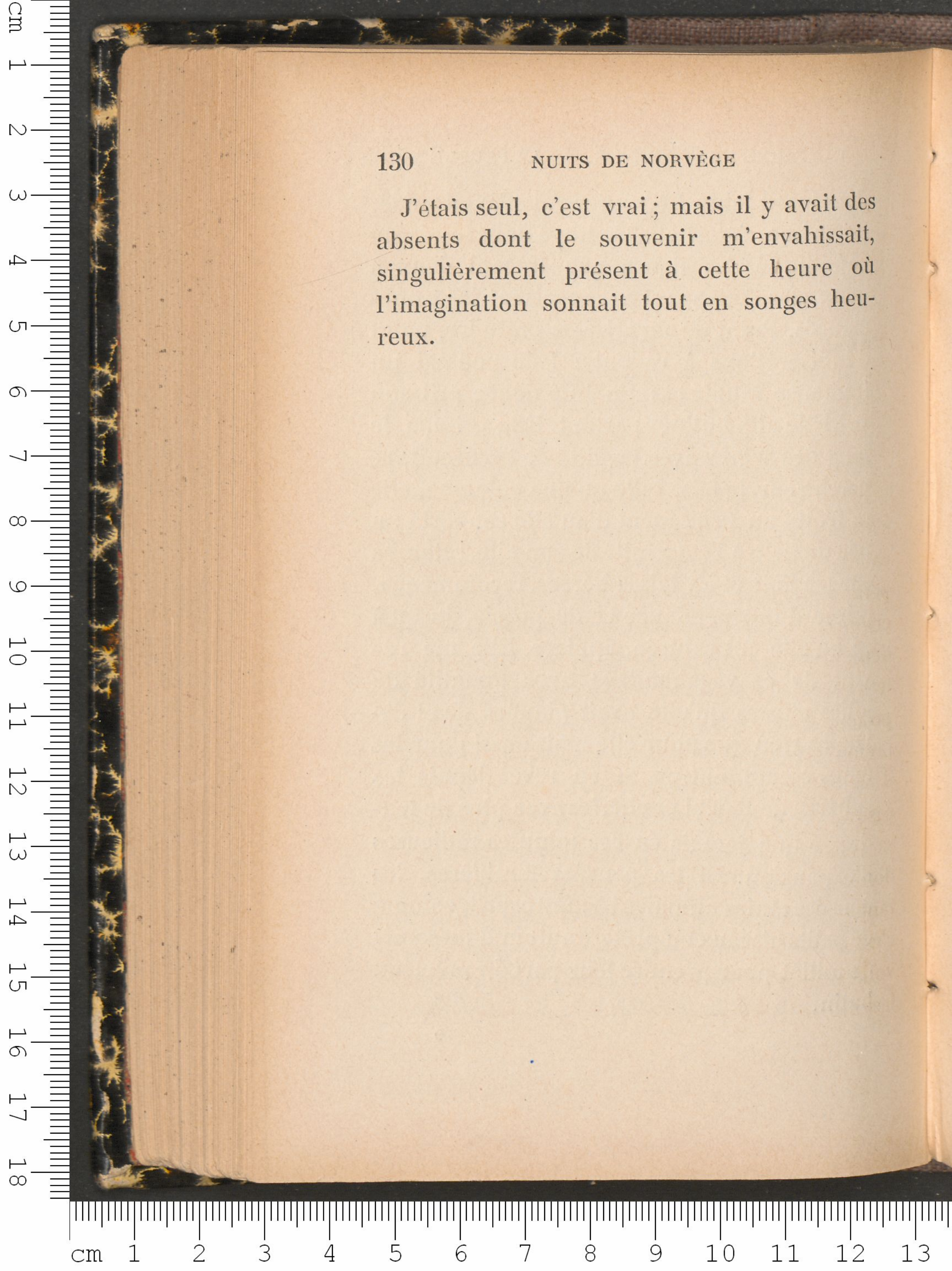
deux, un peu plus loin, un troisième. Ils semblent postés là, ces mamelons, en faction pour garder les abords du temple de l'eau : un vrai temple par le recueillement qui l'emplit. Même l'émanation de résine que répand autour de moi la brise du soir fait penser à l'encens brûlé dans nos églises.

Je me laissai choir sur la chaussée et, à demi-étendu, je rêvai. L'eau, plissée comme un éventail, ondulait tout doucement, ainsi que le cerveau de l'innocence frôlé pendant le sommeil par des pensées flottantes. Un silence de mort que brisait le gazouillement des poissons agités en sautant.

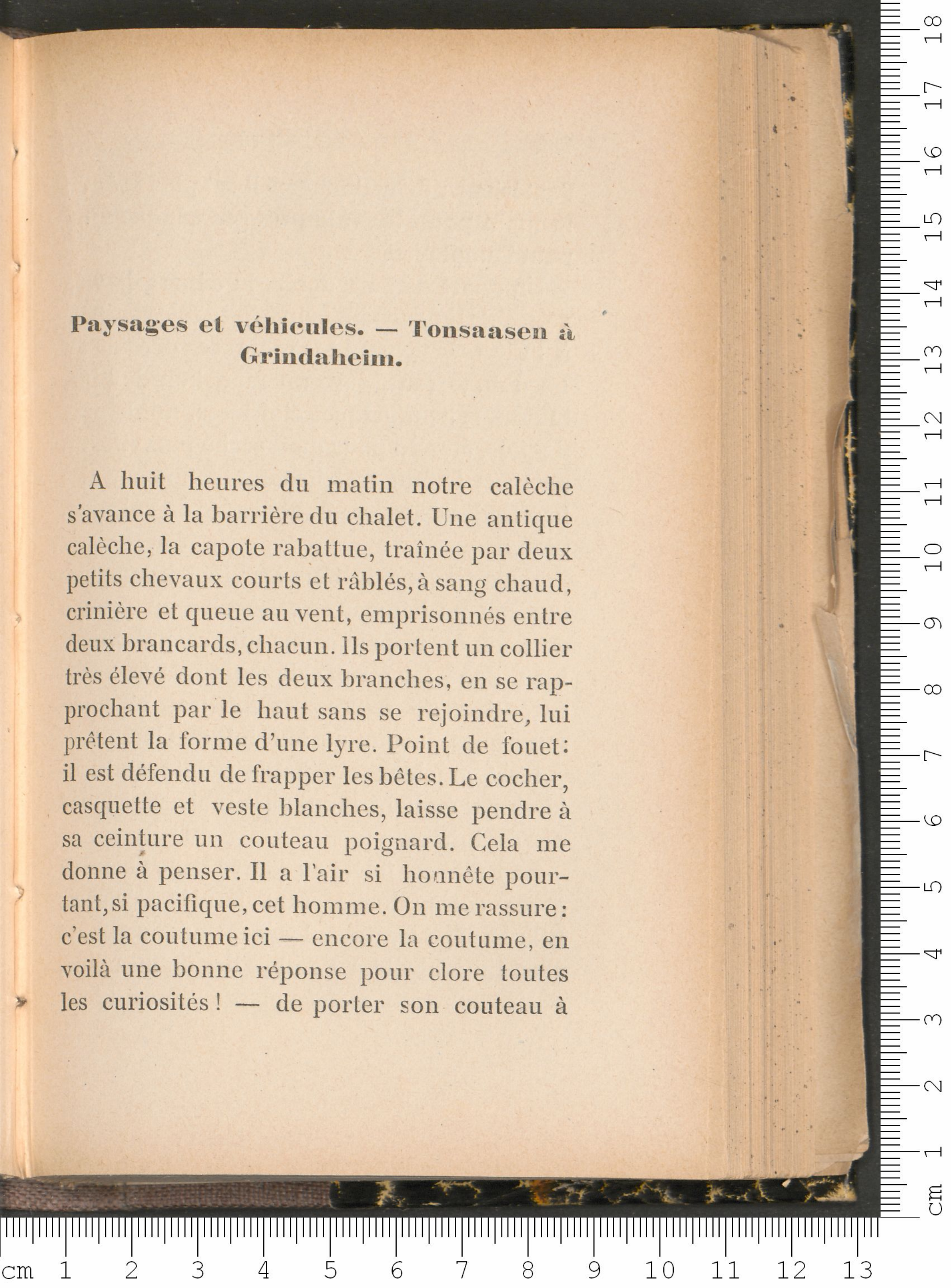
Bien avant dans la nuit, sans souci de l'heure puisque je voyais clair, je restai là, à songer, au fond de la clairière ouverte à la façon d'un puits parmi les hautes futaies. Je ne me souviens pas d'avoir à ce point savouré une autre fois l'impression de la solitude.

Seul ! je me sentais vraiment seul, régnant en maître sur l'espace que j'occupais. A moi le ciel, à moi l'eau, à moi la forêt ! Mieux que les cloisons d'une chambre, mieux que les murs de ma maison, ils m'enfermaient, ils m'isolaient, ces bois touffus, d'une profon-

deuil insondable. Le sentier qui m'avait guidé, lui-même s'était effacé, noyé dans le réseau compliqué des lignes que tracent deux à deux, en se suivant et en se croisant, les troncs élancés. Point de surprises à craindre, point d'indiscrétions à redouter ! Je poussai un immense soupir et mon âme déliée prit son vol. Elle alla butiner partout. Elle grimpa le long des arbres avec l'agilité de l'écureuil, se percha sur le faîte telle qu'une colombe, elle se frotta au firmament d'où elle rapporta un peu de bleu à l'extrémité de son aile, retomba sur les flots et s'y laissa bercer, recommença, grisée d'indépendance et de poésie, jusqu'à ce qu'elle fût saturée, épuisée. Elle me revint de ce vagabondage avec quantité de jolies choses qu'elle avait glanées de-ci delà, pas rien que pour elle mais aussi pour les âmes sœurs, entrevues en rêve depuis les sphères de l'idéal et chéries avec plus de tendresse que jamais en ces minutes radieuses d'expansion. Et les pensées familières, les pensées amies affluaient à mon esprit, comme de petits oiseaux empressés autour d'un semis de millet pour prendre leur part du précieux butin.



J'étais seul, c'est vrai ; mais il y avait des absents dont le souvenir m'envahissait, singulièrement présent à cette heure où l'imagination sonnait tout en songes heureux.



Paysages et véhicules. — Tonsaasen à Grindaheim.

A huit heures du matin notre calèche s'avance à la barrière du chalet. Une antique calèche, la capote rabattue, traînée par deux petits chevaux courts et râblés, à sang chaud, crinière et queue au vent, emprisonnés entre deux brancards, chacun. Ils portent un collier très élevé dont les deux branches, en se rapprochant par le haut sans se rejoindre, lui prêtent la forme d'une lyre. Point de fouet : il est défendu de frapper les bêtes. Le cocher, casquette et veste blanches, laisse pendre à sa ceinture un couteau poignard. Cela me donne à penser. Il a l'air si honnête pourtant, si pacifique, cet homme. On me rassure : c'est la coutume ici — encore la coutume, en voilà une bonne réponse pour clore toutes les curiosités ! — de porter son couteau à

l'extérieur ; de cette façon il est plus près de la main pour les mille usages auxquels on peut l'employer.

Un quart d'heure après, le départ dans la vallée de Bœgna : un fleuve qui coule parallèle à l'Etna. Une grande route se déroule au bord du torrent, dans un manchon de pins, toujours ; par quelques clairières, miniatures de prés, étendu pour qu'il sèche plus vite, on aperçoit le foin fraîchement coupé sur des barricades dressées au soleil avec de vulgaires pieux.

Nous traversons tous les vingt kilomètres environ un hameau, c'est-à-dire un groupe de deux ou trois maisons qui se présentent bien dans leur robe de bois, parées sans exception de fleurs aux fenêtres et, quelques-unes, jusque sur leur toit de chaume.

C'est gracieux, ces petits points multicolores qui étoilent l'immense tapis vert foncé des sapinières.

La route est fidèle au fleuve. Elle chemine à ses côtés, docile, sans jamais s'écarter. Elle en épouse tous les caprices, serpente avec lui, s'abrite à l'ombre des mêmes pins, se découvre aux mêmes places : une route et

une rivière jumelles. Très importante la Bœgna, à en juger par les honneurs qui lui sont réservés. Entre *Frydenlund* et *Fosheim*, sur un parcours de trente kilomètres seulement, deux fois elle revêt les insignes du fjord sous la forme de beaux lacs : l'Aurdalsfjord et le Strandefjord. Le second même témoigne d'une très haute faveur, il décore les eaux du fleuve durant vingt kilomètres, émaillé lui-même d'îlots fourrés de sapins et posés là comme de petites nacelles.

Fagernœs (beau cap) et *Fagerlund* (beau bois) : délicieux nids de verdure, sanctuaires d'ombre et de silence, avec des percées charmantes par où filtrent, en même temps que la lumière, des reflets de l'onde pâle aperçue au bout.

L'horizon se démasque, le grand jour éclate comme à la sortie d'un tunnel, et le soleil paraît jongler sur l'eau avec des billes de mercure.

Fosheim : un chalet posé tel qu'une bonbonnière, sur une petite presqu'île où des pins s'avancent en procession au bord du lac, très modestes sous leurs formes frêles et élégantes, voilées de dentelles.

Quand nous faisons notre entrée, au trot saccadé de nos deux poneys, la cour est encombrée déjà de véhicules. Calèches du même modèle que le nôtre qui laissent traîner par terre, avec un air de lassitude, leurs longs brancards inoccupés ; *karrioles* légères et peu volumineuses, rapides à la course et se dérobant aux obstacles, les vraies voitures du pays, celles-là. Figurez-vous un grand fauteuil à dossier renversé, une de ces bergères au fond desquelles il fait si bon se balancer, par les chaudes journées d'été, sous le *hall* d'un somptueux hôtel ou à la fraîcheur d'un bosquet, afin de bercer avec son corps toutes les pensées de son esprit, de les engourdir, de les fondre en un délicieux *dolce farniente ;* figurez-vous ce meuble appuyé sur des ressorts, à l'extrémité desquels tournent deux hautes roues très espacées, et prolongé par une paire de brancards. C'est comme un agrandissement des pousse-pousse chinois. Pour sûr, un homme enlèverait sans aucune peine cette chaise roulante. En arrière, une planche carrée sur laquelle s'assied tant bien que mal, les jambes pendantes, un petit garçon, quelquefois une pe-

tite fille, qui ramènera l'attelage à la maison lorsque le voyageur sera rendu à destination.

Des *stolkjærres* encore, sortes de charrettes à deux places, avec un siège par derrière pour le cocher. Celui-ci conduit la bête de sa place en secouant les rennes passées entre les deux voyageurs, ce qui est fort incommode pour tout le monde.

Nous approchons de la mer, cela se devine à la transformation de la nature.

La terre a perdu son opulente toison, elle est pelée, chauve comme la main. Plus un sapin, plus un bouleau.

A *Oilœ* commence l'austère défilé de *Vangsmjösen*. Encore une variante de la Bœgna : un lac de dix-neuf kilomètres, comprimé entre d'altières montagnes — mille mètres au moins — abruptes et comme estompées au fusain. Des ombres terrifiantes plongent dans l'eau foncée, presque noire, et en voilent les bords, telles que des paupières abaissées sur l'œil en signe de préoccupation.

De gros blocs se détachent des rochers farouches, tombent pesamment et vont se

noyer avec fracas. Des bornes plantées au bord du torrent tiennent lieu de parapet à la petite route taillée à même le roc. Une toiture de bois la protège aux endroits les plus exposés aux avalanches.

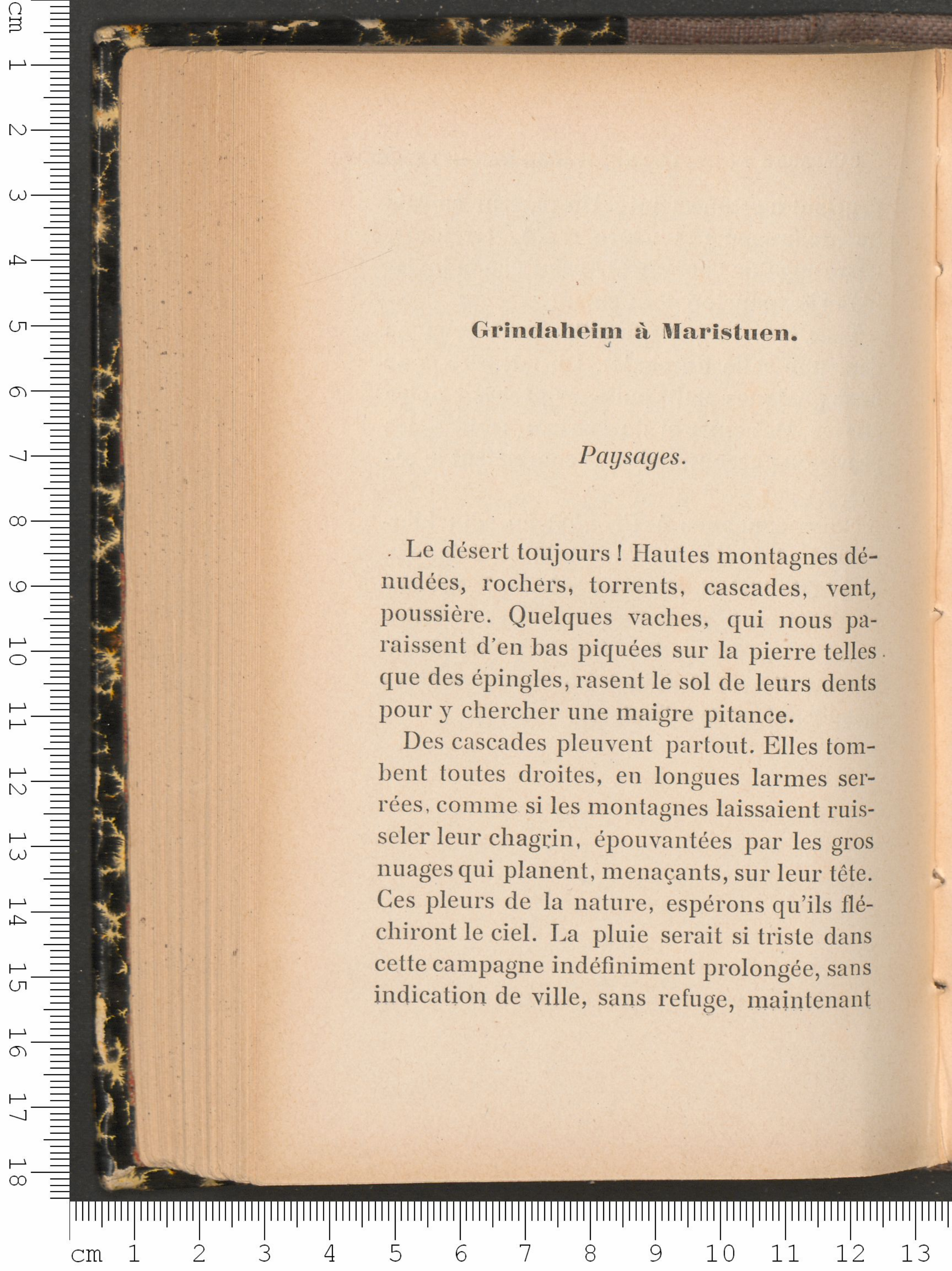
Sur le lac de sombres couloirs s'ouvrent entre les montagnes, avec des profondeurs grises infinies. Ils semblent l'asile, la remise de tous les nuages qui feront irruption sur le ciel, aux quatre points du globe, en la saison des tempêtes, — la réserve de la foudre.

Rencontré au *gaard* d'Oilœ, qui se mire à son aise dans le cristal du lac, un ménage australien. Oh ! le beau peuple, si tous les Australiens ressemblent à ces deux échantillons ! Une grande et belle jeune femme, sculptée dans un splendide bloc de chair, admirablement découplée, blonde et rose, aux gestes amples et élégants, alliant avec une heureuse harmonie la virilité de ses formes à la souplesse et à la grâce de son âme féminine ; très vivante, très franche, très gaie. Son mari : un homme superbe, taillé en Hercule, d'un port magnifique, conscient de sa supériorité et parfaitement maître de lui. Quelque chose de protecteur dans l'amabilité qui

pourtant n'est pas feinte. Un pasteur anglais les accompagne. La face rasée et réjouie, d'un rouge de coquelicot, celui ci a la jovialité et l'expansion d'un enfant.

Tous les cinq, en famille, nous soupons dans une salle du chalet. On fait frire pour nous quelques petits poissons pêchés à notre arrivée. Des œufs et du saumon froid — les provisions accoutumées — complètent le repas.

Nous couchons à *Grindaheim*, dix kilomètres plus loin. Le Vangsmjösen baigne la façade de l'hôtel. De mon balcon, je m'imagine être sur le pont d'un bateau. A regarder se balancer les ondes avec le même glousement discret et monotone, mes paupières se ferment, et je m'endors.



Grindaheim à Maristuen.

Paysages.

Le désert toujours ! Hautes montagnes dénudées, rochers, torrents, cascades, vent, poussière. Quelques vaches, qui nous paraissent d'en bas piquées sur la pierre telles que des épingles, rasent le sol de leurs dents pour y chercher une maigre pitance.

Des cascades pleuvent partout. Elles tombent toutes droites, en longues larmes serrées, comme si les montagnes laissaient ruisseler leur chagrin, épouvantées par les gros nuages qui planent, menaçants, sur leur tête. Ces pleurs de la nature, espérons qu'ils fléchiront le ciel. La pluie serait si triste dans cette campagne indéfiniment prolongée, sans indication de ville, sans refuge, maintenant

surtout que nous avons laissé derrière nous, en nous rapprochant de la côte, les épaisses forêts.

Jusqu'à présent, toute la journée, trente degrés de chaleur à l'ombre pour le moins. Des bulles de fraîcheur, envolées des innombrables prises d'eau qui submergent la contrée, imprègnent l'air d'une saveur délicieuse. La nuit, lorsque rien ne brille plus, il fait une température molle, légèrement humide, pendant les trois heures d'infidélité du soleil à la terre. Celle-ci n'a pas le temps de se refroidir entre les deux visites de l'astre.

Nous sommes à mille mètres d'altitude. Des plaques de neige pavoisent la montagne ; on dirait des bannières arborées en notre honneur. Des cascades s'élancent dans la Bœgna, toutes blanches, moutonneuses. Du faîte de cette montagne sauvage qui contient, à la façon d'un solide brancard, le torrent capricieux, en regardant en bas de l'autre côté, nos yeux plongent dans le gracieux lac de Tyin. Il est caché dans un fond de cuvette, affleurant à une large vasque de pierre dont les bords mouchetés de neige sont bigarrés comme une peau de panthère.

Le Créateur, par mégarde, n'aurait-il pas laissé tomber, de son pinceau trempé, ces grosses gouttes de neige qui ont éclaboussé les rochers ?

Un petit temps de trot — cinq minutes, pas plus — et nous sommes sur la rive. Un chalet, seule construction à plusieurs lieues à la ronde, nous prête son abri.

Une bise glaciale souffle du Nord, rendue plus piquante encore au contact de l'onde et de la neige.

Cette eau bleu foncé, bleu de Prusse, frissonnant sous le vent entre ces rochers tigrés, quelle fête pour les regards, après le rude jeûne devant le spectacle des pics arides ! Ce bleu élégant et distingué, c'est une couleur de luxe. Il donne à l'œil une sensation de richesse et d'art, il stimule son activité engourdie par le gris monotone de tout à l'heure, son amour-propre aussi d'admirer ce qui est beau ; il lui rappelle le saphir, le *lapis-lazuli.*

Cette eau précieuse, elle charme encore l'oreille. En se brisant contre les rochers, — oh ! sans fracas, elle est si fragile ! — en s'émiettant par le simple attouchement de la

pierre, elle reproduit, avec une toute petite exagération, le bruit de la rame qui balaie les flots : *floc*, *floc*... *floc*... *floc*... très doucement, très harmonieusement.

Son écrin mesure quatorze kilomètres dans un sens et deux dans l'autre. Sur la rive opposée à celle du chalet, comme au fond d'une scène, apparaissent les cimes du *Jotunheim* (monts des Géants), *l'Uranaastind* (2.143 mètres), un des pics les plus élevés du pays, — en Norvège, très peu de sommets dépassent 2.000 mètres — effilé comme un clou et légèrement tordu à son extrémité. Il est relié aux *Melkedals* par une grande nappe blanche, éployée un peu lâche, et semblable à ces hamacs suspendus entre deux arbres pour se balancer ou encore à un miroir concave présenté au ciel afin qu'il s'y reflète.

Je m'assieds entre deux flaques de neige. Même je photographie mon compagnon qui, à quelques pas de là, malgré le froid et pour la rareté du fait à cette époque, consciencieusement, plonge les mains dans la fourrure gelée. Une mouette pousse des cris pareils à ceux d'une poupée de caoutchouc qu'on

presse entre les doigts. Elle passe et repasse devant moi, sur les confins du lac, fiévreuse, affolée, traçant au-dessus de l'onde, l'aile penchée dans un vol de détresse, des ellipses qui s'entrecroisent. Plus loin, une barque à voile fait danser à la façon de petits pantins cinq ou six personnes qu'elle emporte de l'autre côté.

Mauvais chemins de Tyin à Maristuen : montées, descentes brusques et rapides, comme sur les montagnes russes ; un sol labouré d'ornières et bosselé à l'excès. Après *Nystuen*, de pauvres pâturages sans clôture courent le long de la route. Des barrières qui obstruent celle-ci, et qu'il faut ouvrir à chaque instant pour passer, marquent leurs limites respectives et empêchent le bétail de s'échapper ou de se mélanger.

La Lœra succède à la Bœgna dans l'office de guide que remplissent fidèlement les rivières à l'égard des voyageurs. Une vallée profonde et sauvage, peu de végétation. Dans un cirque de montagnes, étagées les unes derrière les autres et couronnées par une ligne de glaciers au front des assises les plus reculées — celles qui atteignent 1.500 mètres,

— on aperçoit, dominant l'abîme, le sanatorium de *Maristuen*, juché à mi-côte sur une éminence en manière de belvédère. En bas, la Lœra déroule ses anneaux d'argent avec le son d'un train en marche. Alentour la solitude et le silence.

Le soir tombe quand nous arrivons. Un chalet de bois, peint en rose, fait de pavillons juxtaposés avec, sur chacune des faces, des galeries élégamment découpées nous ouvre ses portes.

Dix heures sonnent aux horloges, par le soir diaphane et énigmatique du pays. La lumière du jour décline, se pâme en veilleuse, sans s'éteindre pour tout de bon. Des nuages incertains et transparents, des nuages illusoires, qui s'interposent entre le ciel et la terre, peuplent celle-ci d'ombres blanches comme des fantômes.

Je fais l'ascension de cette montagne aux flancs de laquelle le bois a poussé, façonné par la main de l'homme, sous la gracieuse forme du chalet rose. Je marche pour me plonger dans cette clarté floue, pour m'y perdre. Mystère que ces fausses nuits qui usurpent leur nom, et qui font si bien rêver

éveillé ! Là-haut, des étangs, des mares pas plus grosses que des réservoirs. Le roc est marbré de neige, comme s'il était blessé : cela figure des bandages appliqués sur ses plaies.

Je descendis la pente. A une centaine de mètres plus bas, sur le sentier, une femme m'apparut, vaporeuse, enveloppée d'une buée pâle qui noyait ses formes et allongeait sa silhouette à la façon dont sont brossées certaines toiles de l'école moderne. Elle avait surgi d'un petit taillis, à droite du lacet. Des fleurs souriaient à l'une de ses mains et l'autre pinçait sa robe, prête à en relever la traîne si cela devenait nécessaire à cause des cailloux et des broussailles qui embarrassaient le chemin. Elle s'éclipsa, elle se montra derechef, plusieurs fois, mais toujours en s'éloignant, toujours plus nébuleuse. Qu'est-ce à dire ? A peine si nous nous voyions dans le brouillard du demi-jour. Quand je m'avançais vers elle, elle se déplaçait; quand je m'arrêtais, elle suspendait aussi sa marche. L'étrange apparition s'évanouit enfin sans retour.

Cette aventure ne laissa pas de m'intri-

guer. En y réfléchissant bien, à tout prendre, c'était peut-être une promeneuse comme moi, simplement, aguichée par le mystère de la nuit blanche, affamée de rêve, qui rentrait à petits pas d'une course délicieuse trop tôt finie, d'une audience privée de Sa Majesté la Nature dans un coin ignoré de la vallée.

Mais cette lumière indécise et troublante, cette atmosphère molle et épaisse dans laquelle on s'enfonce comme dans la ouate, cet engourdissement universel frappent les êtres qui les subissent d'une empreinte de mythes, d'allégories, jette sur eux un voile d'illusion, sans qu'il soit possible de s'y soustraire et de dégager la pleine réalité des choses.

Portraits et Costumes. Psychologie populaire.

Un monument historique. Maristuen à Borgund.

De Maristuen à Borgund trente kilomètres environ, sur la piste tourmentée de la Lœra, entre de hautes montagnes incultes.

A Borgund, il y a trois constructions, l'une très ancienne, les deux autres modernes: une église du XII[e] siècle, une *stavekirke*, conservée comme curiosité historique, une autre église à l'usage du culte et un *gaard*.

Sur le balcon du *gaard* — agréable surprise! — deux femmes sont debout, toutes jeunes, avec le costume du pays, pour nous accueillir. Le costume du pays, la couleur locale, cela me séduit ! Sur une chemise de toile blanche,

à jabot de dentelle et à manches bouffantes, se détache une veste rouge, échancrée comme nos gilets de soirée et fermée au-dessus de la ceinture par un petit plastron d'étoffe, en triangle, où sont appliqués, de façon à former certaines figures, des perles de toute couleur, des fuseaux de cuivre et d'argent et de menus objets similaires. Une jupe foncée, à demi-voilée par un tablier brodé, complète le vêtement. Dans les cheveux, tordus en chignon à l'arrière de la tête, on a ménagé une natte étroite et serrée qui en fait le tour et l'encadre.

Voilà le costume de la province du Hardanger dont nous sommes les hôtes ; l'une des deux servantes le porte. La seconde est originaire du Sognefjord. Son corsage, de soie noire, sans manches comme l'autre, est seulement entr'ouvert sur la poitrine et lacé par des cordelières au bout desquelles pendent des aiguillettes.

Toutes deux sont grandes, bien membrées et bien découplées, solidement taillées. Elles respirent la force et la santé. Un beau type que le type norvégien, en tant que stature ! La race est vigoureuse et participe largement à ce privilège des habitants du Nord. Point de

poupées ou de pantins, point de corps malingres et rachitiques, rabougris, usés jusqu'aux nerfs, des réductions dégénérées, des fantômes impuissants du type primitif, tels qu'on en rencontre trop souvent chez nous, en Italie, en Espagne, chez tous les peuples latins d'ailleurs. Non ! ici des blocs, des masses, la matière intacte et résistante, ample dans ses proportions.

Le type est beau — je l'ai dit, je le répète — mais pas joli, infiniment moins séduisant que le nôtre. Il n'y a point de comparaison. Les femmes surtout — pour qui on est le plus exigeant et beaucoup plus nombreuses que les hommes, comme il arrive en général dans les pays septentrionaux — vous laissent une déception. Elles manquent de charme. Des traits sans finesse, les pommettes rouges et saillantes, le nez généralement retroussé, le bas de la figure accusé avec un relief exagéré. Par exemple elles sont douées d'une voix limpide et mélodieuse : une voix discrète, un air de flûte, un cri d'oiseau. Deux signes universels — pas un homme, pas une femme n'y échappent — sont la caractéristique de la race. En quelque coin du globe que vous les ren-

contriez, vous reconnaîtrez les natifs de la Scandinavie à ces deux indices : leurs yeux bleu clair, d'un bleu si clair que je n'en ai point vu de pareil ailleurs, un bleu de turquoise, très léger, très pâle, de la nuance du ciel par les nuits blanches ; — et leurs cheveux blonds, d'un blond très pâle aussi, sans lumière et presque sans couleur, fade, une chevelure pâle comme la filasse, comme des épis de blés pas mûrs regardés par un temps couvert. Elle frise agréablement, mais cette teinte inachevée la rend laide, fort laide. — Quant aux yeux, ils empruntent à la transparence de leur coloris une franchise qui plaît, qui appelle la confiance.

Et il ne ment point ce regard. La franchise est vraiment le fond du caractère scandinave. Bon petit peuple, loyal, honnête, peuple d'autrefois aux sentiments simples, au cœur droit, peuple hospitalier entre tous !

Reconnaissant à l'étranger de sa visite pour le profit qu'il en retire, il ne cherche pas à l'exploiter. Il le tient pour consciencieux, comme il l'est lui-même, et il le respecte. Dans les *gaards* où nous nous arrêtons pour manger ou pour dormir, nous pouvons

aller et venir sans être l'objet d'aucune surveillance, d'aucune curiosité. La brave paysanne, en voyant passer sous ses yeux une silhouette originale, un costume exotique, leur donne tout juste un regard, calme et posé, sans les signaler à son entourage, sans s'émouvoir, sans songer même à se déplacer pour jouir plus longtemps du spectacle. La soutane de mon compagnon, vêtement étrange s'il en fût pour ce pays, n'éveillait pas à la campagne une attention plus gênante.

Jamais on ne vous présentera la note avant que vous ne la demandiez, et avec instance souvent. Omettez-vous de payer votre repas ou votre chambre, personne ne vous réclamera rien, par discrétion ou par compassion. Un oubli, la gêne? pensera-t-on; jamais on ne supposera la fraude.

Cela m'est arrivé ici, à Borgund. Par distraction, j'avais négligé de solder mon compte. Déjà j'étais en voiture, sur le point de partir; le maître du chalet, chapeau à la main, me saluait en fermant la portière, quand je m'aperçus de ma faute. Bien vite je la réparai avec mille excuses. Aucune

surprise, aucune ironie n'altéra le visage impassible de cet homme.

Voulez-vous des exemples de probité norvégienne ? Deux fois il m'arriva de laisser quelque chose à l'hôtel : d'abord ma montre à Gudvangen. Je constatai mon étourderie quelques heures plus tard sur le bateau qui nous emportait vers Bergen. Ma montre ! j'y tenais beaucoup et, fort troublé, je fis part de ma détresse à un passager assis près de moi sur le pont, un Allemand.

— Vous la retrouverez; votre montre, soyez sans inquiétude, il n'y a point de voleurs en Norvège. Télégraphiez à l'hôtel, et on vous la renverra de suite.

Il me disait cela avec une conviction qui me rassura, comme s'il m'énonçait une vérité incontestable, de sens commun, qui ne fait de doute pour personne.

En effet, le surlendemain, le précieux objet rentrait en ma possession, expédié par la poste, aux frais de l'expéditeur encore.

Une autre fois, c'était plus grave. Embarqué jusqu'au soir pour une excursion, j'avais oublié dans ma chambre mon portefeuille. Il était resté dans une poche intérieure de gilet,

celui-ci plié du côté de la doublure et mettant la cachette bien en évidence, pour tenter. on eût dit, pour éprouver la vertu. A mon retour je trouvai mon gilet soigneusement rangé dans une armoire, le portefeuille à sa place. Pas un petit papier n'y manquait. Quand je fus délivré de ma préoccupation, je demeurai content d'avoir fait cette expérience.

Ce n'est pas dans le midi de l'Europe, en Italie, en Grèce, en Espagne même, qu'on ferait cela impunément ; sans accuser toutefois ces peuples avec qui je n'ai eu que d'excellents rapports.

L'honnêteté scandinave est une vertu consacrée. Point de mendiants, point de parasites surtout, comme en Italie, en Espagne, puisque je suis venu à évoquer ces nations, point de fainéants, les vampires de l'étranger, qu'ils s'appellent *facchini*, *ciceroni*.. *drogmans*... qui pullulent, pareils à des insectes, aux gares, aux portes des édifices, là où ils savent trouver leur proie. Ici, la liberté sans entraves. Quelquefois même on les regrette, ces importuns personnages, quand on cherche un chemin, quand on quête un renseignement; d'un regret vite

effacé, par exemple, si on songe aux inconvénients opposés, subis trop souvent ailleurs.

Un simple détail encore qui témoigne de l'honnêteté du peuple : nous jouissons, nous Français, d'un prestige incomparable à ses yeux.

La France ! ce nom magique répond pour lui à tout un passé de gloire, aux plus belles pages de l'Histoire, à une germination ancienne et éclatante de vertus héroïques, après quoi, n'en ayant plus rien entendu dire, il croit à la survivance, à l'éternité de tant d'illustration. La France ! si on leur en parlait mal, à ces braves gens, bien sûr ils n'ajouteraient pas foi à de tels propos, ils s'indigneraient, peut-être se révolteraient-ils ? Le monde n'a été créé que pour la France, afin de l'encadrer, de la servir et de l'imiter. La France ! elle fait partie de cet ordre de perfections impeccables dont on aime à rêver...

Il faut voir, lorsque nous dévoilons notre nationalité, avec quel sourire de complaisance, avec quel respect est accueillie chez nos hôtes cette révélation. La fierté se lit sur leur front d'approcher, de posséder

chez eux les fils de la Reine des nations. Leur visage s'illumine et leur physionomie en dit long d'admiration et de gratitude.

En aucun pays je n'ai été reçu avec cette sympathie qui m'a touché juqu'au fond du cœur, qui m'a fait, si c'est possible, aimer davantage encore mon pays, de le voir tant en honneur auprès de ces naïves populations, comme cela devait être partout jadis.

En général le Français ne rencontre au dehors qu'une bienveillance de surface, feinte et intéressée. Au fond il devine l'envie, souvent mal contenue, l'envie pour ce qui constitue la grandeur et la supériorité de notre patrie, pour ce rayonnement de métropole qu'elle exerce malgré tout en Europe et sur l'univers, l'envie tramée d'humiliation et de jalousie, l'envie hostile qui voudrait nuire. Heureux encore quand il ne se heurte pas, ce qui est pis, navrant plus que tout — car le sentiment dont j'ai parlé chez l'étranger est en somme à notre louange, s'il n'est pas à la sienne — une pitié qui se traduit par la tristesse chez les Francophiles, par la jubilation et un empressement de triomphe mauvais chez nos ennemis, à cons-

tater les embarras dans lesquels nous nous débattons aujourd'hui.

Je n'ai connu aimant sincèrement la France que les Scandinaves et les Roumains, avec ferveur, ceux-là. Ils la voient toujours aussi grande, aussi forte, aussi belle que jadis, incapable de déchoir. Suave illusion qui est l'apanage de tout amour !

En Norvège, dans le peuple seul, a subsisté cette vénération cultuelle à l'égard de la France. — Les classes élevées, très instruites, qui lisent et voyagent beaucoup contrairement à l'opinion qu'on a d'elles, se laissent envahir par le scepticisme sur notre immunité. Hélas ! elles ont levé le voile et la découverte les a désolées, car ce sont des cœurs francophiles.

Qu'est-ce qu'il me reste à vanter chez nos amis ? Leur propreté raffinée, appétissante. Les petits chalets de bois, où nous logeons, sont-ils assez pimpants, assez lustrés ? La Hollande et la Suisse, seules, peuvent rivaliser avec la Scandinavie sous ce rapport. Leur flegme aussi ; quel calme solennel répandu sur leur personne, dans leurs gestes et leurs actions !

Par exemple le Norvégien est lent et dépensier. L'ouvrier, dans cette riche contrée, gagne de forts salaires. Des maçons touchent couramment une paye quotidienne de six à huit couronnes — entre huit et douze francs — mais il vit trop bien, il se nourrit et s'habille avec recherche. Le moindre événement pour lui devient prétexte à une réjouissance, à des excès coûteux. Il dépense à mesure qu'il le récolte le fruit de son travail, il le gaspille à des caprices frivoles. — L'épargne — cette mine d'or des petits ménages français, cette source capitale et admirable de notre fortune nationale — est inconnue ici. Economie : voilà un mot dont on sourit, une utopie réservée à quelques maniaques.

Bonne pour d'autres, l'économie ! Nous voulons bien travailler, souffrir, mais à la condition de jouir sans retard, de sacrifier nos bénéfices à réparer nos forces et à oublier nos peines. Un peu le raisonnement américain ; le même aspect populaire aussi, aisé, confortable et quasi luxueux, coquet tout au moins.

Cette campagne dans laquelle nous voyageons depuis quatre jours appartient presque

entièrement aux paysans. Ceux-ci habitent sur leur sol qu'ils cultivent de père en fils. Très peu de grands propriétaires fonciers : les grosses fortunes du pays, concentrées dans les villes, sont aux mains des industriels et des armateurs. Un château, c'est chose ignorée en Norvège. Les riches citadins font bâtir à proximité de la ville, sur le fjord le plus voisin, dans une île, un élégant chalet, une miniature de villa, pour y passer les deux mois de jour sans nuit, à respirer l'air salubre des pins et à se baigner dans l'eau salée.

La Norvège est un pays démocratique : aucun titre de noblesse, plus de particule devant les noms ; les privilèges furent abolis aux décrets de 1814. Rien que l'aristocratie d'argent.

Les figures dont j'ai esquissé les traits, celles qu'il m'a été donné d'étudier, font partie de la classe populaire. A cette époque, la haute société est émiettée dans ses charmantes retraites au cœur des forêts, où elle s'épanouit, comme des plantes en serre, à l'abri des regards et loin des villes qu'elle abandonne aux caravanes cosmopolites.

En route j'ai rencontré cependant deux jeunes filles du monde *select*, l'une sur le bateau du Randsfjord, l'autre dans le train, entre Helsingborg et Christiania. Elles étaient bien jolies, toutes deux, — la première surtout, fille d'un ingénieur, qui, à la mode du pays, voyageait seule, chaperonnant ses deux petits frères, des bambins de dix à douze ans. Elle côtoyait cet âge poétique de vingt ans où la vie est en pleine fleur. Un bijou de femme blonde, aux yeux bleu pâle, au teint rose, à la peau transparente, au regard très candide et infiniment doux. De la poudre d'or sablait sa chevelure. Les angles défectueux qui déparent les figures populaires l'avaient épargnée, elle. Son visage était poli au diamant. L'azur de ses prunelles et le rose de son teint, veloutés l'un et l'autre comme la peau d'une pêche, se mariaient avec la plus exquise harmonie. Elle régalait les yeux et leur donnait la même sensation de caresse que cause au palais un bonbon fondant.

Je la revois encore à Odnoes, village *terminus* du Randsfjord, debout dans la baie de sa fenêtre, sous laquelle ma voiture était

arrêtée pendant que le cocher faisait des provisions dans une boutique voisine ; je la revois telle que je la contemplais alors, les yeux discrètement levés vers elle pour leur message d'admiration. Avec quelle grâce elle épinglait à son corsage, le corps penché en avant, une rose sur laquelle s'était déposé l'incarnat tendre de son teint ! Elle faisait cela lentement, gentiment, en feignant une attention minutieuse à cette besogne, toute simple pourtant, car elle avait vu mon regard et elle était femme.

Une lueur imperceptible de satisfaction, de reconnaissance et de malice perlait dans ses yeux bleu de ciel.

La fleur s'effeuilla sous ses doigts, peut-être au frôlement de la soie du corsage, et quelques pétales frissonnants, emportés par le vent, après avoir tourné sur eux-mêmes, en voltigeant et descendant par degrés, s'abattirent dans la capote de la calèche.

La vieille église de Borgund, désaffectée aujourd'hui, désertée avec le culte auquel elle servait d'asile et convertie en monument historique, est une des curiosités de la Norvège. — Il y en a vingt-quatre comme elle,

datées par leur style du XIIe siècle. On les appelle *Stavekirker* (églises aux piliers de bois). Elles sont tout en bois. Pas une pierre n'est entrée dans leur construction. Par leur forme bizarre et compliquée, par leurs échafaudages superposés, elles ressemblent à des pagodes chinoises. On dirait un de ces châteaux de cartes que les enfants bâtissent pour s'amuser.

Le monument, au dedans comme au dehors, se décompose dans sa largeur en quatre parties, si on compte le péristyle, chacune des parties intérieures désignée à l'extérieur par un toit spécial qui s'étage en relief à droite et à gauche sous le précédent, en manière d'escalier. D'abord la nef centrale, comprise entre quatre piliers, deux près de la porte et deux à l'entrée du chœur, et encadrée de chaque côté par deux petites nefs latérales que sépare elles-mêmes une rangée de quatre colonnes.

Cela fait en tout dans l'édifice douze supports de bois, dont quatre colonnes au centre et huit piliers aux extrémités, accouplés par des cintres superposés.

Dans la profondeur se succèdent le portail,

les nefs, le chœur carré qui s'enfonce entre le prolongement des lignes intermédiaires des petites nefs, enfin l'abside, en hémicycle, réduite à la largeur de la nef centrale.

Un second système de toits à pignons, accolé au premier, couvre ces deux derniers éléments. Le péristyle fait le tour du temple à la façon d'un ourlet. Il en épouse docilement les irrégularités : horizontal le long des nefs, arrondi derrière l'abside, et faisant à la naissance du chœur plus étroit que le vaisseau, pour suivre l'alignement, un coude à angle droit.

Ce qu'il y a de plus original, c'est cette cascade de toits qui font saillie les uns sous les autres, relevés de pignons sur trois faces de l'église au-dessus des portails. Ces pignons, aux étages inférieurs, sont couronnés de croix, et, aux étages supérieurs, de gargouilles de bois qui ressemblent à des éperons de navire ou encore à des manches de violon. On dirait, à les voir se détacher sur le faîte de l'édifice, des lièvres assis en observation avec leurs deux oreilles qui pointent, tels qu'on les représente dans les ombres chinoises. La toiture est faite d'écailles de bois

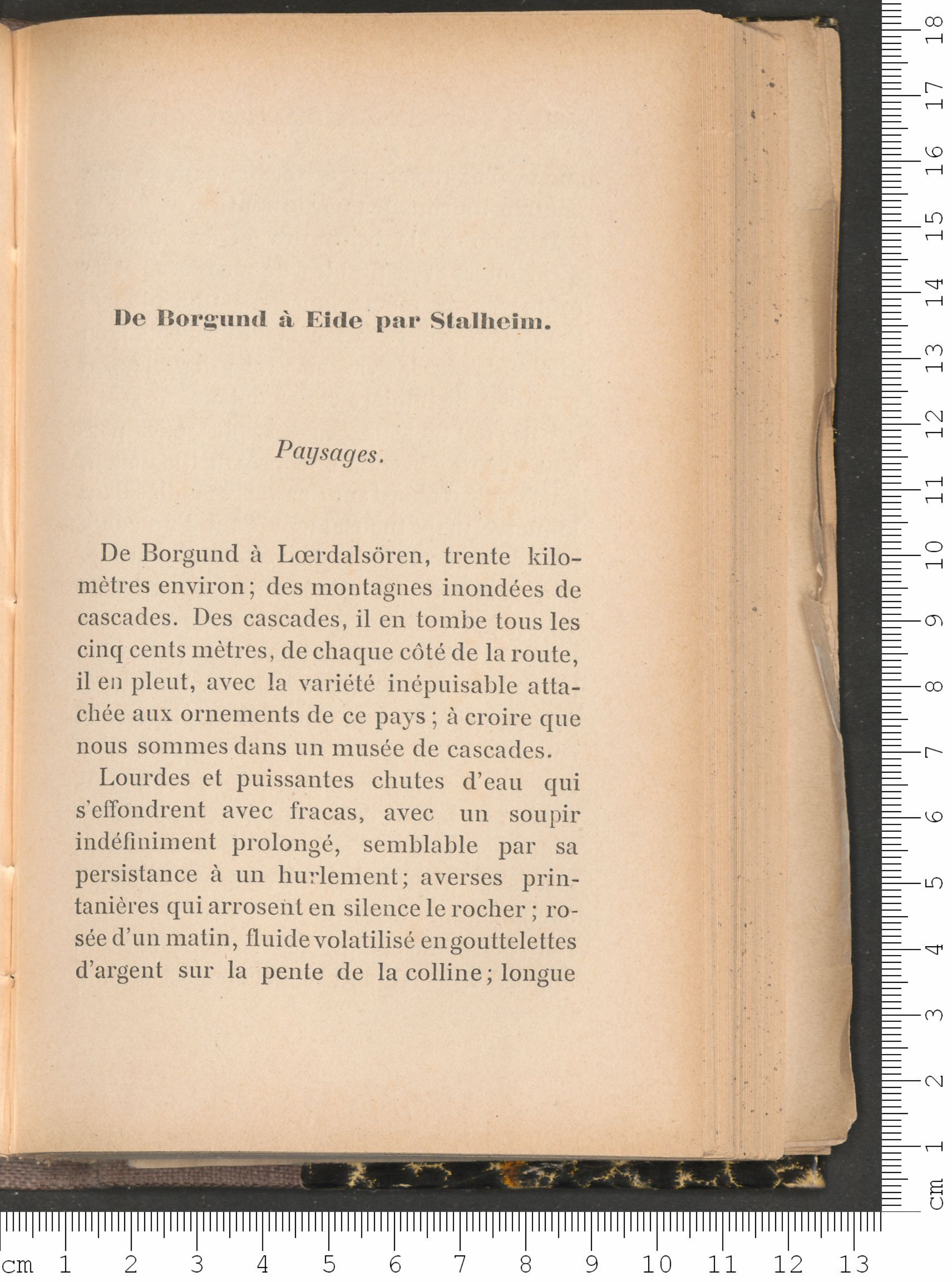
découpées en petits losanges et juxtaposées.

Sur le toit central, le plus petit et le plus élevé, se dresse une tour carrée, terminée par un chapiteau d'où part une flèche; le toit de l'abside est arrondi et ressemble, par derrière, à un chapeau de lampe.

Sur les jambages des portes sont gravés des caractères runiques, d'une empreinte assez délicate d'ailleurs : fleurs de lis, têtes d'animaux, signes cabalistiques.

Le sanctuaire est obscur. La lumière ne pénètre que par les faibles intervalles laissés entre les fuseaux qui supportent le rebord des toits à l'image d'une rampe, ou bien par les fines mailles d'un treillis ménagé sous l'angle évidé de certains pignons. C'était plus mystique, plus religieux ainsi. Les offices se célébraient à la clarté discrète des cierges.

Ces voûtes de bois vermoulues, jadis, avant la Réforme, avant que le protestantisme, ce reptile rongeur, n'ait absorbé le catholicisme, elles ont été noyées pendant cinq siècles dans la fumée de l'encens, elles ont vibré sous les roulements de notre *Credo*. A nous, catholiques, par une prière attristée mais fervente, de réveiller ces échos depuis longtemps endormis!



De Borgund à Eide par Stalheim.

Paysages.

De Borgund à Lœrdalsören, trente kilomètres environ ; des montagnes inondées de cascades. Des cascades, il en tombe tous les cinq cents mètres, de chaque côté de la route, il en pleut, avec la variété inépuisable attachée aux ornements de ce pays ; à croire que nous sommes dans un musée de cascades.

Lourdes et puissantes chutes d'eau qui s'effondrent avec fracas, avec un soupir indéfiniment prolongé, semblable par sa persistance à un hurlement ; averses printanières qui arrosent en silence le rocher ; rosée d'un matin, fluide volatilisé en gouttelettes d'argent sur la pente de la colline ; longue

queue d'eau, serrée et tordue comme une flamme tourmentée par le vent.

Il y en a de bruyantes et de muettes, d'effrontées et de timides, de grossières et de raffinées; de même que dans une pinacothèque on voit représentés des aspects bien différents de la vie sur tous les champs possibles de lumière et de couleur.

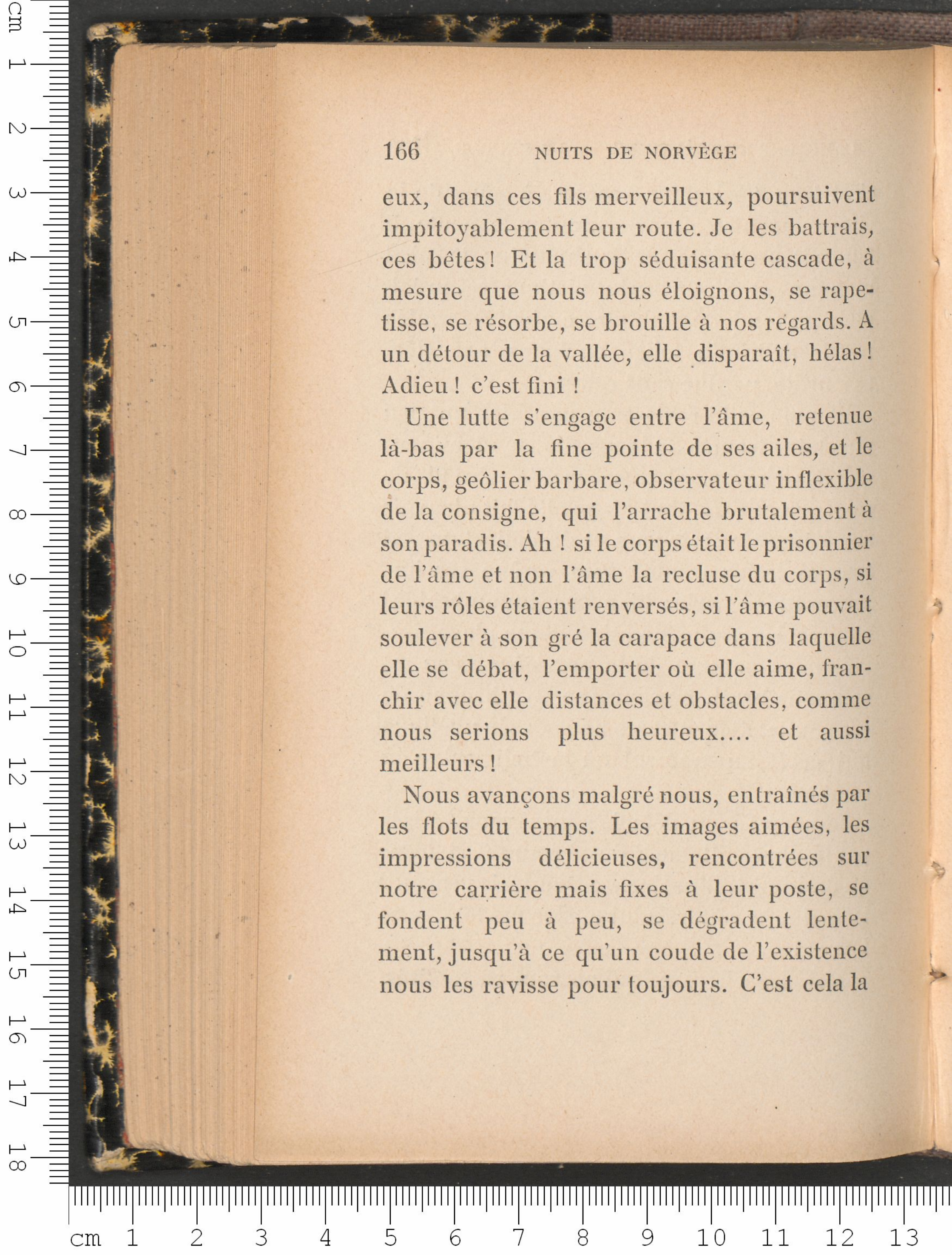
Elles ont un sens, ces cascades, elles parlent à l'âme. En voilà une, près de Blaaflaten, qui dévale d'abord sur des degrés taillés dans la pierre, majestueusement. Tout d'un coup, plus de crans, le précipice; elle tombe droite, d'un seul bond, entraînée dans un vertige de vitesse à faire frémir. Y-a-t-il au monde une image plus exacte de la marche de la passion lorsqu'elle est débridée? Un déclin lent et progressif: à l'origine, des chutes légères et comptées, ordonnées les unes aux autres, étagées; des dérogations graduées aux principes, aux leçons de la conscience, aux habitudes vertueuses. Les échelons se succèdent insensiblement et l'œil rivé en bas par l'attrait coupable compte toujours ceux qui le séparent du gouffre, qui le leurrent sur son approche. — Quand le dernier est atteint,

c'est trop tard pour reculer, à cause de la vitesse acquise. Pour remonter la pente, il faudrait un héroïsme surhumain ; le pied manque et l'infortunée victime est précipitée au fond de l'abîme, emballée, roulée par le délire de folies en folies, aveuglée, assourdie, perdue sans retour.

Et puis cette ravissante cascade, un peu plus loin, tramée de longs fils aussi minces que des cheveux et très espacés, des fils de soie, croirait-on, tout ce qu'elle fait pleuvoir sur l'âme de fraîcheur et de délicatesse, si fine, si transparente ! Elle égrène ses imperceptibles perles blanches, innombrables comme les grains de sable d'une plage, impalpables comme de la poussière d'eau, et cela sans bruit, en sourdine. — Chacune de ces gouttelettes enferme une pensée poétique qui éclôt au moment où la bulle crève en tombant.

Je ne puis en détacher mes yeux, grisés par le chatouillement de ce courant si léger qu'on le croit illusoire. Je voudrais y passer la main, je voudrais lui tendre ma tête, mes lèvres !

Mais les chevaux qui ne sont pas enlizés,



eux, dans ces fils merveilleux, poursuivent impitoyablement leur route. Je les battrais, ces bêtes! Et la trop séduisante cascade, à mesure que nous nous éloignons, se rapetisse, se résorbe, se brouille à nos regards. A un détour de la vallée, elle disparaît, hélas! Adieu! c'est fini!

Une lutte s'engage entre l'âme, retenue là-bas par la fine pointe de ses ailes, et le corps, geôlier barbare, observateur inflexible de la consigne, qui l'arrache brutalement à son paradis. Ah! si le corps était le prisonnier de l'âme et non l'âme la recluse du corps, si leurs rôles étaient renversés, si l'âme pouvait soulever à son gré la carapace dans laquelle elle se débat, l'emporter où elle aime, franchir avec elle distances et obstacles, comme nous serions plus heureux.... et aussi meilleurs!

Nous avançons malgré nous, entraînés par les flots du temps. Les images aimées, les impressions délicieuses, rencontrées sur notre carrière mais fixes à leur poste, se fondent peu à peu, se dégradent lentement, jusqu'à ce qu'un coude de l'existence nous les ravisse pour toujours. C'est cela la

vie, cela précisément qui la fait si triste.

De Lœrdalsören à Gudvangen, quatre heures de traversée sur l'Aurlandsfjord, dont les berges sont tapissées de cascades. « Chaque rocher est orné d'un filon d'argent. » On me montre une cascade qui s'élance d'une hauteur de mille mètres; celles qui atteignent cinq cents mètres ne sont point rares. Les parois élevées, nues et âpres, d'une teinte sévère, donnent au fjord par leur rapprochement une perspective de lointain mystérieux. Elles forment une chaîne de montagnes qui se profilent à droite et à gauche, chacune à leur tour, alternant à la façon des coulisses sur un théâtre. Le ciel, l'eau et la pierre: on ne voit pas autre chose dans ce couloir d'une tristesse poignante.

De l'Aurlandsfjord nous pénétrons dans la Nœrödal: la vallée de la Nœrö, profonde et contournée. Sur le flanc gauche, le *Jordalsnut* (1.100 mètres) élève son pain de sucre rose tendre, en cristaux de Feldspath, resplendissant de son sourire au soleil levant. Un peu plus loin, perché en nid d'aigle, tel un enjeu haut placé, le chalet de *Stalheim* détache, à trois cent quarante-deux mètres

d'altitude, ses formes gracieuses et menues sur la masse brute du roc, panachée de quelques pins. On y accède par une rampe en zigzags, très rapide, qui s'ouvre entre deux cascades postées là en sentinelles : le *Stalheimsfos*, à gauche, et le *Sivlefos*, à droite. Cette dernière est la plus riche et la plus belle ; elle mesure quatre cents mètres. L'eau tombe en grandes ondes, molles et denses, comme un flot de cheveux versés sur le dos d'une femme, de cheveux librement éployés avant d'être râtelés par le peigne et roulés en spirale pour former le chignon ; comme une crinière flottante, encore, qu'on a envie de serrer à pleines mains pour éprouver une sensation de douceur et de résistance à la fois.

Immaculée à sa naissance, aussi blanche que du lait, elle étincelle sous le soleil. Les gouttes qui rebondissent fument en petites mèches ; puis un nuage de vapeur d'eau, teinté de gris, masque la nappe d'écume. En bas, la raie de l'arc-en-ciel souligne la cascade pour attirer l'attention du passant. Le rocher limitrophe, par illusion, semble monter comme un ascenseur, tout le long, à mesure que l'eau descend.

Le Sivlefos, de toutes les cascades que j'ai vues, dispute le premier prix à celle de Lotefos, près d'Odde, dans le Hardanger, de moitié moins élevée. Lancée sur une piste sinueuse, dérobée dans une courbe derrière un paravent de rocher, celle-ci est signalée au loin par un magnifique panache de vapeur, issu des flots, qui asperge de brouillard les environs, pour l'abriter, pour la préserver peut-être des regards profanes capables de la souiller.

A Stalheim, dans le chalet, une enfilade de salles immenses et de grandes baies ouvertes sur l'abîme. Une volée de femmes de chambre s'ébat dans l'établissement, avec quelle coquetterie sous leurs vestes rouges, d'où s'échappent les manches blanches de la chemise, et leurs plastrons de tapisserie ou de perles au-dessus de la ceinture !

Après le déjeuner, comme nous prenions le café dans le *hall* en regardant dehors, des artistes veulent bien, pendant que nos yeux sont émerveillés, charmer nos oreilles afin de réaliser cet équilibre enivrant de l'être qui s'appelle l'harmonie des sens. Des jeunes filles et des jeunes femmes se succèdent

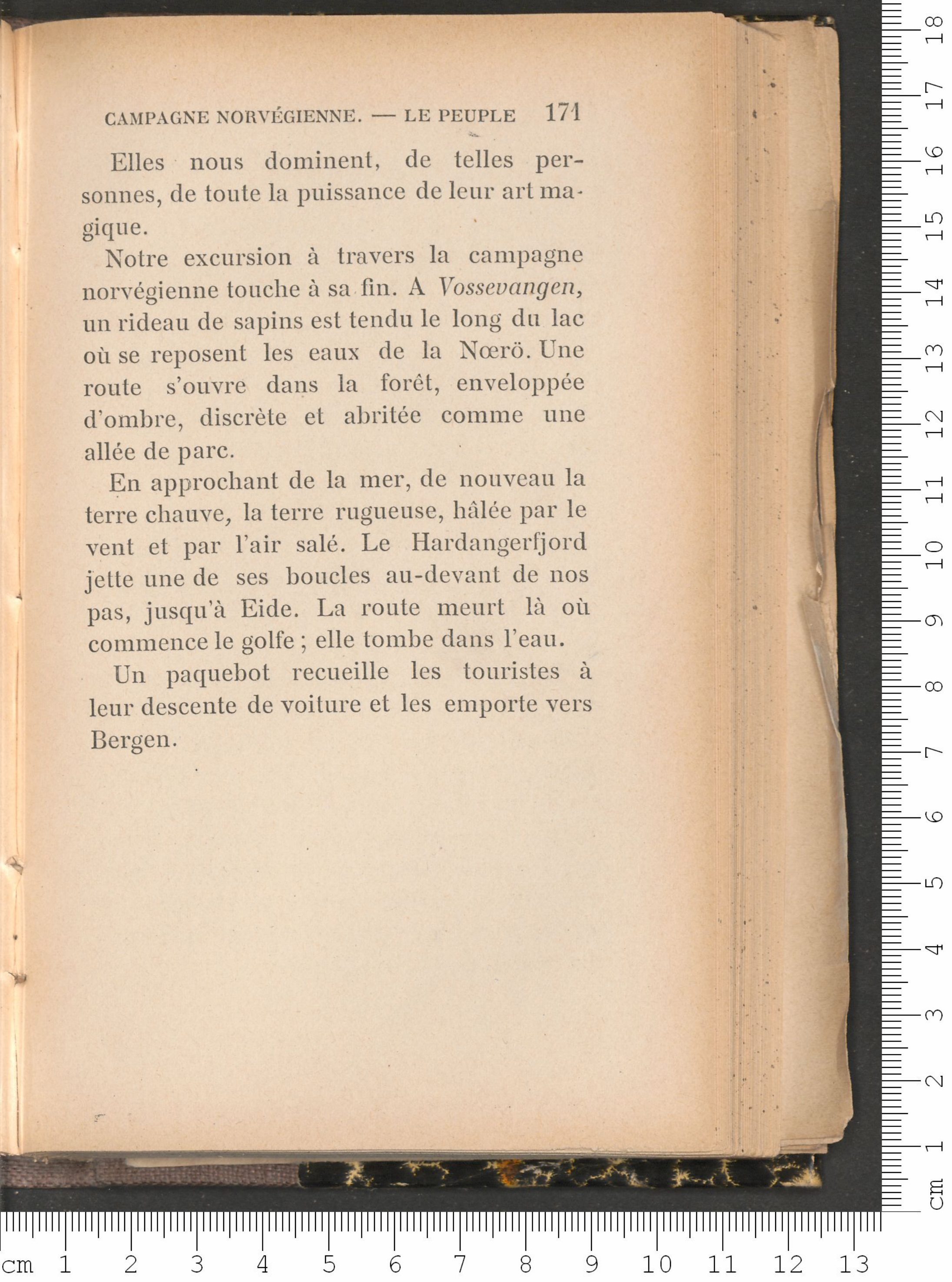
au piano. Un violon parfois les accompagne.

Je ne suis pas musicien, moi, je n'ai ni la science, ni la clef de la musique, je suis un profane; mais la musique m'émeut, elle m'enchante et me ravit, elle m'exalte, elle me fait frémir ou pleurer.

Mon âme, éveillée à sa voix, devient un clavecin où se répètent, où se transforment les notes que chante l'instrument merveilleux.

Heureuses les personnes dont les doigts souples, en caressant les petites touches blanches, engendrent l'harmonie ! heureuses pour elles, heureuses pour ceux qui les entendent !

Héritières charmantes des fées de jadis, elles opèrent, d'un seul jeu de la main, des prodiges. Elles savent dompter les sentiments féroces, endormir les haines; elles savent noyer les peines ou les estomper, dissiper les soucis, animer les illusions, tromper et les distances et le temps, faire croire à l'impossible et fondre l'imagination en des rêves délicieux qu'on voudrait retenir toujours.

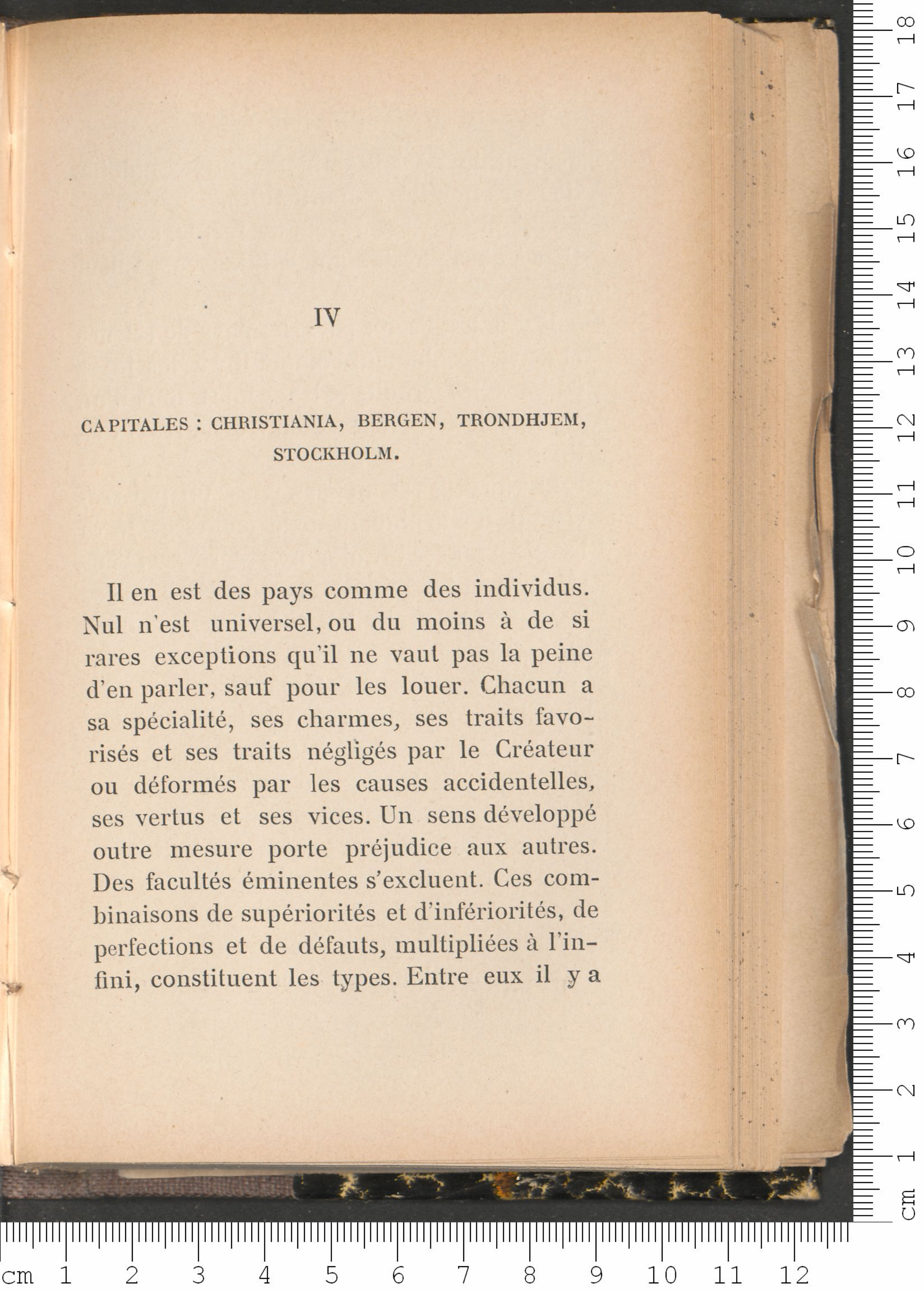


Elles nous dominent, de telles personnes, de toute la puissance de leur art magique.

Notre excursion à travers la campagne norvégienne touche à sa fin. A *Vossevangen*, un rideau de sapins est tendu le long du lac où se reposent les eaux de la Nœrö. Une route s'ouvre dans la forêt, enveloppée d'ombre, discrète et abritée comme une allée de parc.

En approchant de la mer, de nouveau la terre chauve, la terre rugueuse, hâlée par le vent et par l'air salé. Le Hardangerfjord jette une de ses boucles au-devant de nos pas, jusqu'à Eide. La route meurt là où commence le golfe ; elle tombe dans l'eau.

Un paquebot recueille les touristes à leur descente de voiture et les emporte vers Bergen.



IV

CAPITALES : CHRISTIANIA, BERGEN, TRONDHJEM, STOCKHOLM.

Il en est des pays comme des individus. Nul n'est universel, ou du moins à de si rares exceptions qu'il ne vaut pas la peine d'en parler, sauf pour les louer. Chacun a sa spécialité, ses charmes, ses traits favorisés et ses traits négligés par le Créateur ou déformés par les causes accidentelles, ses vertus et ses vices. Un sens développé outre mesure porte préjudice aux autres. Des facultés éminentes s'excluent. Ces combinaisons de supériorités et d'infériorités, de perfections et de défauts, multipliées à l'infini, constituent les types. Entre eux il y a

sympathie ou antipathie, selon les affinités de leurs qualités constituantes.

Chaque pays se révèle de même, avec ses lignes et sa physionomie à lui, avec sa valeur propre.

Il y a les beaux pays, les pays de science et d'art, absolument comme il y a les jolies femmes, les érudits et les génies, tous d'un commerce différent et de ressources distinctes.

La Norvège est un beau pays, un pays ravissant. Il a le piquant de la jeunesse. On va le voir pour ses attraits. Le regarder et l'admirer sont une jouissance dont on ne se lasse pas. Sa définition tient dans un mot : pittoresque.

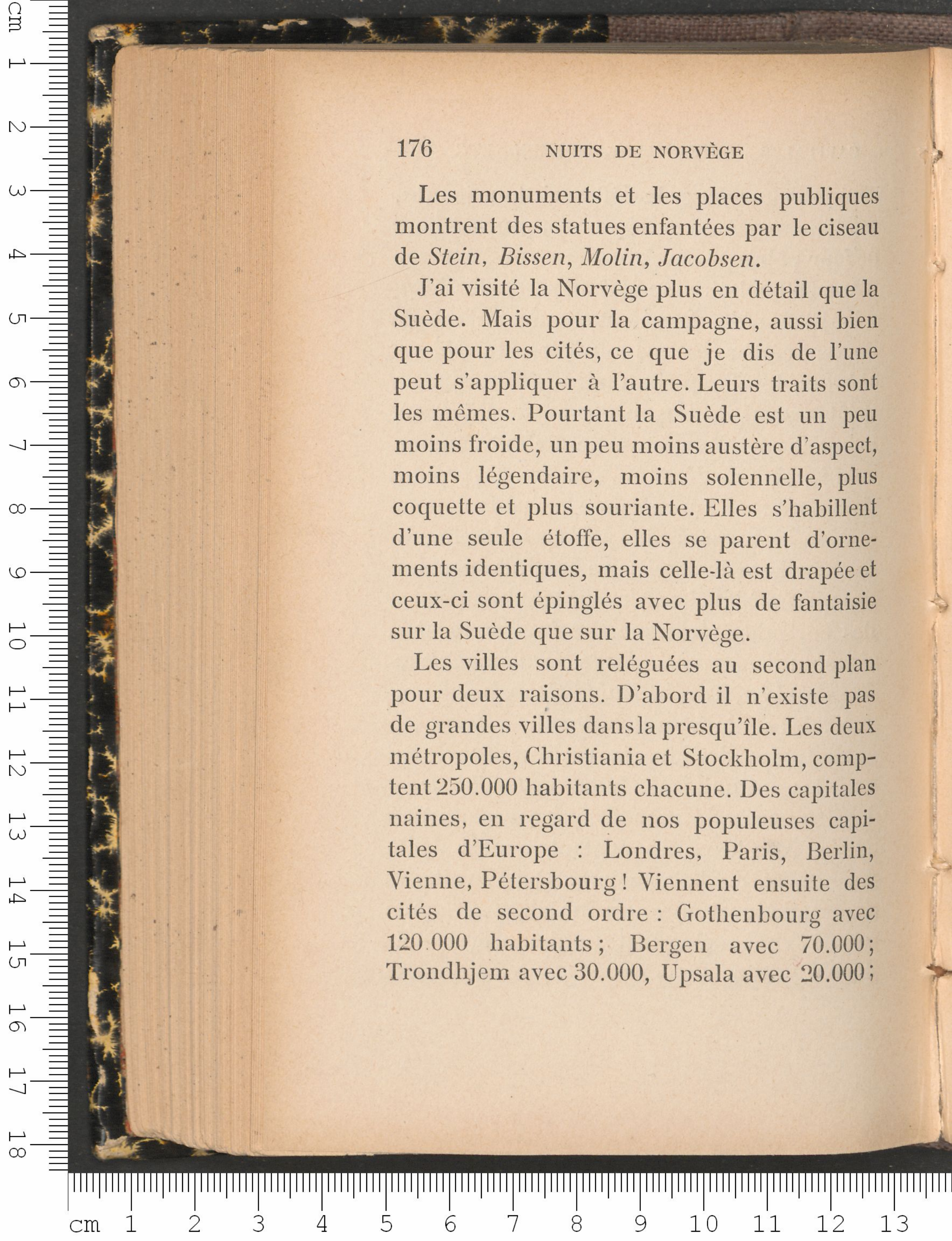
A l'envers de la Belgique, par exemple, les villes n'y jouent qu'un rôle secondaire. Les honneurs reviennent à la campagne. L'étranger fait un voyage en Norvège, comme il fait un voyage en Suisse, pour la nature. Si l'on excepte le Danemark, illustré par Thorvaldsen, l'art n'envoie que de pâles reflets, des reflets de veilleuse. Quelques champions de la poésie et de la peinture jettent leur plume et leur pinceau dans

l'arène pour relever le défi, mais tous jeunes, modernes, peu connus pour la plupart hors de leur patrie.

Les belles-lettres se réclament de *Holberg*, « le Plaute du Danemark », un enfant de Bergen, célèbre par ses comédies, et *d'Ohlenschlœger,* les deux sentinelles de bronze du théâtre royal de Copenhague ; de *Björnson*, le *leader* socialiste, le poète révolutionnaire, de *Lie*, *Munch*, *Ibsen*, *Welhaven*, *Vergeland*, *de Bellman* « l'Anacréon de la Suède ».

Dans les musées, des paysages, des fjords, des couchers de soleil, des aurores boréales, des veillées blanches, des scènes champêtres, des portraits, rien que des images locales, signées : *Tidemand*, *Gude*, *Hansen*, *Eckersberg*, *Nielsen*, *Krogh*, *Dahl*, *Cappelen*, *Kronberg*, des contemporains, tous.

Le trésor des musées, en Scandinavie, ce sont les antiquités, le butin des *Vikings* — les écumeurs de mer — qui ravagèrent au Moyen Age les côtes septentrionales de la France et de l'Angleterre. On y voit des armes, des costumes, un mobilier suranné : vieilles choses éloquentes et historiques, gibier d'érudits.



Les monuments et les places publiques montrent des statues enfantées par le ciseau de *Stein, Bissen, Molin, Jacobsen.*

J'ai visité la Norvège plus en détail que la Suède. Mais pour la campagne, aussi bien que pour les cités, ce que je dis de l'une peut s'appliquer à l'autre. Leurs traits sont les mêmes. Pourtant la Suède est un peu moins froide, un peu moins austère d'aspect, moins légendaire, moins solennelle, plus coquette et plus souriante. Elles s'habillent d'une seule étoffe, elles se parent d'ornements identiques, mais celle-là est drapée et ceux-ci sont épinglés avec plus de fantaisie sur la Suède que sur la Norvège.

Les villes sont reléguées au second plan pour deux raisons. D'abord il n'existe pas de grandes villes dans la presqu'île. Les deux métropoles, Christiania et Stockholm, comptent 250.000 habitants chacune. Des capitales naines, en regard de nos populeuses capitales d'Europe : Londres, Paris, Berlin, Vienne, Pétersbourg ! Viennent ensuite des cités de second ordre : Gothenbourg avec 120.000 habitants ; Bergen avec 70.000 ; Trondhjem avec 30.000, Upsala avec 20.000 ;

et d'infimes bourgades connues sous le pseudonyme de villes, telles que Molde, Hammerfest, Vossevangen, Lœrdalsören, comptant de 1.000 à 4.000 âmes.

De plus, ce sont des villes récentes, toutes neuves. Primitivement elles étaient bâties en bois. Des incendies se sont succédé, allumés par les barbares ou la conséquence de simples accidents, qui les ont rasées de fond en comble, ensevelissant le passé. Et l'époque n'est pas reculée où un décret gouvernemental a prescrit, pour la construction des édifices et des maisons, dans les centres importants, l'usage de la pierre : un demi-siècle au plus. Rien que de moderne par conséquent. La flore du style antique a été consumée ; elle est morte sans laisser de trace, et les villes trop jeunes détonnent sur ce sol de légendes, dans leur mise à la dernière mode et avec leurs foyers d'industrie.

Christiania ! quel splendide décor ! Toujours le côté faible se retrouve, c'est encore à la nature que la capitale emprunte son faste. Celle-ci est appliquée, comme un emblème, sur le fond pelucheux des collines ouatées de pins et trempe, par ses deux ports,

Piperviken et *Björviken*, à la naissance de leurs gracieuses coquilles, dans le fjord qui déploie à ses pieds une immense coupe d'eau en manière de bénitier.

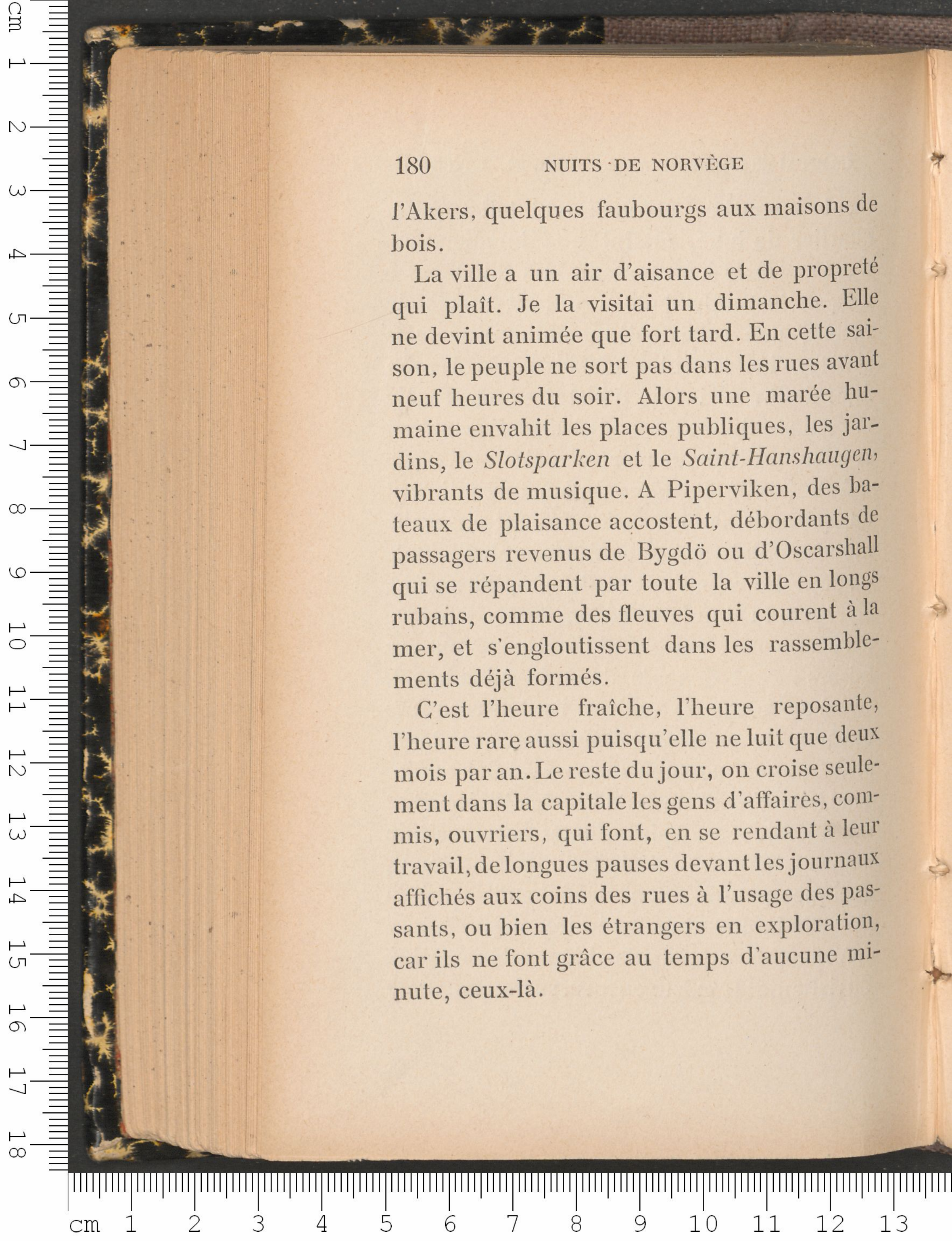
La principale artère est la *Karl-Johans-Gade* (rue Charles-Jean), qui coupe la ville en deux dans le sens de la côte : une grande rue, très large et bien pavée, ourlée tout le long de somptueux hôtels, de magasins luxueux et d'édifices. Elle relie la gare au palais royal, distants l'un de l'autre d'un kilomètre. La résidence souveraine ne présente rien de remarquable. Ce grand bâtiment rectangulaire, au toit plat, flanqué de deux pavillons, est percé d'une multitude de fenêtres. Alentour ont surgi, pareils à des rejetons de gloire, les monuments publics, qui lui font une avenue d'honneur : Université, musée, théâtre, palais du *Storthing* ou de la Diète, tous de la seconde moitié du siècle.

Dans la cour de l'Université, sous une cabane rustique, est conservée une curieuse épave de l'antiquité : un vaisseau de bois, de la même couleur que la charpente d'une maison mise à nu par un incendie, un bois tout noir et rongé par place. La quille, légère-

ment recourbée en croissant telle qu'un quartier de lune, atteint une longueur de vingt mètres. La largeur de la cale dépasse cinq mètres. Un bateau à huit paires de rames ; une embarcation authentique des *Vikings*, les terribles corsaires du Moyen Age ! C'est une image d'histoire où se révèle la destinée de ces fameux pirates. Ils vivaient et ils mouraient sur mer.

Autrefois, à l'époque de la superstition et du symbolisme, les morts étaient ensevelis avec les objets qu'ils avaient le plus aimés ou dont ils avaient fait le plus grand usage. A Mycènes, la tombe d'Agamemnon, creusée dans le rocher, comprend deux caveaux. Ses trésors furent déposés dans le plus vaste, voûté en forme de ruche ; l'autre reçut ses cendres. On enterrait les guerriers avec leurs armes ; quelques-uns même, en Germanie, avec leur cheval de bataille. Le *Viking* était inhumé avec son vaisseau qui lui servait de cercueil. Dans celui-ci, tout près du mât, quelques planches en débâcle attestent la place de la chambre funéraire.

A part cela, rien de bien intéressant à Christiania. Il existe encore, sur les bords de



l'Akers, quelques faubourgs aux maisons de bois.

La ville a un air d'aisance et de propreté qui plaît. Je la visitai un dimanche. Elle ne devint animée que fort tard. En cette saison, le peuple ne sort pas dans les rues avant neuf heures du soir. Alors une marée humaine envahit les places publiques, les jardins, le *Slotsparken* et le *Saint-Hanshaugen*, vibrants de musique. A Piperviken, des bateaux de plaisance accostent, débordants de passagers revenus de Bygdö ou d'Oscarshall qui se répandent par toute la ville en longs rubans, comme des fleuves qui courent à la mer, et s'engloutissent dans les rassemblements déjà formés.

C'est l'heure fraîche, l'heure reposante, l'heure rare aussi puisqu'elle ne luit que deux mois par an. Le reste du jour, on croise seulement dans la capitale les gens d'affaires, commis, ouvriers, qui font, en se rendant à leur travail, de longues pauses devant les journaux affichés aux coins des rues à l'usage des passants, ou bien les étrangers en exploration, car ils ne font grâce au temps d'aucune minute, ceux-là.

J'avais passé l'après-midi à *Holmenkollen,* sur la hauteur à laquelle est adossée la ville, au milieu des pins. Le Tout-Christiania s'y était donné rendez-vous. Les wagons du funiculaire électrique, au sommet, déversaient une foule compacte et redescendaient bien vite à la cueillette de nouveaux promeneurs qui surgissaient, impatients, en bas de la rampe. Pas de costumes nationaux. Mais toutes les femmes, sans distinction d'âge ou de rang, portent des toilettes claires, blanches pour la plupart, et transparentes sous la dentelle qui tamise l'éclat de la chair sur la gorge, les bras et les épaules.

Oh ! le magnifique panorama ! A nos pieds, la ville étendue sur la côte, comme une coulée de maçonnerie, contraste par sa blancheur avec le rideau sombre des pins, ramagé de chalets, qui tapisse la colline. Puis le fjord, un immense lac bleu foncé, parsemé d'îles et fleuri de voiles qui lui font autant de grains de beauté, captive l'œil. A regarder le large et les cimes découpées du rivage, on dirait d'une vaste carte en relief.

Bergen ! la seconde ville que j'ai traversée ·

biscornue, contrefaite, tout en bosses ; bâtie sur sept collines, reliées les unes aux autres par des pampres de maisons qui traînent par terre au fond des ravins creusés dans les intervalles. Des rues microscopiques, encaissées et tordues ; des impasses, des boyaux, des rampes, des lacets ; des escaliers taillés à même le roc du haut en bas de la pente entre une double rangée de maisons habitées jusqu'aux combles. Toujours monter et descendre. De considérer ces inégalités de terrain, ce chaos, vous donne le vertige. Les bâtiments eux aussi ont l'air de courir à la débandade. Ils me font penser aux wagonnets lancés à toute vitesse sur les montagnes russes de nos foires. On tremble qu'ils ne roulent dans le fjord. Celui-ci rôde autour de la ville, comme le loup de la fable autour de la bergerie, avec les mêmes intentions hostiles, avec la même obstination. Il l'attaque, il y fait des brèches, y creuse des galeries, et lui impose un plan aussi bizarre qu'irrégulier.

A l'exemple de Christiania, Bergen a sa gravure historique. Dans la dernière édition de cette cité, brûlée et rebâtie maintes fois,

comme les autres, plus que les autres peut-être, on a relié entre les pages neuves une page de jadis conservée intacte : le quartier de la Hanse. Toute l'illustration passée survit dans cette longue file de maisons de bois, hautes et étroites, à deux étages, avec une seule fenêtre de façade et deux chambres de profondeur, flanquées sur la gauche, quelques-unes, d'une galerie latérale, qui sont alignées de cha ue côté du canal de Vaagen. Elles se présentent à l'œil sous un badigeon de teinte claire, jaune en général, et précédées sur le quai d'un petit hangar avec un mât muni d'une grue.

Regardez le portrait de l'antique Bergen : une ville de ligueurs, une sorte de directoire des transactions commerciales. La ligue hanséatique, née avec les croisades, se définit par une association de villes confédérées pour monopoliser le commerce de l'Europe septentrionale, en regard des ligues italiennes qui tentaient d'accaparer le commerce dans le Midi. Elle avait ses statuts, ses chefs hiérarchiques, son conseil, ses sièges, ses dépôts, ses armes. Elle percevait des contributions et imposait aux sociétaires certaines obligations,

le vœu de chasteté par exemple. Toute faute était punie d'une amende.

Pendant plus de deux siècles, cette association internationale, uniquement occupée de négoce, avec ses sentinelles postées à Cologne, Brême, Lubeck, Bergen, Stettin, Strasbourg, Dantzig, sur toutes les voies navigables, avec sa législation puissante, par les taxes levées sur les navires marchands, par les confiscations opérées chez les rebelles, acquit des richesses considérables et devint l'arbitre du commerce européen. Elle capta les nations dans les fils de sa tyrannie.

Celles-ci finirent par se révolter. Le travail individuel se développait et frappa de mort certaines industries locales monopolisées jusqu'alors. La ligue en subit le contre-coup. Les ressources diminuèrent et avec la prospérité l'harmonie s'évanouit. Elle ne tarda pas à se décomposer, et en 1500 il n'en était plus question.

Le passé de cette nation est tramé d'exploits de pirates. La tradition nous montre sur mer et sur terre un peuple de pillards. Il est bien converti aujourd'hui.

Un dicton populaire prétend qu'à Bergen

il pleut 366 jours de l'année sur 365. C'est peut-être exagéré. Les habitants de la ville surtout se récrient fort. Moi, je n'ai demeuré qu'un jour à Bergen : du matin au soir la pluie n'a pas cessé de tomber. Je ne puis pas en dire davantage.

Cependant après le souper, vers neuf heures, quand je m'embarquai à destination de Trondhjem sur l'*Erling Jarl*, les brouillards se dissipèrent. Le ciel se découvrit et les rochers devinrent lumineux. Elle était jolie la ville, suprise ainsi dans son désordre : des maisons juchées au faîte des collines, d'autres à la dérive sur leurs flancs, avec les grands miroirs d'eau claire au-dessous, scintillant tels que des plateaux d'argent posés sur une table parmi les couverts. Elle flambait aux baisers du soleil couchant. Un ciel rose tendre lui faisait un dais. Les montagnes s'empourpraient légèrement, comme si elles avaient honte de se trouver ainsi exposées au grand jour, débarrassées soudain de leurs voiles de nuages et déshabillées en public.

Le lendemain matin, le soleil se leva sur *Aalesund*, semée tout en bois, près de la côte, sur deux îles privilégiées de l'archipel réunies

par un pont. C'est d'Aalesund que partit, au IXe siècle, le *jarl* Rollon, l'illustre corsaire, deux fois conquérant, qui soumit la Normandie et épousa Giselle, fille du roi de France, Charles le Simple. Il eut un fils, Guillaume, qui lui succéda comme duc de cette province. Aujourd'hui de paisibles familles de pêcheurs, qui ne convoitent d'autre capture que celle du poisson, habitent ce berceau de guerriers.

Quelques heures plus tard, nous dépassons la petite ville de *Molde*. Une toute petite ville, une station d'été, une villégiature de rêve? Comment baptiser ce bouquet de villas et de chalets, menus et coquets, enguirlandés de feuillage, qui émaillent la verdure, avec deux uniques édifices : une église au clocher rose et un hôtel aux balustres ajourées. Le bateau stoppe en face du *Romsdal*. Nous considérons une série de pelotes piquées de pointes aiguës et serrées comme les dents d'une scie.

Ces montagnes nous regardent, enlacées tête contre tête, rieuses sous leur béret de neige, telles que de jolies filles à un balcon. Petites et grandes cimes sont mêlées dans un désordre charmant. Mais à les contempler trop

longtemps on pourrait les souiller. Les nuages s'empressent de baisser leurs stores épais pour nous les dérober. Ces pics, ils affectaient toutes les formes imaginables. Là, une église gothique, avec deux flèches, vue de profil ; ici une forteresse ; plus loin, des tentes pour camper, des pains de sucre, des boules...

Fortunés habitants de Molde, je vous envie ce spectacle qu'il vous est donné de contempler toujours depuis votre nid de pins ! De cette chaîne de montagnes vous ne voyez que la façade caressante à l'œil, les crêtes blanches. Car elles recèlent de sombres défilés, des gorges effrayantes. Au temps des premiers chrétiens, raconte la légende, tous les démons du paganisme, traqués par les apôtres, s'y étaient refugiés et avaient fait des *Trottlinder*, une des gorges du Romsdal, leur repaire infâme. Saint Olaf eut à subir de leur part un siège terrible et pour passer il changea en pierres les génies malfaisants.

Le paquebot nous dépose à Trondhjem, à l'embouchure du Nid. Une ville régulière, un rectangle barré de rues qui se croisent à angle droit avec des maisons de bois pour

le plus grand nombre, très propres, très coquettes, aux toits fleuris.

Trondhjem, la ville religieuse ! Sa cathédrale en est le joyau. Je ne lui connais pas de monument rival dans la cité, ni comme antiquité, ni comme proportions, ni comme art. Contemporaine de l'apogée du christianisme, elle fut élevée par morceaux, du XI[e] au XIV[e] siècle, sur la tombe du second roi chrétien, saint Olaf, le saint Louis de la Norvège, qui dépensa son influence au service de la religion naissante ; et elle resta jusqu'à la Réforme un temple de pèlerinage très fréquenté. Plusieurs fois détruite par des incendies, la piété des fidèles la restaura.

Aujourd'hui, elle est encore l'église métropolitaine du royaume. Les souverains depuis 1814 y ont été couronnés. Pour la cérémonie ils sont introduits par un portail latéral, à droite, appelé à cause de cela « le Portail des Rois ». Six colonnettes de marbre, exquises de finesse et de blancheur, supportent une triple ogive concentrique, festonnée de rinceaux et de personnages. On y voit, sculptés sur la pierre, le Christ, les saints, Adam et Eve chassés du Paradis, qui se succèdent en

médaillons le long de l'arc. L'église, à part le transept roman, est gothique, et bâtie en saponite bleuâtre, ce qui lui donne un aspect étrange. A l'intérieur, il y a une affectation de symbolisme. Le magnifique Christ de Thorvaldsen, qui préside, n'est pas au milieu du chœur, mais un peu de côté, pour rappeler que Jésus en mourant inclina la tête à droite.

Vingt-quatre heures de chemin de fer relient Trondhjem à *Stockholm*, la plus élégante des villes. De ses maisons blanches, qui se mirent toutes dans l'eau, il émane un parfum de luxe.

Faites l'ascension de la tour du Bredablick, au Skansen, si vous voulez jouir du panorama de la capitale et en connaître le plan. Elle est répartie sur sept îles qui communiquent par des ponts. Aux deux extrémités, de chaque côté, deux longues îles, indéfiniment prolongées pour l'œil et séparées l'une de l'autre par un mince bras de mer. Dans ce cadre à deux baguettes est emprisonné un large détroit où baignent trois petites îles de forme et de superficie différentes : le *Riddarholmen*, paré du châ-

teau royal et du Panthéon, résidence des souverains pendant leur vie et après leur mort; le *Skeppsholmen*, où s'élève une forteresse, et le *Djurgarden*, le lieu de divertissement. Cela fait l'île des rois, l'île des armes et l'île des plaisirs, une harmonieuse trinité.

La ville est en plusieurs parcelles, comme le reste du territoire. Rien ne se tient, rien n'est compact dans ce pays; et c'est l'eau, pareille à une faveur, qui attache ensemble tous ces petits paquets de terre ou de maisons.

A Stockholm, la navigation joue un rôle considérable. De tous les points des quais partent à chaque instant des chaloupes à vapeur qui vous transportent aux quartiers opposés, d'une île à l'autre, en beaucoup moins de temps et plus agréablement que ne le ferait une voiture, obligée de suivre la longueur des quais pour aller chercher un pont. Les chaloupes ici remplacent les tramways, comme à Venise. Du matin au soir, leurs légers panaches fument sur l'onde. Elles vont et viennent, elles se croisent sans cesse, toujours remplies de passagers. Elles voltigent autour des grands bateaux qui font, deux ou

trois fois par jour, le service des bains du lac Salé ou de quelqu'une des îles du lac Mœlar.

Stockholm, en effet, niche dans une baie de la Baltique, à un étranglement de l'autre côté duquel les flots couvrent, comme une immense tache, une superficie de 1.687 kilomètres carrés. Elle est la borne royale plantée sur les confins du lac Salé, alimenté par la mer, et du lac Mœlar, aux eaux douces. Ce prodigieux archipel compte plus de douze cents îles, longues, larges, de toute forme, boisées, dénudées, qui montrent un château, une tour, une couple de maisons, deux ou trois chalets, un bourg. ., et découpent la nappe liquide en un labyrinthe de petits canaux. On dirait que la terre, après avoir été submergée par un déluge, rebondit à toutes ces places.

Je ne sais rien de captivant comme une flânerie sur le Blasiehamen, le soir après dîner. Tel qu'un amphithéâtre devant la scène, le quai se courbe en demi-cercle vis-à-vis le palais royal dont il est isolé par un bassin. Tout le long se succèdent, pareils à des loges, à des places de luxe, les plus beaux

monuments de la capitale, tous modernes : palais du prince héritier, statue équestre de Gustave-Adolphe, Opéra, Grand-Hôtel, musée national.

Il est huit heures, et il fait sombre à Stockholm, le 26 juillet. Nous sommes loin du Cap Nord et du soleil de minuit. Les becs de gaz clignent leurs petits yeux jaunes et plongent des pilotis de lumière dans l'eau polie, luisante, gélatineuse. Le palais royal découpe sur l'obscurité sa lourde silhouette rectangulaire. Il ressemble à celui de Christiania, mais il est plus grand. Il se rapproche de celui d'Athènes. Son histoire est dramatique. Elle me revient en mémoire à la faveur de ces ténèbres, poignantes pour moi parce qu'elles étaient inattendues après trois semaines de jour sans nuit. Premier épisode : il flamba pendant la veillée mortuaire du corps de Charles XI qu'il fallut jeter par la fenêtre pour l'arracher au feu. Un siècle plus tard, Gustave III y fut assassiné pendant un bal masqué et mourut avec son travestissement.

Sous le *Norrbro*, le magnifique pont de granit jeté entre le palais et la place Gustave-

Adolphe, au bord de l'eau, on fait de la musique dans des jardins ; et nous écoutons cela, émerveillés, en regardant les becs de gaz sonder le canal et papillonner les chaloupes avec leurs falots multicolores.

La rue la plus importante est la *Drottninggatta*. Des étalages somptueux aux vitrines tiennent l'œil ravi d'un bout à l'autre : orfèvreries, bijouteries, pelleteries surtout, modes, librairies, meubles, pâtisseries... Elle donne l'hospitalité au musée du Nord, cette riche collection de vêtements, de tissus, de meubles, d'ustensiles, de faïences, de monnaies. On y apprend l'histoire de jadis, racontée par ces menus objets de la vie courante.

Une inscription française attire mon attention. Je m'approche et derrière la glace, finement brodé sur une jarretière, je lis ce qui suit :

Tout passe avec le temps,
Le temps passe, *elle*-même,
L'éternité ne change jamais
Et mon amitié lui ressemble.

Signé : XVIIIe siècle.

Qu'est-ce à dire ?

J'interrogeai la surveillante de la salle, — ce sont des femmes qui gardent les musées, — une blonde suédoise aux yeux bleus qui faisait de la dentelle, assise sur un escabot. Elle ne détonnait point dans cette exposition avec le costume qu'elle portait, le costume de la Dalécarlie. Son buste, masqué sous une chemise de grosse toile, aux manches bouffantes, s'élançait d'un corselet de velours, suspendu très bas par deux bretelles qui imitaient les anses d'une corbeille. Le tablier était strié de raies horizontales, noires, blanches et vertes, qui alternaient, par séries, avec de larges bandes rouges.

Mais la jeune personne ignorait le français, autant que moi le suédois. Elle sourit à mon langage, incompréhensible pour elle ; et ce fut tout.

Dans les rues, des corsages blancs, légers, presque transparents, semblables à ceux de Christiania. Un détail du rite de la politesse : Les femmes, en prenant congé d'une société, à la poignée de main réglementaire ajoutent pour toute personne plus âgée qu'elles, d'un sexe ou de l'autre, une inclinaison du genou très prononcée, presque une génuflexion re-

ligieuse. Avec quelle souplesse et quelle grâce elles font cela, jeunes femmes, jeunes filles, enfants ! C'est l'usage, c'est la règle. Maintes fois dans la rue, à l'hôtel, sur le seuil des maisons et sur le quai des gares, j'ai surpris ce geste.

Je me rappelle à Copenhague être revenu d'une excursion en bateau sur le *Sund* avec une pension de fillettes conduite par deux instituteurs. Au port, avant de débarquer, les gamines défilèrent en procession devant leurs maîtres et pas une ne manqua de faire la révérence avec une ingénuité charmante.

Les hommes volontiers se frappent sur l'épaule, en signe d'amitié, comme les espagnols.

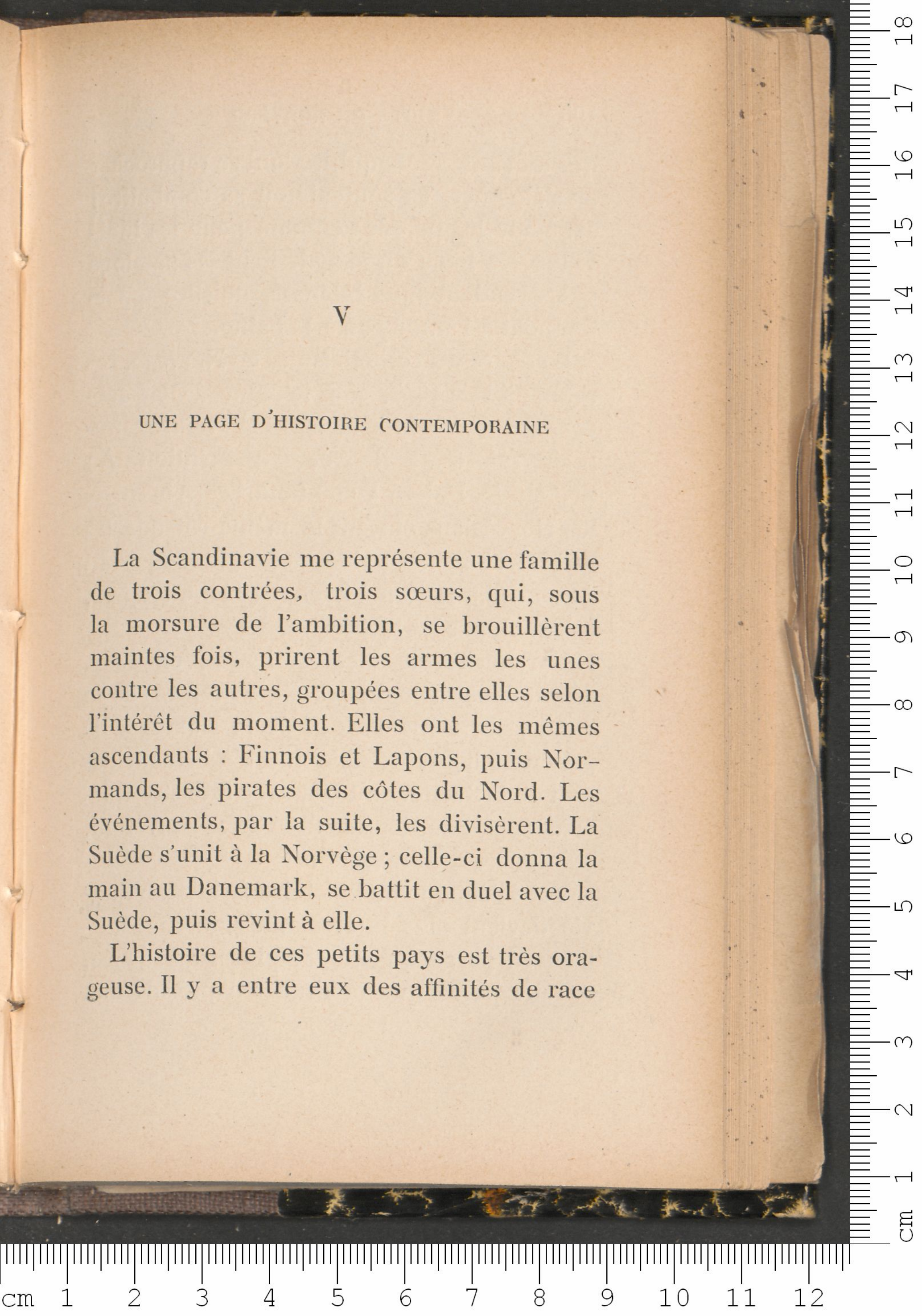
Je passai ma dernière soirée au Skansen, dans le Djurgarden. Cette île est une Suède artificielle en miniature, une carte de la contrée, un tableau ethnographique, où sont représentées par provinces, dans leur situation géographique et leur cadre naturel, la flore, la faune et l'architecture du pays. Montagnes, forêts, prairies, chalets, églises, clochers se partagent l'espace. Il y a des Lapons et des rennes.

Après avoir dîné en musique au grand restaurant du Hasselbacken, j'entrai au théâtre Victoria.

« La princesse Helenaabababa ! » C'était le titre de la pièce, dont les syllabes excentriques exhalaient un fumet de bouffonnerie.

Le spectacle commence par un ballet. Une vingtaine de femmes vêtues de peaux brunes, des espèces de maillots très épais, avec une petite queue par derrière, défilent sur la scène, exécutent certains pas, assez gracieux d'ailleurs, et se sauvent sur la pointe des pieds. Elles cèdent la place aux acteurs. Je ne comprends pas les paroles, mais en observant les gestes, je suis la pantomime. Une donnée naïve, sans sel, agrémentée de musique et de féeries qui, chez nous, amuserait les enfants ou le gros peuple. Les personnages se passent de main en main un bébé emmailloté, comme on se lance une balle. Une chanson allemande met la note galante dans ces farces.

Le public applaudissait à tour de bras, avec de bruyants éclats de rire, d'où je conclus que ce peuple était bien enfant et facile à distraire.



V

UNE PAGE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

La Scandinavie me représente une famille de trois contrées, trois sœurs, qui, sous la morsure de l'ambition, se brouillèrent maintes fois, prirent les armes les unes contre les autres, groupées entre elles selon l'intérêt du moment. Elles ont les mêmes ascendants : Finnois et Lapons, puis Normands, les pirates des côtes du Nord. Les événements, par la suite, les divisèrent. La Suède s'unit à la Norvège ; celle-ci donna la main au Danemark, se battit en duel avec la Suède, puis revint à elle.

L'histoire de ces petits pays est très orageuse. Il y a entre eux des affinités de race

qui les sollicitent, qui les font se rapprocher ou s'éloigner, se soutenir ou se combattre; car pour les peuples comme pour les individus, les liens du sang irritent les passions et les rendent plus intenses, qu'elles appartiennent à l'amour ou à la haine.

L'aurore du catholicisme, en Norvège, remonte à l'an 1000, sous le règne d'Olaf, successeur d'Harald à la belle chevelure, premier roi dont il soit fait mention. Au XIVe siècle, Hakon V étant mort sans héritier, les Norvégiens élurent le même roi que les Suédois, Magnus, puis le déposèrent au profit de son fils, Hakon VI, choisi bientôt après, lui aussi, par les Suédois.

Marguerite de Mecklembourg, en 1387, réunit dans sa main les trois sceptres de la Suède, du Danemark et de la Norvège. Ils restèrent liés ensemble jusqu'à l'émancipation de la Suède, en 1523, avec l'illustre Gustave Vasa. Sous les auspices de ce souverain, la Réforme y fit invasion.

Voici l'époque où l'histoire de la Scandinavie devient plus intéressante pour nous, — d'abord parce qu'elle est plus rapprochée, ensuite parce que la France a présidé aux

destinées de ces nations dont elle fut, pour ainsi dire, la marraine.

Bernadotte, général de l'Empire, occupait au nom de Napoléon la Poméranie suédoise. Il sut se rendre si populaire que le roi de Suède, Charles XIII, qui n'avait pas d'enfant, l'adopta. La Norvège, sacrifiée à la suprématie du Danemark, venait de s'en détacher. Les Alliés promirent à Bernadotte, s'il faisait cause commune avec eux, de doubler son futur royaume par la réunion de la Norvège à la Suède.

Pourquoi cette tache sur son étoile ? C'est au prix d'une apostasie que le général Berna dotte ceignit la couronne, d'une double apostasie, hélas ! puisqu'il tourna ses armes contre sa patrie et renia sa religion. Il se fit luthérien. Henri IV s'écriait : « Paris vaut bien une messe ! » Il dit, lui : « Un trône vaut bien une apostasie ! »

Napoléon, en apprenant la trahison de cet enfant de la France, laissa échapper ces paroles : « Pour prendre femme, il n'est pas nécessaire d'oublier sa mère, encore bien moins de lui déchirer les entrailles. »

La promesse des Alliés fut sanctionnée à la

paix de Kiel en 1814. Frédéric VI, roi de Danemark, ne conserva hors de ce territoire que les duchés du Schleswig-Holstein et l'Islande. La Norvège, traitée depuis quatre siècles par le gouvernement danois comme une province lointaine, avait perdu toute vie politique. Elle secoua sa torpeur, et ses représentants votèrent à Eidsvold une constitution copiée sur la constitution française de 1791. En même temps elle se donnait comme souverain le prince royal de Danemark, Christian-Frédéric. Elle finit par accepter Bernadotte lorsqu'il eut prêté serment à la constitution qui reposait sur la souveraineté du peuple.

Voilà donc une nouvelle figure dans le jeu politique auquel s'essayent depuis des siècles ces trois peuples. D'un côté, le Danemark, réduit à sa plus simple expression ; en face, la Suède et la Norvège, avec leur constitution, chacune, leur ministère, leur parlement, leur langue et le même roi qui plane au-dessus d'elles comme un accent circonflexe, préposé aux seules relations extérieures de la guerre et de la diplomatie.

La Suède et la Norvège sont réciproque-

ment dans la même situation politique que l'Autriche et la Hongrie. Quoiqu'ils aient une commune origine, les deux premiers peuples professent à l'égard l'un de l'autre, à cause de cette dualité, une hostilité sourde, une susceptibilité exaspérée au moindre contact, tout comme les Autrichiens et les Madgyars.

La Suède prend vis-à-vis de la Norvège des airs de sœur aînée, de sœur coquette, qui déplaisent fort à celle-ci, éprise d'égalité. Sa jalousie est attisée encore par les préférences du monarque pour la Suède qu'il favorise d'une résidence plus longue, presque continuelle.

— Le roi se regarde au milieu de nous comme dans sa famille, sa cour et la noblesse l'encadrent, nous le gâtons ; au lieu que les Norvégiens ne savent pas lui rendre la vie agréable, leur accueil est froid et leur organisation sociale blesse le prestige de la royauté... proclament fièrement les Suédois.

La Suède, en effet, malgré ses réformes libérales, est restée une nation foncièrement aristocratique. La Norvège, au contraire, est avec les Etats-Unis le pays le plus démocratique du monde.

Ces divisions intestines transpirent au dehors par des bagatelles, des taquineries de toute sorte. Quand le souverain se rend en Norvège, par exemple, pour le séjour que lui impose la loi, à la frontière, il échange son escorte suédoise contre une escorte exclusivement norvégienne. La présence d'un rival auprès de Sa Majesté de l'autre côté des monts serait tenue pour une insulte.

Même les voyageurs pâtissent de ces mesquineries. A la douane suédo-norvégienne ses bagages subissent une visite minutieuse. Est-ce assez ridicule cela ? Et jusque dans leurs rapports privés on voit sourdre cette inimitié entre les citoyens des deux contrées.

— Comme je suis séduisante, comme je suis gracieuse ! semble dire la Suède.

Et la Norvège de riposter sur un ton assuré :

— Moi, je suis bonne, je suis honnête et libérale.

La vie publique a envahi les cœurs ou plutôt a surexcité les nerfs de ces populations pacifiques. La politique devient une carrière pour les besogneux, les déclassés, les ambitieux. C'est un mal qui fait son apparition.

La Suède est régie par la constitution de 1866. Le pouvoir exécutif appartient à un ministère choisi par le roi hors de la majorité de l'Assemblée. La vieille diète par Etats généraux, à sessions courtes et irrégulières, a été transformée en un parlement moderne, à sessions de quatre mois, composé de deux Chambres : une Chambre aristocratique, élue pour neuf ans et sans appointements à un cens très élevé, et une autre Chambre de députés indemnisés et nommés pour trois ans par des suffrages beaucoup plus étendus.

Deux partis sont en présence : celui de droite, dit des conservateurs, recruté dans les villes parmi les classes cultivées, et celui de gauche, ou le parti démocratique des campagnes. Ils luttent sur les questions militaire et économique. L'armée est une garde nationale, une sorte de milice, comme en Suisse, avec des périodes annuelles d'instruction de plus en plus courtes à mesure qu'elles se renouvellent.

Le roi, appuyé par la droite, rêve d'une armée calquée sur le modèle prussien. La gauche, par économie, combat cette tendance.

En matière commerciale, la droite préconise le système du libre-échange, la gauche celui du protectionnisme. En 1889, le socialisme livra une escarmouche par un projet de suffrage universel resté sans effet.

En Norvège, il n'y a qu'une seule Assemblée, le *Storthing*, constituée pour trois ans par des électeurs censitaires très nombreux. Elle désigne par vote un quart de ses membres qui siégera au *Lagthing*, ou Chambre haute ; les autres composent l'*Odelsthing*, ou Chambre basse.

Pour la promulgation des lois, le roi a le droit de *veto* sur trois votes, espacés chacun de trois années ; mais pas celui de dissolution. Son pouvoir se borne donc à suspendre pendant six ans l'application d'une loi qu'il désapprouve. Oscar en usa pour s'opposer à la revision de la constitution et maintenir le régime de la séparation des pouvoirs. Les ministres étaient étrangers au *Storthing* et celui-ci réclamait leur admission dans son sein. Le roi finit par capituler après les élections de 1882, favorables à la gauche. Car en Norvège, de même qu'en Suède, il y a la gauche et la droite, l'une rurale, l'autre urbaine.

La question brûlante, l'enseigne électorale agitée à chaque renouvellement du Parlement, toujours d'actualité, c'est la question des consulats. La Norvège revendique une diplomatie distincte de celle de la Suède. Cette confusion dans leur représentation à l'étranger l'humilie. Malheureusement une pareille réforme entraînerait au budget un surcroît de dépenses avec lequel n'a osé se mesurer aucune responsabilité.

Une des dernières lois, qui mérite d'être signalée pour sa nouveauté, est la participation des femmes à l'élection des conseils municipaux. Comme cette faveur leur a été concédée récemment, elles n'ont pas eu jusqu'à présent l'occasion d'en profiter. Aussi est-il prudent de réserver son jugement sur cette innovation.

Le XIXe siècle demeurera pour le Danemark une période de deuil. Il fut démantelé, ce pauvre petit pays, dépouillé avec la dernière barbarie. Il a encore au cœur, saignante, la blessure du Schleswig-Holstein. La plaie de l'amputation n'est pas fermée. Sans rancune à l'égard des puissances qui ont assisté, impassibles, à ce crime, il ne peut regarder sans

frémir, par exemple, la Prusse qui détient ses otages, les revêt de sa livrée et peu à peu se les inféode, par habitude, par routine, comme elle a fait de l'Alsace-Lorraine à nos dépens. Nous communions à la même souffrance patriotique que le Danemark. Pas besoin de cela pour lui gagner notre amitié. Nous n'avons pas oublié avec quelle violence l'Angleterre fondit sur lui, semblable à un oiseau de proie, pour le punir de n'avoir pas voulu entrer dans la coalition contre la France sous Napoléon.

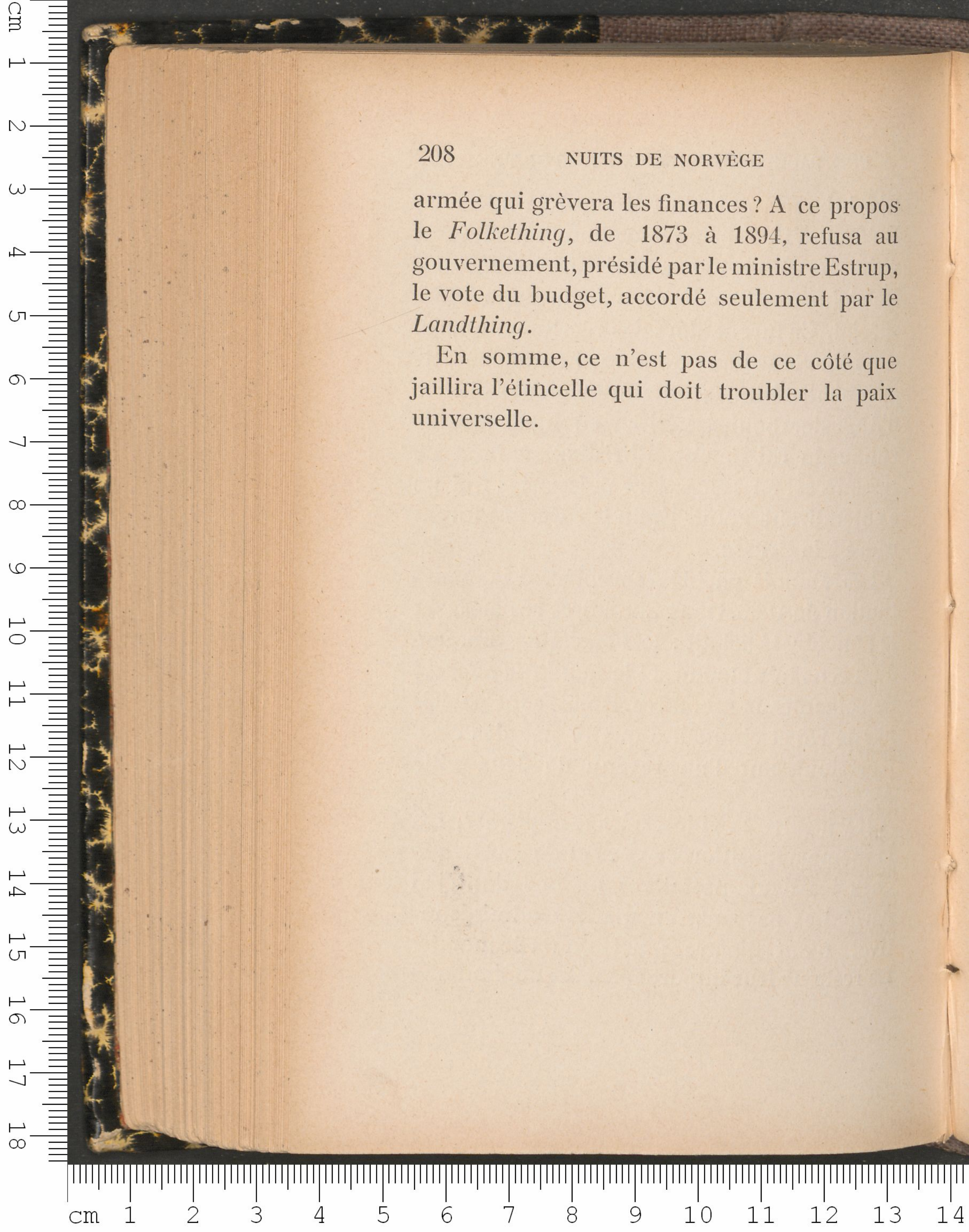
A la succession vacante de Frédéric VII, en 1863, se posa le problème compliqué des duchés, soudés sous la domination du roi-duc. Ils devaient rester unis malgré leurs tendances opposées. Seul le Holstein adhéra à la confédération germanique ; le Schleswig se rapprochait du Danemark avec qui il se sentait des affinités de race. Le Danemark était régi par la loi de succession féminine, le Holstein par la loi salique ; pour le Schleswig, le principe était douteux.

Les puissances, au protocole de Londres, conférèrent l'héritage de la monarchie tout entière, y compris les duchés, à Christian de

Glucksbourg, qui avait épousé la nièce de Frédéric VII. Il promulgua une constitution uniforme pour toutes ses possessions. Le Holstein s'étant soulevé bénéficia d'un régime spécial. Ce furent alors des récriminations et des rébellions sans nombre. Les duchés, ligués contre la métropole, appelèrent Frédéric d'Augustembourg, héritier en ligne masculine du roi défunt. Christian, à bout de ressources, en référa aux puissances qui ne s'entendirent point. Enfin les duchés furent cédés à la Prusse.

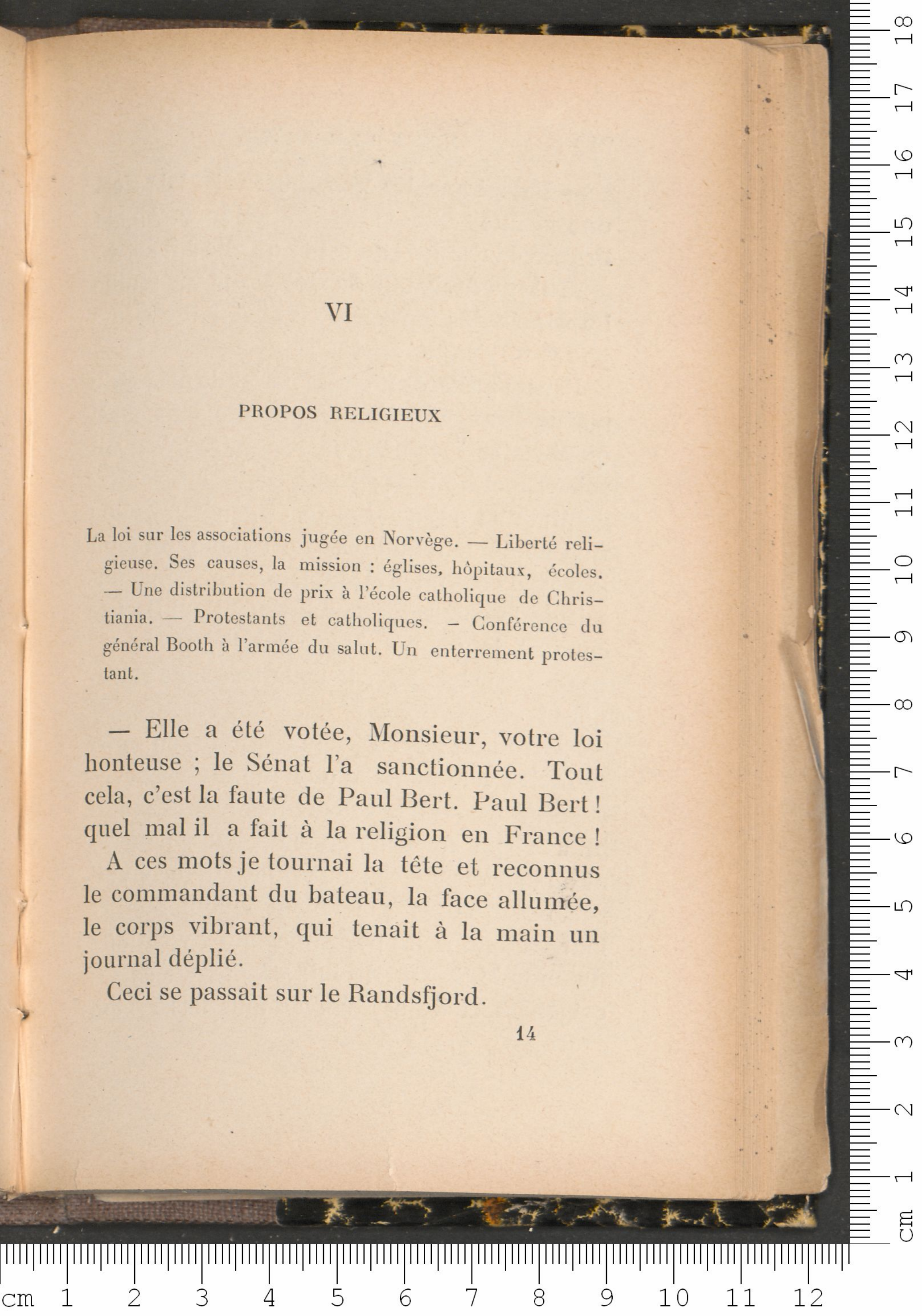
Les Danois pacifiés acceptèrent la constitution de 1866. Deux Chambres se partagent le pouvoir législatif : le *Folkething*, nommé à un cens très étendu, et le *Landthing*, formé de soixante-six membres. Douze sont choisis par le roi et cinquante-quatre par des électeurs jouissant d'un revenu de deux mille écus.

Il y a entre la ville et les campagnes, ici, la même opposition de vues et de goûts que chez les deux premières nations dont j'ai parlé. Les paysans, en matière administrative, n'ont d'autre souci que l'économie. Le reste ne leur importe pas. A quoi bon une



armée qui grèvera les finances ? A ce propos le *Folkething*, de 1873 à 1894, refusa au gouvernement, présidé par le ministre Estrup, le vote du budget, accordé seulement par le *Landthing*.

En somme, ce n'est pas de ce côté que jaillira l'étincelle qui doit troubler la paix universelle.



VI

PROPOS RELIGIEUX

La loi sur les associations jugée en Norvège. — Liberté religieuse. Ses causes, la mission : églises, hôpitaux, écoles. — Une distribution de prix à l'école catholique de Christiania. — Protestants et catholiques. – Conférence du général Booth à l'armée du salut. Un enterrement protestant.

— Elle a été votée, Monsieur, votre loi honteuse ; le Sénat l'a sanctionnée. Tout cela, c'est la faute de Paul Bert. Paul Bert ! quel mal il a fait à la religion en France !

A ces mots je tournai la tête et reconnus le commandant du bateau, la face allumée, le corps vibrant, qui tenait à la main un journal déplié.

Ceci se passait sur le Randsfjord.

— La loi sur les associations ! Mais c'est une réalité, elle va être appliquée. Ah ! la France, la France ! qu'est-ce qu'elle fait donc ?

Et il me désignait du doigt sur sa feuille imprimée des caractères tout à fait obscurs pour moi.

J'eusse préféré entendre parler de ma patrie par un étranger en termes plus élogieux, mais qu'objecter à cela ? que répondre ? Il avait raison, cet homme ; son indignation témoignait d'une nature loyale et généreuse, que rien ne démentait dans sa personne. Au fond je pensais comme lui ; seulement cela m'amusait de le voir remonter jusqu'à Paul Bert le courant de nos persécutions religieuses.

— Regardez, Monsieur, là-bas sur l'entrepont !

Et il me désignait deux femmes en noir, sous des vêtements d'une mode inachevée et surannée — des vêtements modestes mais intacts qui ne conviennent ni aux pauvres ni aux riches, — ceux auxquels on reconnaît partout, quelles que soient leur nation et leur religion, les personnes qui vivent hors du monde, à côté de lui, affranchies de ses exigences et de ses conventions aussi bien

que de ses plaisirs, et sacrifiées aux fonctions du dévouement et de la charité: celles qui dissimulées derrière la coulisse, comme les pompiers au théâtre ou la force armée dans les réunions publiques, sans rien voir et sans jouir de rien, n'interviennent que pour porter secours en cas de danger ou d'accident.

— Ce sont des diaconesses, nos religieuses à nous. Elles font ce que font vos sœurs catholiques : elles prodiguent leurs soins aux enfants et aux malades. Elles recherchent volontairement les services qui répugnent à l'humanité. C'est admirable, cela ! Eh bien ! Nous sommes protestants, vous êtes catholiques, mais qu'importe ? Par des pratiques différentes nous adorons Dieu et ce qui est vertu pour les uns l'est pour les autres. Les particuliers et le gouvernement, chez nous, ont à cœur de récompenser de si nobles actions. Ces dames sur mon bateau obtiennent leur passage gratuit ; il n'y a pas de faveur qu'on ne leur accorde en retour du bien qu'elles font. En France, votre reconnaissance s'exprime par des lois d'exception, par le bannissement, la confiscation des ressources, une surveillance insolente, les procédés les

plus vexatoires. Ah monsieur ! quelle responsabilité pèse sur Paul Bert ! J'ai été en France plusieurs fois et je sais les choses.

Paul Bert avait son idée fixe. Il y revenait sans cesse.

Alors avec une amère résignation — c'est toujours la même chose, la même chose incroyable et incompréhensible pour les étrangers qu'il faut leur répéter — j'entrepris de lui révéler le jeu de la secte infâme qui fait notre honte et notre mal, en sauvegardant l'honnêteté des Français.

Mais s'il est au monde une tâche ingrate, c'est bien celle-là. Car la franc-maçonnerie, ce frelon philanthropique, ne tire son dard que contre l'Eglise latine. A elle seule il a déclaré la guerre. Aucune autre Eglise ne se plaint de ses attaques. Comment voulez-vous que les dissidents, même les plus fervents dans leur foi, s'expliquent ce phénomène puisqu'ils n'ont jamais éprouvé de la part de la société secrète le moindre froissement religieux, quand ils constatent surtout le petit nombre de ses adeptes en face des vrais catholiques ? Et c'est la vérité, pourtant.

Cette loi sur les associations a fait au loin

beaucoup plus de bruit qu'on ne le pense. Jusqu'à la Norvège, reléguée à la fine pointe de l'Europe, qui s'en préoccupait. Les journaux agitaient la question et en tiraient toute sorte de conséquences.

Les protestants ne paraissaient point fâchés de ces divisions intestines chez les catholiques, de cette plaie à l'épiderme de leur religion; — les protestants sectaires, du moins, pétris d'orgueil et de fiel, qui les haïssent et les criblent sans relâche de leurs arguments spécieux. Car j'en ai entendu de plus religieux que fanatiques, avec des idées élevées et chrétiennes, ceux-là, déplorer les atteintes portées à l'âme dans toutes les croyances.

Un industriel de Christiania, entre autres, me disait avec tristesse, toujours à propos de la loi :

— Ah ! Monsieur, un peuple qui ne respecte pas le *mot* de Dieu est un peuple gâté, un peuple bien à plaindre.

Ceux que j'ai trouvés le plus surpris des progrès du mal en France, ce sont les prêtres catholiques. Notre faiblesse devant l'ennemi pour eux est une énigme. Le curé d'une grande ville m'a exprimé son étonnement

dans une phrase qui mérite d'être citée :

— Quand on observe la carte du monde, il y a du brouillard sur les affaires de France.

Puis il ajouta :

— Tournez donc les yeux vers vos voisins, les Belges, et prenez modèle sur eux. Ils résistent, ils se défendent et ils triomphent. En France, vous êtes engourdis ; personne ne se lève, ni clercs ni laïques. Que font vos évêques ?

Il me proposait, cet excellent prêtre, la Belgique pour exemple. La Belgique ! mais c'est une nation microscopique en regard de la France. Sa population est à peine le sixième de la nôtre. Il est plus aisé de classer et de grouper les éléments d'un petit peuple comme les Belges que ceux d'un grand peuple comme nous ; on les tient mieux en main et les rapprochements sont plus aisés.

Quant aux évêques et à tous les chefs des fidèles catholiques, il y a une part de vérité dans l'accusation portée contre eux. La majorité est inerte et les efforts des militants sont paralysés par l'apathie des autres. Mais sans parler, pour les évêques, de la situation embarrassante et compliquée dans laquelle les

détient le Concordat, le clergé norvégien jugeant d'après lui le clergé français — selon la loi éternellement vraie — s'en fait une idée inexacte.

En Norvège, ainsi que dans tous les pays infidèles ou séparés de l'Eglise romaine, les prêtres sont des apôtres. Il leur faut implanter la religion, il leur faut allumer la foi et pour cela lutter contre l'erreur, contre les mœurs, même contre l'intérêt des peuples ; il leur faut lutter sans trêve. A cet exercice l'intelligence et le caractère se fortifient, ils décuplent leur puissance, ils contractent, toujours sur la brèche, une activité prodigieuse.

La France jouit du bénéfice des nations catholiques, des nations où la religion est acceptée et professée par la presque totalité des habitants. Celle-ci n'a pas besoin de se faire jour ; elle luit naturellement. A ses ministres incombe la seule obligation d'entretenir et de célébrer le culte. Ils cueillent en repos le fruit des travaux antérieurs, et l'indifférence et la haine abusent lâchement de leur sécurité. Ils sont mal armés, ils ne sont point entraînés pour le combat.

Tout comme l'armée, mon Dieu ! Elle se ressaisit, elle atteint au plus haut degré de sa valeur, elle devient indomptable, sous l'étreinte du patriotisme, lorsqu'elle a été retrempée dans la guerre, lorsqu'elle est excitée par l'appât d'une conquête. Rappelez-vous les Francs de Clovis, rappelez-vous les croisades, rappelez-vous les soldats de Louis XIV et de l'Empire ! Tandis qu'une longue ère de paix tend à énerver son énergie, à émousser sa vaillance.

Il ressort de tout cela que la loi sur les associations, cet attentat contre la liberté, a jeté sur nous le discrédit hors de nos frontières. Les trois témoignages que j'ai cités, émanant de bouches autorisées, parmi beaucoup d'autres recueillis, en disent assez.

— Le catholicisme fait-il de grands progrès dans le pays ?

Il compte peu de conversions — en moyenne dix par an à Christiania et de trente à quarante pour toute la mission — ; mais un revirement surprenant, inespéré, se produit, de plus en plus accentué, sous le rapport de la tolérance, je dirai même de la bienveillance à son égard.

Il y a seulement cinquante ans, l'accès du territoire était interdit aux catholiques. Ceux-ci se cachaient à Christiania et ailleurs avec les mêmes précautions que les premiers chrétiens à Rome, et pratiquaient — quand ils le pouvaient — leur religion dans le plus grand secret. Un prêtre, si on l'avait découvert, eût été mis à mort. Aujourd'hui des églises catholiques — de petites cathédrales — dressent fièrement leur clocher dans les principales villes de Suède et de Norvège. Les missionnaires vont et viennent en toute liberté, sans qu'on leur manque de respect. Les funérailles se célèbrent publiquement et l'année dernière, à Christiania, on a inauguré au dehors, en faisant le tour de l'église, la procession de la Fête-Dieu. La police escortait le défilé ; parmi les curieux il ne s'est pas produit la moindre démonstration hostile.

Bref, ici, en plein pays protestant, l'exercice du culte catholique est plus libre qu'en France.

La première messe depuis la Réforme fut célébrée à la légation française, pour le baptême du fils de notre ministre, M. Mure de Pellane, le 7 juin 1842, par l'abbé Monz, de Stockholm.

Seuls, les Jésuites sont expulsés. Pauvres Jésuites ! on les redoute donc bien ? C'est d'ailleurs rendre un hommage muet à leur valeur et à leur influence. Il paraît que ce décret sera rapporté sous peu.

Pourquoi ce changement radical d'attitude à l'égard de notre religion ? Pourquoi cette déférence après une si farouche animosité ?

Pourquoi ? Regardez ces humbles femmes à la démarche lente, aux gestes réglés, au visage calme, à la physionomie sereine, au sourire ingénu, dont les blanches cornettes voltigent autour du sanctuaire comme des colombes du bon Dieu, regardez-les bien, ces admirables femmes, car, à elles seules, elles fournissent la réponse.

Des religieuses de Saint-Joseph — la maison mère est en France, à Chambéry — se sont établies en Norvège, venues de différents pays. Elles y ont fondé plusieurs hôpitaux et des écoles, offrant leurs bons offices, leur science, leur dévouement à la jeunesse et à la souffrance de cette nation étrangère. Sans distinction de race ou de confession religieuse, elles instruisent tous les enfants et soignent tous les malades qu'on leur confie, avec la

même sollicitude, avec la même charité ; — car elles sont les sœurs de l'humanité entière pour laquelle est mort Jésus-Christ.

Elles ne prêchent pas, elles ne font pas de prosélytisme, confinées dans leurs obscures fonctions et scrupuleusement attachées à leur devoir. Mais leur exemple est singulièrement éloquent. Il fait davantage pour le prestige de la religion que les plus beaux sermons. Elles la professent, la religion, dans ce qu'elle a de plus pur, dans ses vertus les plus touchantes ; elles la font aimer par ses manifestations, elles en exhalent pour ainsi dire l'âme. Elles la recommandent par la persuasion — la première puissance qui soit au monde — celle, du reste, dont le Christ s'est lui-même servi et qu'ont si bien mise en relief Sienkiewicz d'abord dans son célèbre roman de *Quo Vadis*, et Monlaur dans ses récentes *Scènes d'Evangile* connues sous le nom de *Rayons*.

A Christiania, à Bergen, à Trondhjem, elles ont bâti leurs établissements qui encadrent la vie de bien des hommes, l'école et l'hôpital, où on a le plus besoin de Dieu aussi, à l'ombre de l'église, sur le même sol. Cela com-

pose avec le presbytère la mission. Tout se touche, tout communique, sur un espace restreint, comme il sied à une religion naissante — ou plutôt renaissante — pour son berceau. Le clocher domine et protège cette ambassade catholique dans la cité protestante, pareil au pavillon français ou anglais qui flotte sur sa légation en pays étranger.

Le nombre des enfants (garçons et filles) fréquentant les écoles catholiques de Christiania s'élève à cent quarante.

Y a-t-il un argument plus probant en faveur de la supériorité de l'enseignement et de l'assistance congréganistes? Tout protestants qu'ils sont, malgré leur défiance à l'égard des catholiques, malgré leur terreur de la propagande, les Norvégiens affluent dans ces écoles et ces hôpitaux, mieux tenus que les autres. C'est une preuve saisie sur le vif, celle-là. Que les Français la retiennent et défendent jusqu'à son triomphe la plus précieuse de leurs libertés!

A Christiania je fus invité à la distribution des prix de l'école catholique. Je m'y rendis avec un vrai plaisir. Le curé de la cathédrale, l'abbé Günther, en l'absence de Mon-

seigneur Falize, vicaire apostolique de la Norvège, présidait la cérémomie, assisté des deux hôtes de la mission, l'abbé Berry et moi, et du clergé catholique de la ville, en tout cinq prêtres, au complet. Parents et enfants, garçons et fillettes, remplissaient la salle.

Le programme était agréablement varié : chant, musique, déclamation — avec l'heureux choix dont les religieuses font toujours preuve dans ces sortes de choses — et coupé par la proclamation des récompenses. Même il y eut deux morceaux français, parfaitement récités, ma foi ! Deux petites filles interprétèrent notre langue. L'une d'elles, qui avait pour mère une Française, nous dit « Le pain de chez nous », cette élégie du breton arraché au sol natal, composée par le barde Botrel, et toute vibrante de patriotisme.

A ces mots familiers mon cœur battait bien fort, et de les entendre si loin de mon pays me donnait vraiment l'illusion de manger « le pain de chez nous ». L'abbé Berry, lui, fut si ému qu'il se leva, le morceau terminé, et dans une improvisation merveilleuse de tact et d'à-propos, épancha sa reconnaissance en remerciant tout le monde, en félicitant maî-

tresses et élèves, enfants et parents, prêtres et sœurs, avec une petite note religieuse, très bien sentie, pour terminer. L'abbé Günther traduisit, pour les personnes de l'auditoire qui ne l'avaient pas comprise, cette fine allocution.

Les enfants formés par des mains aussi délicates que celles de ces religieuses apprennent d'elles à aimer la religion catholique ; et plus tard, quand ils seront grands, les préjugés et les calomnies sous lesquels on essayera de la salir ne les atteindront pas.

Je les vois, ces gamins et ces gamines, à l'écho de leur nom, quitter leur place et venir en se dandinant, les garçons surtout, jusqu'à l'estrade, recevoir des mains de M. le curé la récompense avec un salut gauche et brusque, le salut des enfants du peuple quand ils sont intimidés.

Mais ce qui aide encore davantage à l'affermissement du catholicisme, ce sont les hôpitaux. En Norvège, l'hôpital n'est pas comme chez nous l'asile des misérables. Pauvres et riches, pour une opération ou une maladie grave, s'y font transporter.

Ainsi le veut l'usage. Les hôpitaux catho-

liques très perfectionnés, pourvus de toutes les ressources de la science moderne, sont fréquentés par la classe supérieure. Plus d'un personnage influent sauvé, lui ou quelqu'un des siens, grâce aux bons soins des religieuses, leur témoigna sa gratitude par un don, une faveur administrative, un conseil utile, selon son pouvoir. Et les bienfaits s'ajoutant aux bienfaits, le catholicisme, malgré son petit volume, jouit aujourd'hui d'une haute considération.

Comme ces religieuses appartiennent à un ordre français et enseignent notre langue, elles sont, en même temps que les ambassadrices du Christ, un peu celles de la France. Le gouvernement de la République reconnaît leur utilité puisqu'il les subventionne — au moins en Danemark — où elles touchent un subside annuel de quatorze cents francs pour propager le français.

Les catholiques, au nombre de deux mille environ, comptent douze missions en Norvège : Christiania (deux paroisses), Bergen, Trondhjem (deux paroisses), Harstad, Hammerfest, Tromsö, Christiansand, Stavanger, Porsgrund, Drammen, Frederikstad, Frede-

rikshald. En outre il y a trois annexes : Levanger et Selbu, annexes de Trondhjem, et Alten, annexe de Hammerfest.

Outre les sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, les plus répandues en Scandinavie, il y a encore les sœurs grises de Sainte-Elisabeth, des sœurs allemandes préposées aux mêmes fonctions que les premières. Elles dirigent l'hôpital de Trondhjem et l'école Saint-Halvard, à Christiania, contiguë à la petite chapelle du même nom qui fait la seconde paroisse de la capitale.

Malgré tout, il subsiste un certain antagonisme entre catholiques et protestants. Ceux-ci luttent pour leur doctrine, mais — il faut le dire à leur louange — de la façon la plus loyale, au moins dans la forme, par la presse et à parité d'armes avec leurs adversaires.

Les protestants assistent aux offices catholiques, par curiosité, comme on va au spectacle : — « pour voir ce Monsieur qui s'habille et se déshabille si souvent », disent légèrement certains d'entre eux en parlant de Monseigneur ; d'autres, les jours de grandes fêtes, afin d'entendre la musique. Nos cérémonies les étonnent, eux à qui

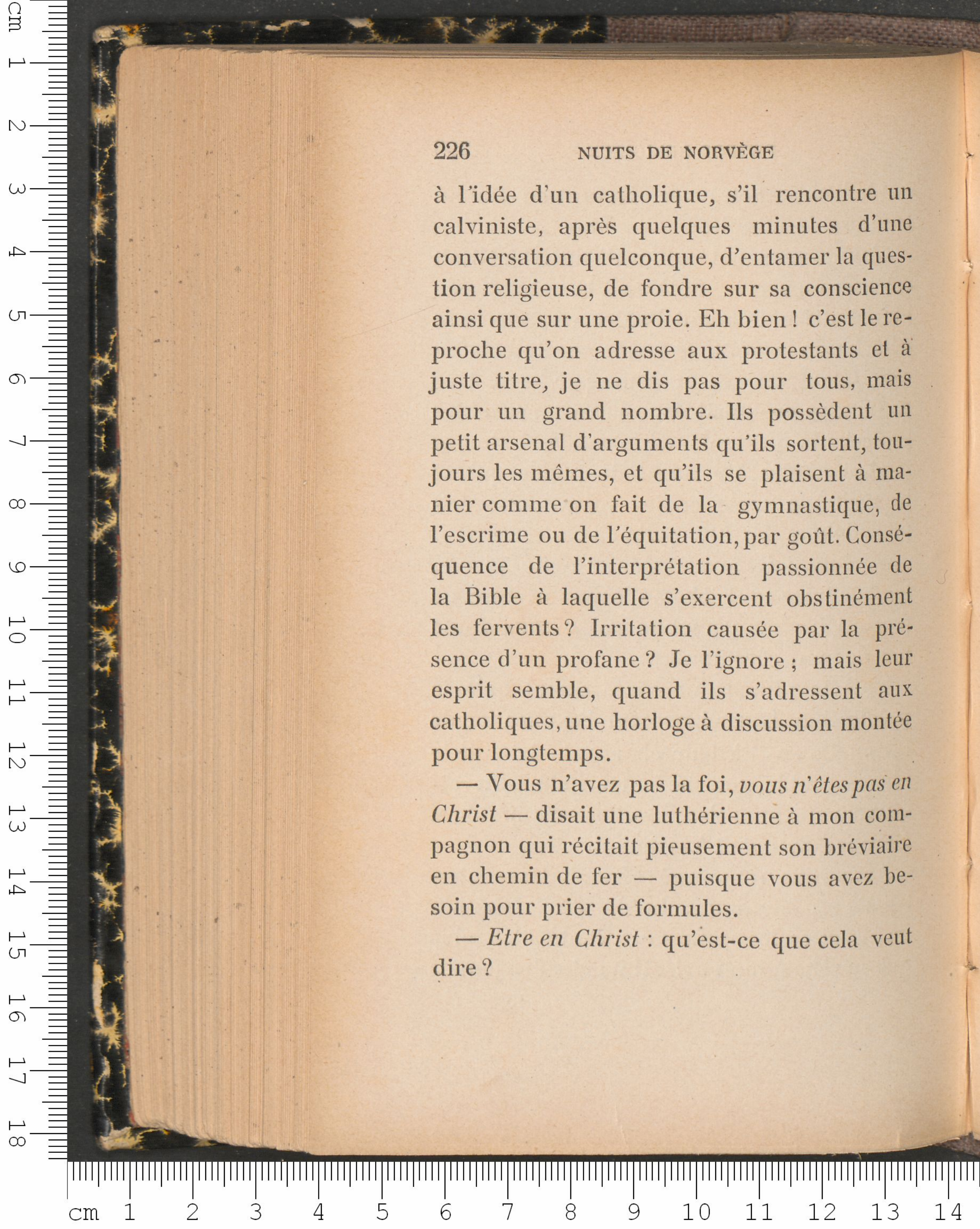
symbolisme est étranger. Ils vont en foule à la messe de minuit.

L'an dernier, la légation d'Autriche faisait célébrer un service funèbre à la mémoire de l'Impératrice. Pendant l'office, une pierre se détacha de la voûte et roula sur le catafalque, jetant cierges et fleurs par terre. Une panique se produisit dans l'assistance et les protestants présents de s'enfuir à toutes jambes, affolés. Un agent de police qui se trouvait à la porte, en les voyant se précipiter dehors, les interpella en ces termes :

— Que faites-vous donc ? Cette pierre, tombée juste sur l'échafaudage mortuaire, ne pouvait blesser personne. C'est sans doute une de leurs cérémonies.

Mais la plupart ne s'intéressent qu'à la prédication. L'enseignement, l'explication de l'Evangile : voilà leur champ de bataille le plus favorable, car ils font un abus du raisonnement, avec des arguties sans nombre, à propos de tout et à propos de rien.

Avez-vous remarqué comme les protestants sont fanatiques du débat ? Le besoin de discuter les rend provocants, bien plus que le zèle, à mon avis. Il ne viendra jamais



à l'idée d'un catholique, s'il rencontre un calviniste, après quelques minutes d'une conversation quelconque, d'entamer la question religieuse, de fondre sur sa conscience ainsi que sur une proie. Eh bien ! c'est le reproche qu'on adresse aux protestants et à juste titre, je ne dis pas pour tous, mais pour un grand nombre. Ils possèdent un petit arsenal d'arguments qu'ils sortent, toujours les mêmes, et qu'ils se plaisent à manier comme on fait de la gymnastique, de l'escrime ou de l'équitation, par goût. Conséquence de l'interprétation passionnée de la Bible à laquelle s'exercent obstinément les fervents ? Irritation causée par la présence d'un profane ? Je l'ignore ; mais leur esprit semble, quand ils s'adressent aux catholiques, une horloge à discussion montée pour longtemps.

— Vous n'avez pas la foi, *vous n'êtes pas en Christ* — disait une luthérienne à mon compagnon qui récitait pieusement son bréviaire en chemin de fer — puisque vous avez besoin pour prier de formules.

— *Etre en Christ* : qu'est-ce que cela veut dire ?

— *Etre en Christ*, c'est aimer Jésus-Christ, se reposer en lui, éprouver une satisfaction sensible à se souvenir de lui, à se rappeler certains traits de la Bible, sans rien faire, sans rien dire. Tel est l'idéal de la piété. Et si vous *êtes en Christ*, toutes vos actions sont bonnes et vous préparent au ciel, quelles qu'elles soient.

En Norvège, les protestants recherchent surtout les sermons catholiques. Ils les écoutent avidement, les jugent, notent leurs impressions, les erreurs qu'ils relèvent, à leur sens ; et le lendemain ou quelques jours après, dans les colonnes d'un journal, ils attaquent tel ou tel point de la doctrine exposée en chaire le dimanche précédent à la cathédrale.

Le prédicateur à l'affût répond par l'organe d'une feuille catholique et la discussion ainsi engagée se poursuit, fort longtemps souvent, jusqu'à ce que l'un des deux partis se retire, vaincu ou lassé et irrité par la mauvaise foi de son adversaire.

La sève religieuse m'a paru vivace chez cette nation. Dieu et sa loi sont respectés. J'ai vu des Norvégiens qui voyageaient avec leur Bible. Le repos dominical est rigoureu-

sement observé, scrupuleusement même. Il m'a été impossible de faire mettre deux points à un doigt de gant, un dimanche, dans un hôtel. Bien entendu, jamais un ouvrier sur un chantier. La foi au contraire a suscité mille façons de passer saintement le jour du Seigneur.

A Christiania, je me dirigeais le Dimanche après midi vers Piperviken. En traversant la place d'Eidsvold en bas du palais royal, j'aperçus un attroupement autour de la statue de Vergeland. Robes blanches et ombrelles claires faisaient au poète une fraîche auréole. La musique ! Décidément il y a une fête, et je m'approchai. Des femmes se détachaient sur la foule avec leurs capotes *miss Helyett*, profondes comme des niches, sur le bord desquelles on lisait en grandes lettres rouges le mot *Frelsesarmeen*. Elles s'agitaient ainsi que des hommes qui portaient ostensiblement autour de leur casquette la même enseigne, appelant le peuple du geste et de la voix. Quelques-unes, immobiles, soufflaient dans des instruments de cuivre pour se faire entendre plus loin et avec plus d'harmonie. L'orchestre était ex-

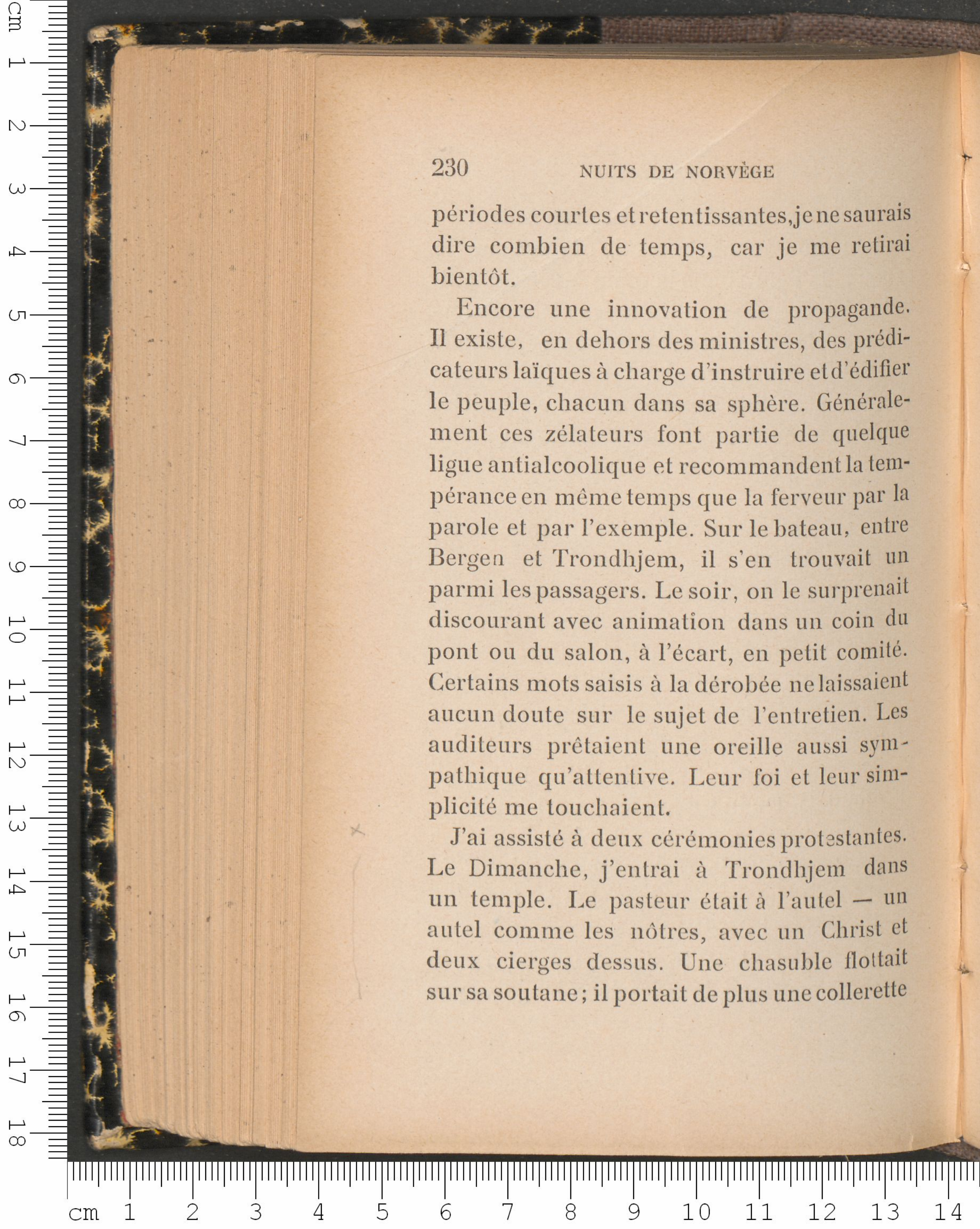
cellent. Deux ou trois autres se reposaient au pied du monument, le coude appuyé sur le genou et la figure dans la main, avec des attitudes inspirées, pareilles à des statues symboliques élevées à la mémoire de Vergeland.

Deux hommes escaladent le piédestal : l'un très gros, très rouge, musclé en athlète, d'une assurance farouche ; l'autre, un jeune homme blond et mince, à l'air doux, légèrement myope.

— Le général Booth et son interprète, murmure-t-on !

Le général Booth, le grand chef de l'armée du salut ! Les capotes et les casquettes constituent l'uniforme de son état-major.

D'une voix robuste et écrasante — une voix de tonnerre — le bras levé et le poing serré, il lance dans l'air de toutes ses forces des paroles qui tombent sur l'auditoire comme des boulets. Quand son souffle est épuisé — après une phrase ou un membre de phrase — pendant qu'il le reprend en respirant, le petit blond, tel qu'une machine à répercussion, répète littéralement en norvégien ce que le maître vient de dire en anglais ; et le discours continue dans les deux langues, par



périodes courtes et retentissantes, je ne saurais dire combien de temps, car je me retirai bientôt.

Encore une innovation de propagande. Il existe, en dehors des ministres, des prédicateurs laïques à charge d'instruire et d'édifier le peuple, chacun dans sa sphère. Généralement ces zélateurs font partie de quelque ligue antialcoolique et recommandent la tempérance en même temps que la ferveur par la parole et par l'exemple. Sur le bateau, entre Bergen et Trondhjem, il s'en trouvait un parmi les passagers. Le soir, on le surprenait discourant avec animation dans un coin du pont ou du salon, à l'écart, en petit comité. Certains mots saisis à la dérobée ne laissaient aucun doute sur le sujet de l'entretien. Les auditeurs prêtaient une oreille aussi sympathique qu'attentive. Leur foi et leur simplicité me touchaient.

J'ai assisté à deux cérémonies protestantes. Le Dimanche, j'entrai à Trondhjem dans un temple. Le pasteur était à l'autel — un autel comme les nôtres, avec un Christ et deux cierges dessus. Une chasuble flottait sur sa soutane; il portait de plus une collerette

blanche, tuyautée, qu'on appelle la fraise : c'est l'ornement ecclésiastique par excellence. Après avoir récité des prières auxquelles le peuple répondit en chantant il se dépouilla de sa chasuble et du haut de la chaire lut et commenta la Bible.

Quelques jours auparavant je fus témoin d'un enterrement au cimetière de Christiania : un joli cimetière en terrasses, un vrai parterre de fleurs. Autour de chaque tombe il y a comme un petit jardin, avec des allées minuscules soigneusement râtissées, des plantes, et jusqu'à un banc pour se reposer vis-à-vis la fosse. Est-ce qu'on prie assis dans ce pays, ou bien converse-t-on avec les morts, tient-on salon sur leurs cendres ainsi qu'en Turquie ? Le champ du repos est-il le lieu de méditation des vivants, un lieu intermédiaire entre la vie représentée par les fleurs et la mort cachée sous la pierre sépulcrale ?

Ce matin-là pas un des bancs n'était occupé. Seules on voyait rôder quelques silhouettes qui arrosaient les plantes ou redressaient les bordures.

Soudain la physionomie du cimetière changea. Des femmes en deuil, des hommes

vêtus de noir passèrent silencieusement, se dirigeant du côté de la chapelle. Je les suivis. Dans une espèce de transept prolongé, attenant au temple et qui s'en détachait tel qu'un bras tendu, six cercueils étaient alignés, trois de chaque côté. On les avait déposés là hier, et aujourd'hui ils allaient être inhumés l'un après l'autre, se succéder de quart d'heure en quart d'heure, dans l'église d'abord pour le chant des psaumes, puis sous le sol.

Le premier convoi s'achemina. En tête venait le maître des cérémonies, son bâton à la main. Derrière la bière, portée par quatre hommes, marchait le pasteur : soutane noire, chapeau haute forme et fraise au cou. Le long défilé des parents et amis s'égrenait ensuite.

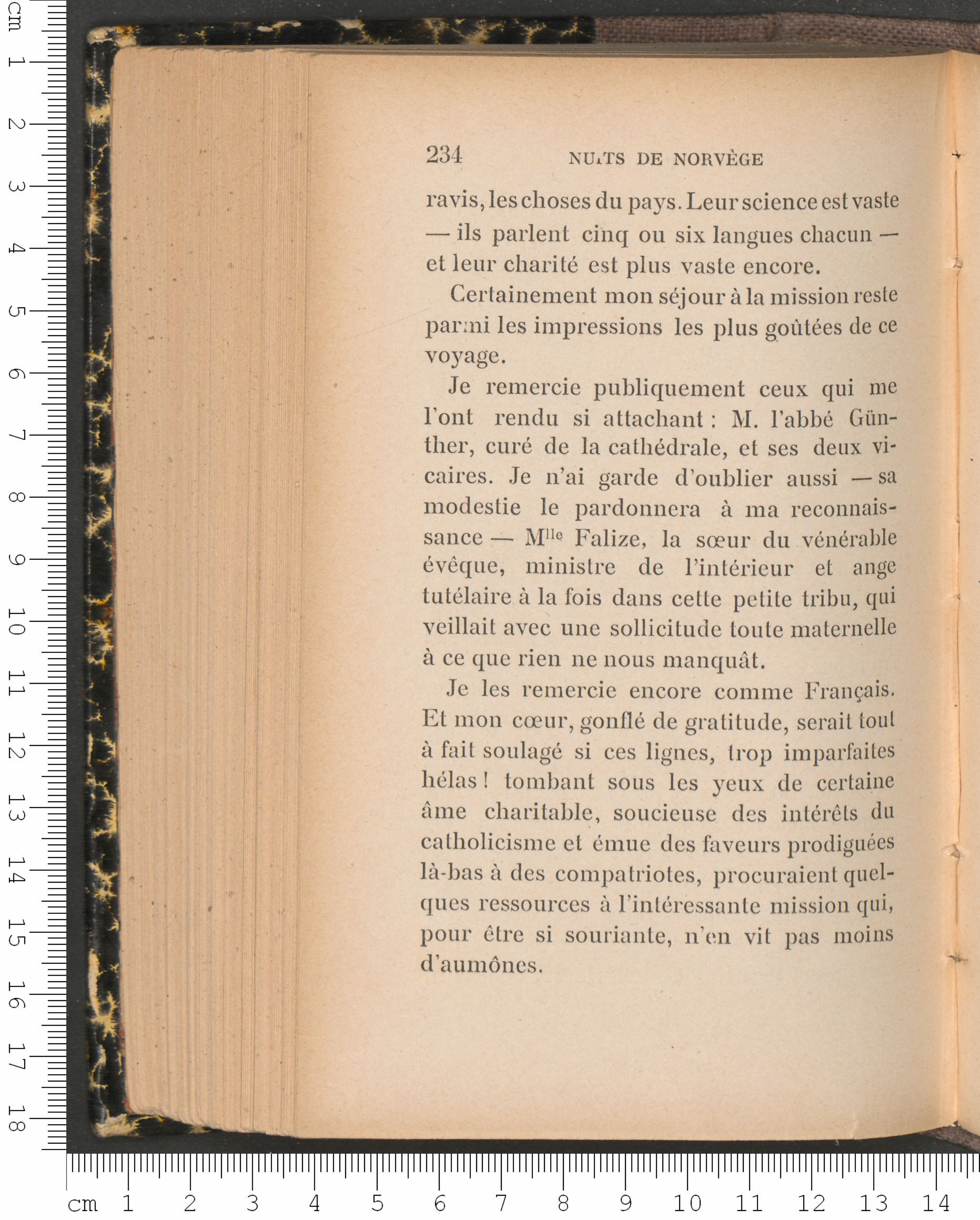
Les bords de la fosse béante étaient jonchés de branches de sapins. Le mort descendit au fond, lentement. Alors le ministre s'approcha et dit quelques mots. Trois fois en parlant il se découvrit — quand il s'adressait au défunt — et tous les assistants firent comme lui : les hommes enlevaient leur chapeau et les femmes s'inclinaient. Puis il prit une bêche que lui présenta le fossoyeur et il jeta sur le cercueil une pelletée de terre. Ce fut tout. Il

serra les mains qui se tendaient vers lui et disparut. Chacun en passant envoyait au cadavre la couronne ou le bouquet qu'il tenait au bout des doigts. Les fleurs remplacent notre eau bénite. Pas une prière, pas un signe de croix, pas une éclaircie d'espérance dans l'obscurité de la mort! Rien de l'au-delà, rien pour l'âme. Seulement des fleurs qui seront fanées ce soir. C'était lugubre, c'était glacial.

Avant de clore ce chapitre consacré à la question religieuse, j'ai une dette de reconnaissance à acquitter, une dette très considérable pour l'hospitalité si cordiale, si délicatement attentionnée, si intéressante aussi, que j'ai reçue avec mon compagnon à la mission catholique de Christiania.

Quatre jours! C'est bien peu de temps, mais ce furent des jours très précieux, très doux au souvenir, des jours qu'on ne saurait oublier à cause du parfum d'intimité qu'ils ont laissé à l'âme et des connaissances dont ils ont enrichi l'esprit.

Les missionnaires nous ont accueillis comme des frères, les bras ouverts. Nous partagions leur toit et leur table, écoutant,

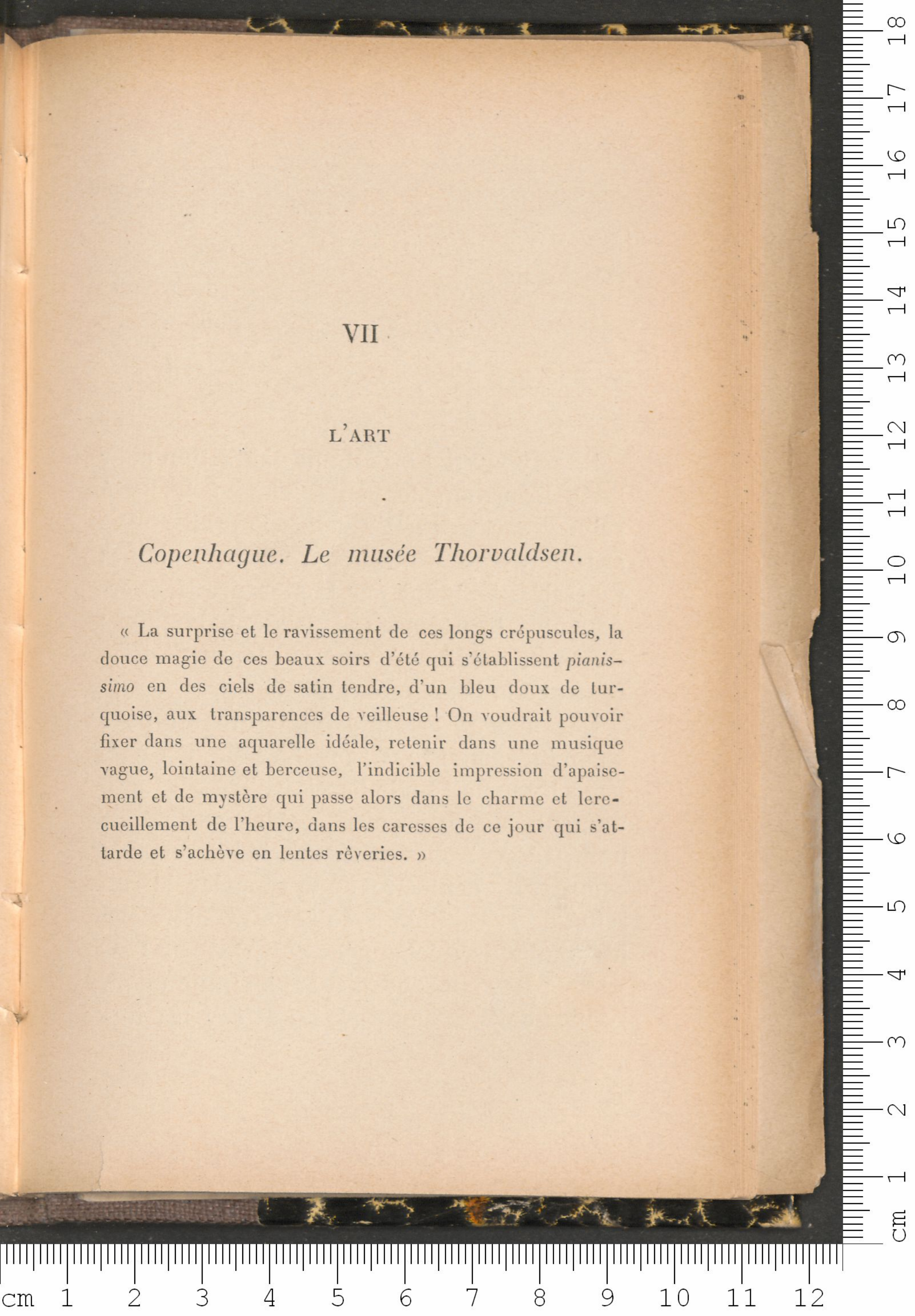


ravis, les choses du pays. Leur science est vaste — ils parlent cinq ou six langues chacun — et leur charité est plus vaste encore.

Certainement mon séjour à la mission reste parmi les impressions les plus goûtées de ce voyage.

Je remercie publiquement ceux qui me l'ont rendu si attachant : M. l'abbé Günther, curé de la cathédrale, et ses deux vicaires. Je n'ai garde d'oublier aussi — sa modestie le pardonnera à ma reconnaissance — Mlle Falize, la sœur du vénérable évêque, ministre de l'intérieur et ange tutélaire à la fois dans cette petite tribu, qui veillait avec une sollicitude toute maternelle à ce que rien ne nous manquât.

Je les remercie encore comme Français. Et mon cœur, gonflé de gratitude, serait tout à fait soulagé si ces lignes, trop imparfaites hélas ! tombant sous les yeux de certaine âme charitable, soucieuse des intérêts du catholicisme et émue des faveurs prodiguées là-bas à des compatriotes, procuraient quelques ressources à l'intéressante mission qui, pour être si souriante, n'en vit pas moins d'aumônes.

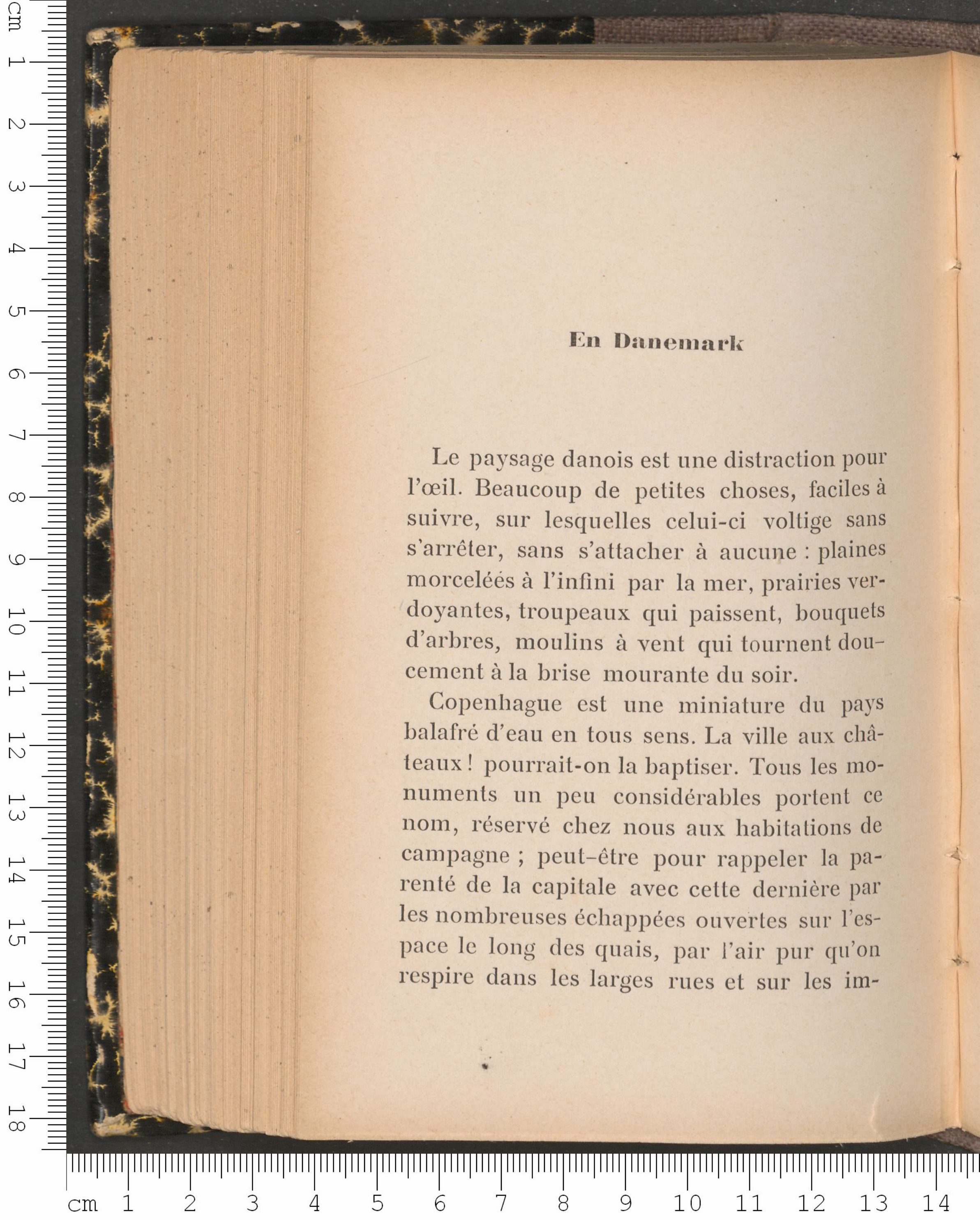


VII

L'ART

Copenhague. Le musée Thorvaldsen.

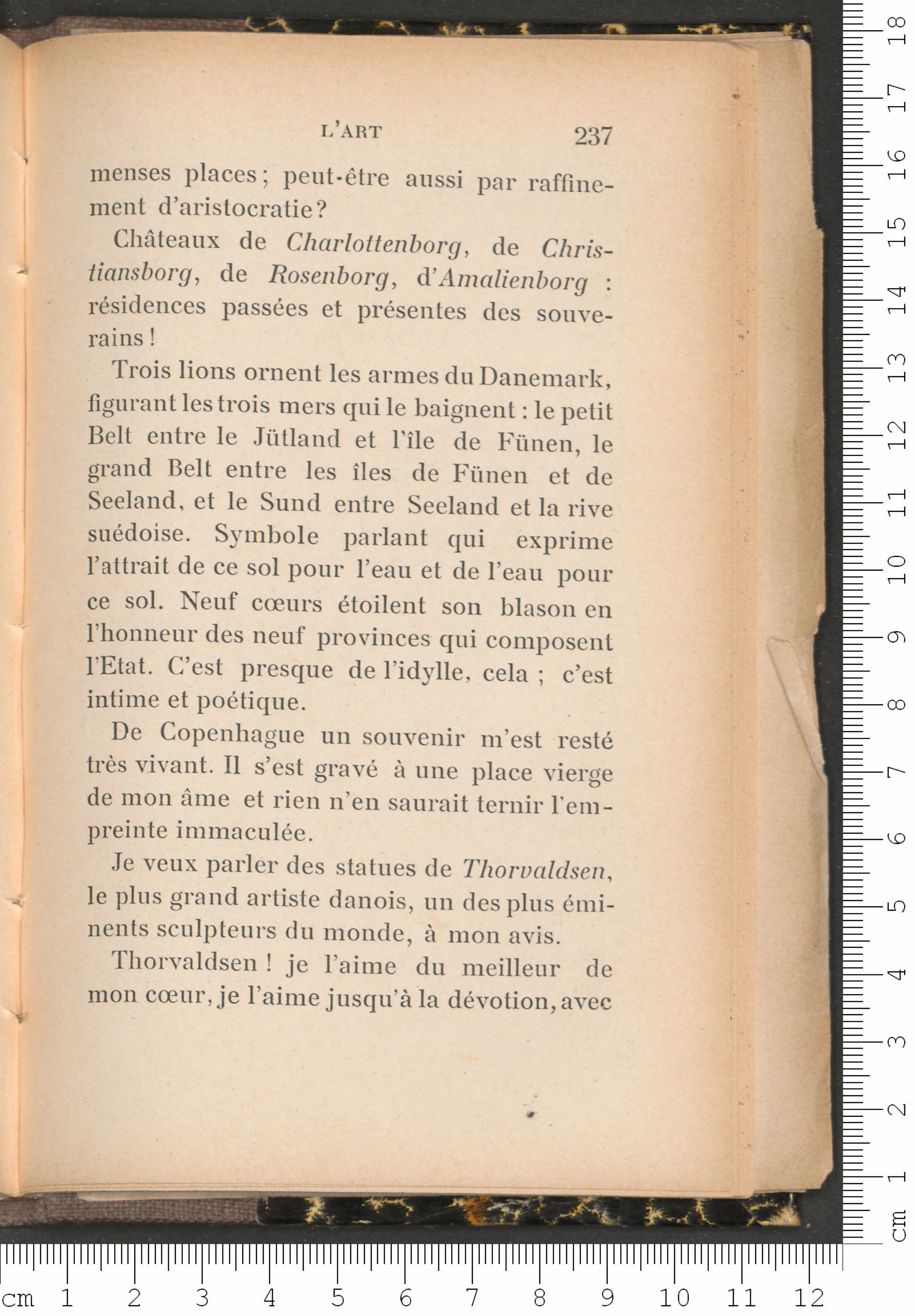
« La surprise et le ravissement de ces longs crépuscules, la douce magie de ces beaux soirs d'été qui s'établissent *pianissimo* en des ciels de satin tendre, d'un bleu doux de turquoise, aux transparences de veilleuse ! On voudrait pouvoir fixer dans une aquarelle idéale, retenir dans une musique vague, lointaine et berceuse, l'indicible impression d'apaisement et de mystère qui passe alors dans le charme et lerecueillement de l'heure, dans les caresses de ce jour qui s'attarde et s'achève en lentes rêveries. »



En Danemark

Le paysage danois est une distraction pour l'œil. Beaucoup de petites choses, faciles à suivre, sur lesquelles celui-ci voltige sans s'arrêter, sans s'attacher à aucune : plaines morcelées à l'infini par la mer, prairies verdoyantes, troupeaux qui paissent, bouquets d'arbres, moulins à vent qui tournent doucement à la brise mourante du soir.

Copenhague est une miniature du pays balafré d'eau en tous sens. La ville aux châteaux ! pourrait-on la baptiser. Tous les monuments un peu considérables portent ce nom, réservé chez nous aux habitations de campagne ; peut-être pour rappeler la parenté de la capitale avec cette dernière par les nombreuses échappées ouvertes sur l'espace le long des quais, par l'air pur qu'on respire dans les larges rues et sur les im-



menses places; peut-être aussi par raffinement d'aristocratie?

Châteaux de *Charlottenborg*, de *Christiansborg*, de *Rosenborg*, d'*Amalienborg* : résidences passées et présentes des souverains!

Trois lions ornent les armes du Danemark, figurant les trois mers qui le baignent : le petit Belt entre le Jütland et l'île de Fünen, le grand Belt entre les îles de Fünen et de Seeland, et le Sund entre Seeland et la rive suédoise. Symbole parlant qui exprime l'attrait de ce sol pour l'eau et de l'eau pour ce sol. Neuf cœurs étoilent son blason en l'honneur des neuf provinces qui composent l'Etat. C'est presque de l'idylle, cela ; c'est intime et poétique.

De Copenhague un souvenir m'est resté très vivant. Il s'est gravé à une place vierge de mon âme et rien n'en saurait ternir l'empreinte immaculée.

Je veux parler des statues de *Thorvaldsen*, le plus grand artiste danois, un des plus éminents sculpteurs du monde, à mon avis.

Thorvaldsen ! je l'aime du meilleur de mon cœur, je l'aime jusqu'à la dévotion, avec

respect, avec tendresse, avec une reconnaissance indicible pour le bien qu'il m'a fait ; — je l'aime comme on aime les fées, les divinités personnelles, comme on aime ces génies réels ou imaginaires, ces génies bleus, roses ou blancs, en chair ou en songe, tous dispensateurs d'impressions réservées et surhumaines qui sont les diamants de l'imagination et de la sensibilité. Il est un ami de mon âme.

Ce que j'ai éprouvé par lui, on ne peut le demander qu'à l'amitié, à l'amour, à la nature et à l'art ; ce phénomène est si exceptionnel qu'il tient du miracle. Aux tréfonds de l'être, des cordes infiniment délicates qu'on ne soupçonne même pas, tant elles sont secrètes, tout d'un coup viennent à vibrer. Alors c'est l'ivresse cérébrale, c'est l'extase ! La vie se transfigure, une jouissance inénarrable vous envahit ; c'est comme une révélation indiscrète de la béatitude des élus.

Un *moi* inconnu, un meilleur *moi* se substitue au vieux *moi* égoïste et positif. L'âme s'échappe du corps sur les ailes que lui prête l'art et s'envole, légère et souriante, dans un coin du ciel qui s'entr'ouvre. Cette fois elle

prend sa revanche ! Si le corps trop souvent l'a bridée, elle se soucie peu de lui à présent. En soupçonne-t-elle seulement l'existence ? Elle fait son écolier en vacances.

Oh ! cette vie tout immatérielle du cœur ou de l'esprit, qui capte facultés et organes, absorbant la somme d'activité distribuée à l'être entier, cette vie éclose d'un regard de statue, de l'expression d'un tableau, du trouble causé par un air de musique, éclose encore d'un baiser, d'un simple sourire — cela suffit — qui dira son exquise douceur, son enivrante caresse ?

Ils sont grands, ils sont sublimes, ces hommes qui ont trop d'âme, qu'ils s'appellent Lamartine, Raphaël, Thorvaldsen, Gounod. Il leur faut la répandre, la donner... ; elle fleurit sous leur plume, elle trempe leur pinceau, elle polit leur ciseau, elle parfume leur atmosphère. Et les parcelles précieuses qui s'en détachent sous toutes les formes de l'art et voltigent alentour, pareilles à des phalènes d'or, fécondent encore les âmes délicates qu'elles effleurent, raniment les agonisantes, initient les ignorantes, consolent les désespérées, enflamment les passionnées.

Ce qui déborde de leur âme, à ces héros, sert à créer d'autres âmes par le monde. La visite du musée Thorvaldsen fut pour moi un réveil. Un voile se déchira sous mes yeux : la beauté, l'idéal, m'apparurent, m'inondant de lumière et me captivant. Il se produisit en moi, devant la sculpture, la même secousse qu'à la galerie des *Ufflizi* et au palais *Pitti* devant la peinture et au Parthénon devant l'architecture.

Thorvaldsen se plaît aux sujets antiques. Il a illustré l'Iliade, il a illustré la mythologie. Splendeur des formes impeccables dans les grandes statues comme Jason, ou, chez celles de moindre volume, distinction affinée des gestes et des poses et expression épurée des nuances les plus délicates du sentiment : on ne sait ce qu'il faut admirer davantage.

— *L'Amour* et *Psyché* : voilà pour moi le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Un homme et une femme très jeunes et très beaux. L'âge d'or de la vie, cet âge fugitif et merveilleux, où le corps atteint son complet développement, encore vierge de tare, sans ride et sans fatigue, prêt à toutes les peines et n'en ayant subi aucune, fragile mais intact, épa-

noui dans la première fraîcheur de sa maturité, dans la perfection de ses formes écloses du matin ; — l'âge de l'équilibre où l'esprit et le cœur, parallèlement, réalisent la plénitude de leur puissance, pensent et aiment de toute l'âme, franchement et sans complication, rien que pour penser et aimer, avec la ferveur d'idéal des commencements qui empêche alors la souillure.

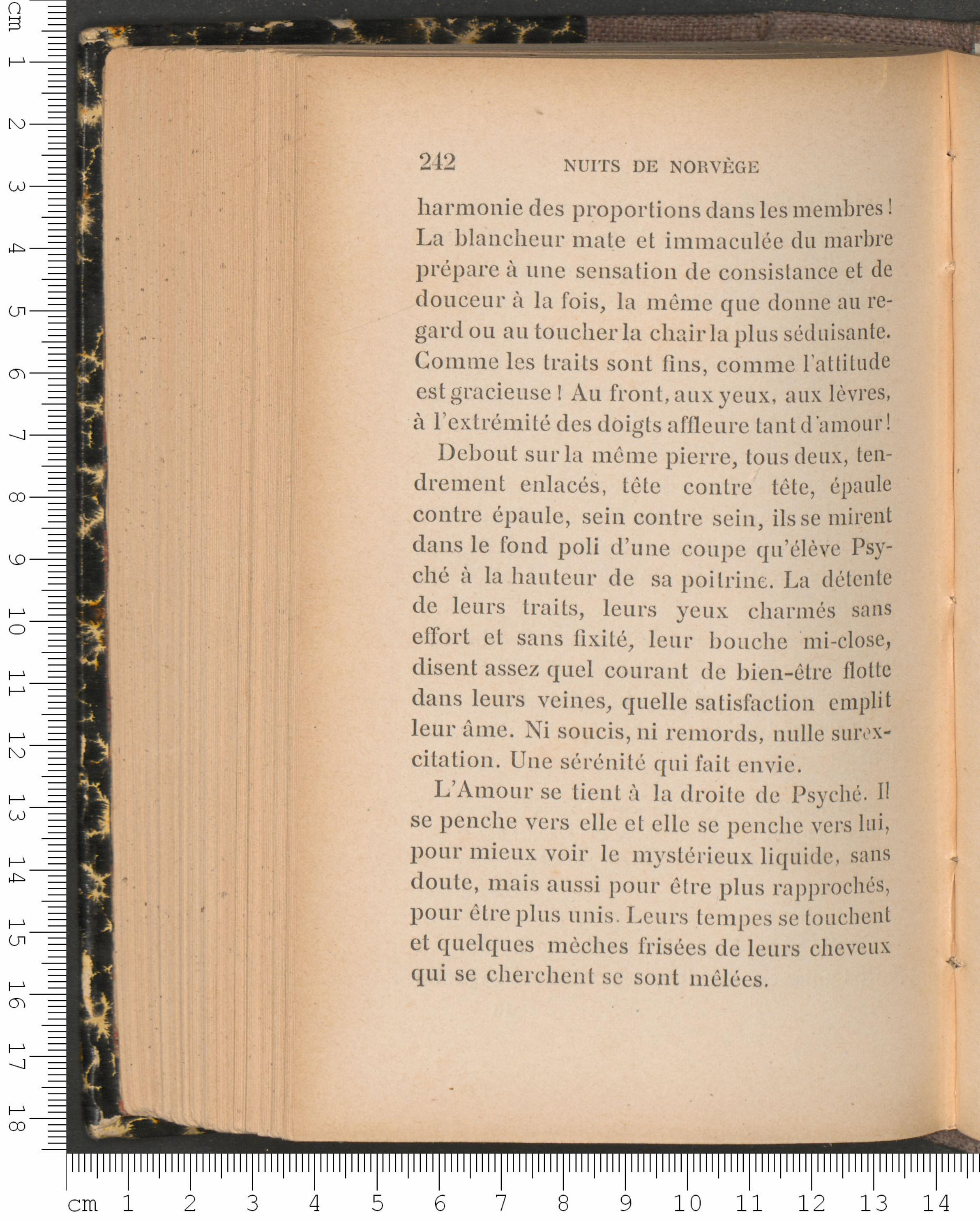
Peut-on imaginer des conditions d'existence plus favorables pour étayer le bonheur? Comment représenter avec plus de vérité une scène de jouissance infinie, une allégorie d'amour ?

Tout en ces héros plaît et attire, absolument tout : beauté irréprochable, jeunesse en fleur, grâce physique, sincérité morale. Un voile de séduction semble tissé autour de leur personne.

J'ai regardé longtemps, assis sous les vieux charmes,
Près du pont, *me sentant monter aux yeux les larmes*
Que fait venir l'aspect de la beauté parfaite...

(F. Grech).

Quelle pureté exquise de lignes le long du corps pour en dessiner les contours ! Quelle



harmonie des proportions dans les membres ! La blancheur mate et immaculée du marbre prépare à une sensation de consistance et de douceur à la fois, la même que donne au regard ou au toucher la chair la plus séduisante. Comme les traits sont fins, comme l'attitude est gracieuse ! Au front, aux yeux, aux lèvres, à l'extrémité des doigts affleure tant d'amour !

Debout sur la même pierre, tous deux, tendrement enlacés, tête contre tête, épaule contre épaule, sein contre sein, ils se mirent dans le fond poli d'une coupe qu'élève Psyché à la hauteur de sa poitrine. La détente de leurs traits, leurs yeux charmés sans effort et sans fixité, leur bouche mi-close, disent assez quel courant de bien-être flotte dans leurs veines, quelle satisfaction emplit leur âme. Ni soucis, ni remords, nulle surexcitation. Une sérénité qui fait envie.

L'Amour se tient à la droite de Psyché. Il se penche vers elle et elle se penche vers lui, pour mieux voir le mystérieux liquide, sans doute, mais aussi pour être plus rapprochés, pour être plus unis. Leurs tempes se touchent et quelques mèches frisées de leurs cheveux qui se cherchent se sont mêlées.

Psyché câline glisse le bras droit autour du cou de l'Amour. Celui-ci au doux contact a frissonné ; son bras aussitôt s'est replié en deux et sa main vient retrouver sur son épaule la chère main qui s'y repose. Leurs doigts se nouent mais très mollement. Pas besoin d'une étreinte pour resserrer l'intimité. De se sentir leur suffit.

La ravissante chaîne d'amour que ces deux beaux bras nus qui se rencontrent, allant l'un à l'autre tout naturellement, on dirait d'instinct, sans un signe des yeux abîmés dans la contemplation ! Ils se joignent, les doigts se croisent à la façon des anneaux, mais à quoi bon les souder ? quelle insulte ! L'espérance et la confiance ne sont-elles pas là, sûrs garants de la fidélité ?

Le bras gauche de l'Amour soutient Psyché par derrière, pour l'empêcher de tomber à la renverse, pour la garder inclinée vers lui aussi. Celui de Psyché, tige charmante, supporte à l'extrémité de la main, ouverte comme le calice d'une fleur, la coupe merveilleuse favorisée de leurs regards énamourés.

Pour se voir tous les deux à la fois, pour n'être jamais séparés, pas plus devant leurs

yeux qu'à la face de l'univers, l'Amour et Psyché ont inventé le miroir de je ne sais quel liquide transparent. Un tout petit miroir où ils s'aperçoivent en miniature — c'est plus gentil ainsi — et où — remarquez-le — il n'y a pas de place pour une autre figure, car la coupe qui l'enchâsse ne déborde guère de la jolie main qui la soutient. Tous les deux, rien que tous les deux... toujours.

Si l'on en juge par l'expression de leur physionomie, ce spectacle ne les lassera pas de longtemps. Il leur plaît juste assez pour retenir l'attention, pas trop pour l'épuiser promptement.

A les voir côte à côte, appuyés l'un sur l'autre, les mains réunies, on croirait qu'ils vont s'élancer pour un pas de danse, surtout en prenant garde à la flexion du genou et au pied déjà soulevé. Cette pose passagère, comme celle de l'oiseau sur la branche, signifie qu'ils sont au-dessus de la terre, qu'ils l'effleurent seulement, préoccupés de choses bien plus élevées, toutes spirituelles et presque célestes. La terre, ils s'en soucient peu ; ont-ils jamais pensé qu'elle existait ? Non, bien sûr !

Et à ces attitudes indécises, à ces gestes inachevés, à ces sentiments estompés, ils empruntent je ne sais quoi de vague, de troublant, qui les noie dans un nuage d'idéal et les soulève dans un monde supérieur et irréel, un monde intermédiaire entre le firmament et le sol, le monde flottant des chimères qui n'est ni celui des astres ni celui de la flore et de la faune, qui n'existe qu'en songe.

Quel mortel a jamais compté dans son jeu tant d'atouts de bonheur ? S'aimer ainsi, illusion ! Ils s'aiment, eux, non pas comme on aime ici-bas, mais comme on rêverait d'aimer.

Ce ne sont pas un homme et une femme que nous avons devant nous, encore moins des anges puisqu'ils ont un corps semblable au nôtre, — ils n'appartiennent pas plus à la terre qu'au ciel — ce sont des divinités de l'imagination, la reproduction de ses plus parfaites créations, le tableau du souhait poétique de deux jeunes cœurs.

Puisque cela ne se rencontre pas dans la vie, pour un instant au moins grisons-nous d'idéal. Il passera lui, tandis que la réalité demeurera, monotone, implacable.

Lents furent mes yeux à se détacher de cet enivrant *duo* d'amour, et ils ne se détournèrent qu'avec ma promesse de les y ramener.

— Ils tombèrent alors sur *Ganymède*, l'échanson des dieux, un jeune homme encore — cet âge a les préférences de l'artiste — qui verse dans une coupe le nectar. Il fait cela en amateur, sans conviction, avec un joli caprice qui sied à sa beauté efféminée. N'imagine-t-il pas, pour remplir ce minuscule récipient qu'il tient à la main, de lever le bras en l'air par-dessus sa tête et, penchant l'aiguière, de laisser tomber le précieux liquide de cette hauteur. Amusement ou distraction ? Coquetterie plutôt, car ce bras il le recourbe avec une élégance infinie, dans un geste très ample, et il en montre ainsi la perfection. Un bras rond et replet qui s'amincit progressivement jusqu'au poignet. Mes lèvres volontiers y auraient déposé un baiser.

Une flexion du genou comme chez l'Amour et Psyché, même un peu plus accentuée, la jambe droite légèrement repliée en arrière : quelle distinction ce détail, insignifiant en apparence, donne à la pose ! Il rend *l'immo-*

bilité moins dure, moins lourde, plus agréable à l'œil.

— Ailleurs je reconnais *Ganymède* agenouillé qui, avec la même grâce juvénile que tout à l'heure, désaltère l'aigle de Jupiter.

— Encore l'*Amour* et *Psyché*. Ils ont changé de position. Toujours une scène amoureuse, mais différente de la première.

Cette fois Psyché s'est évanouie. Elle est étendue dans l'alanguissement du spasme, tête renversée, yeux clos, bras pendants. L'Amour derrière elle, un genou en terre, lui fait un appui de son corps. Il se penche, les pupilles dilatées par l'émotion, pour considérer la belle défaillante, il va jusqu'à effleurer son front du bord des lèvres. Puis il déploie ses ailes, en manière de paravent, afin d'opérer secrètement sa cure, à l'abri des regards et du jour, comme dans un sanctuaire. Ils ont l'air d'être sous une niche.

Voyez l'Amour tirer une flèche de son carquois qu'il porte sur le dos à la façon d'une hotte. Il la choisit au doigté, sans regarder. Oh ! il sait par cœur quelle est la bonne et où elle se trouve ; le succès pour lui ne fait pas de doute. Ce corps troublant, affaissé à

présent, va se ressaisir. D'elles-mêmes les paupières vont se séparer et la vie, répandue de nouveau comme un philtre sous cette chair lisse et ferme, réveillera toutes les énergies endormies.

Il me remet en mémoire, ce spectacle pailleté de symboles, une phrase que je lisais naguère dans un livre singulièrement attachant : « Les marionnettes pendent languissamment sur le bras du fauteuil, attendant que vous leur donniez la vie. Que d'âmes de femmes sont ainsi qui s'éveillent entre les mains délicatement caressantes de l'homme qui les aime (1) ! »

Phrase et image sont l'expression, l'une littéraire, l'autre artistique, d'un même sentiment.

Passons ! — *Bacchus donne à boire à l'Amour*, avec résignation, c'est vrai ; mais son air préoccupé trahit sinon la jalousie, au moins l'indifférence, la distraction irrespectueuse de l'esprit.

— Un bas-relief constellé de petits enfants qui s'envolent en l'air, pareils à des oiseaux :

(1) *Amitié amoureuse.*

Les âges de l'amour. Thorvaldsen travaillait à cette œuvre lorsqu'il reçut dans son atelier la visite du Pape. Celui-ci en fut tellement émerveillé qu'il oublia, dans son trouble, de bénir l'artiste.

L'amour, toujours l'amour ! L'amour sentiment et l'Amour divinité ! Quelle place il occupe dans la vie de Thorvaldsen ! Tous ses marbres sont veinés d'amour.

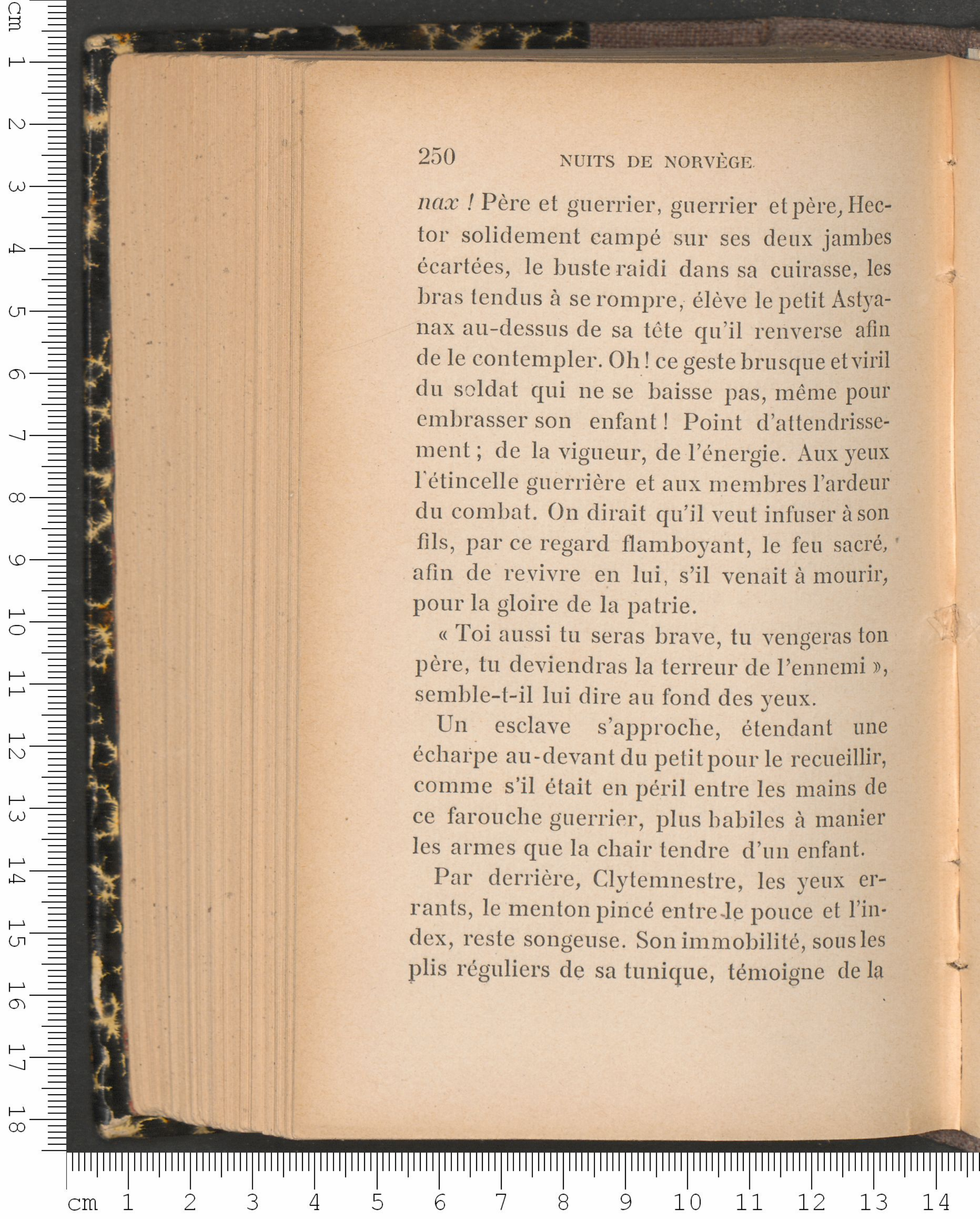
Rappelons nos souvenirs classiques. Voici le cortège des héros homériques.

— *Priam demandant à Achille le corps d'Hector :* un bas-relief aussi.

L'angoisse à son paroxysme éclate dans l'œil de Priam. Plaignez-le ce vieillard agenouillé, courbé en deux, qui se traîne aux pieds du vainqueur ; son regard est si humble, si douloureux ! Le roi est changé en mendiant.

Achille, sur son trône, le toise avec fierté : « Tu dis ? » Il a le sourcil froncé, l'air dur, mais il est attentif quand même. Tant de détresse ne le laisse pas absolument insensible. Tout espoir d'indulgence n'est pas perdu. Il y a une brèche ouverte dans sa rancune.

— Et *les adieux d'Hector au petit Astya-*

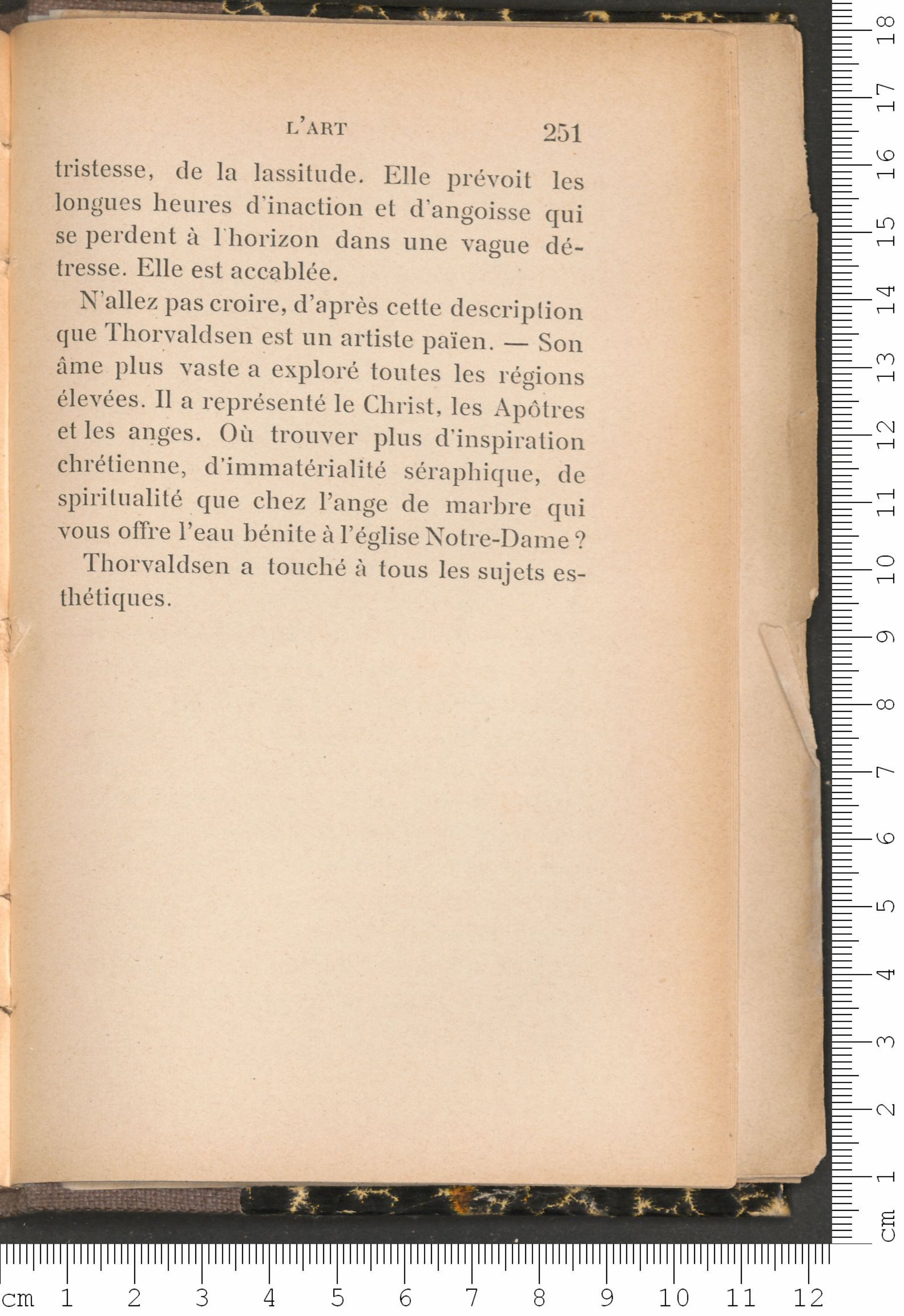


nax ! Père et guerrier, guerrier et père, Hector solidement campé sur ses deux jambes écartées, le buste raidi dans sa cuirasse, les bras tendus à se rompre, élève le petit Astyanax au-dessus de sa tête qu'il renverse afin de le contempler. Oh ! ce geste brusque et viril du soldat qui ne se baisse pas, même pour embrasser son enfant ! Point d'attendrissement ; de la vigueur, de l'énergie. Aux yeux l'étincelle guerrière et aux membres l'ardeur du combat. On dirait qu'il veut infuser à son fils, par ce regard flamboyant, le feu sacré, afin de revivre en lui, s'il venait à mourir, pour la gloire de la patrie.

« Toi aussi tu seras brave, tu vengeras ton père, tu deviendras la terreur de l'ennemi », semble-t-il lui dire au fond des yeux.

Un esclave s'approche, étendant une écharpe au-devant du petit pour le recueillir, comme s'il était en péril entre les mains de ce farouche guerrier, plus habiles à manier les armes que la chair tendre d'un enfant.

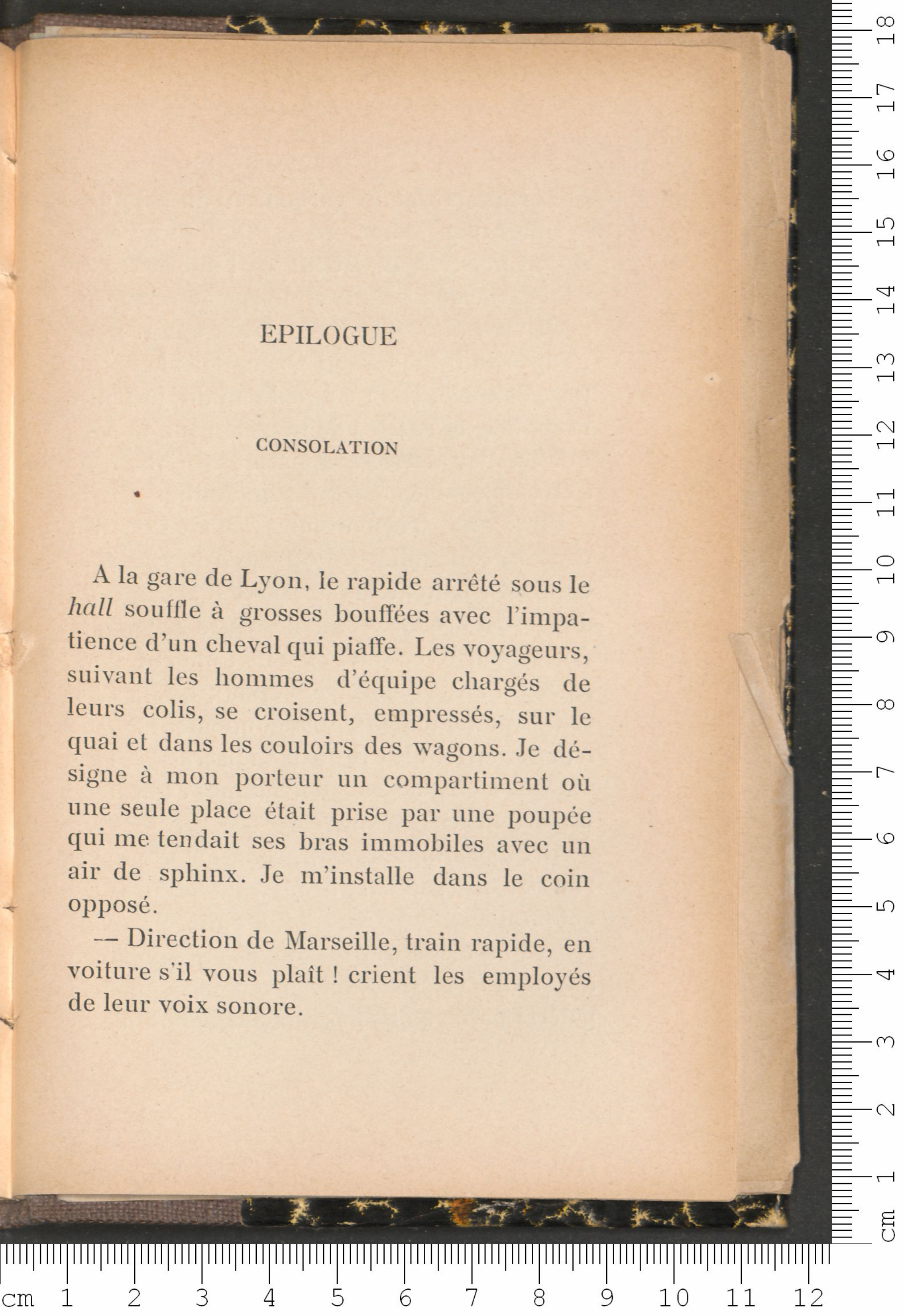
Par derrière, Clytemnestre, les yeux errants, le menton pincé entre le pouce et l'index, reste songeuse. Son immobilité, sous les plis réguliers de sa tunique, témoigne de la



tristesse, de la lassitude. Elle prévoit les longues heures d'inaction et d'angoisse qui se perdent à l'horizon dans une vague détresse. Elle est accablée.

N'allez pas croire, d'après cette description que Thorvaldsen est un artiste païen. — Son âme plus vaste a exploré toutes les régions élevées. Il a représenté le Christ, les Apôtres et les anges. Où trouver plus d'inspiration chrétienne, d'immatérialité séraphique, de spiritualité que chez l'ange de marbre qui vous offre l'eau bénite à l'église Notre-Dame ?

Thorvaldsen a touché à tous les sujets esthétiques.

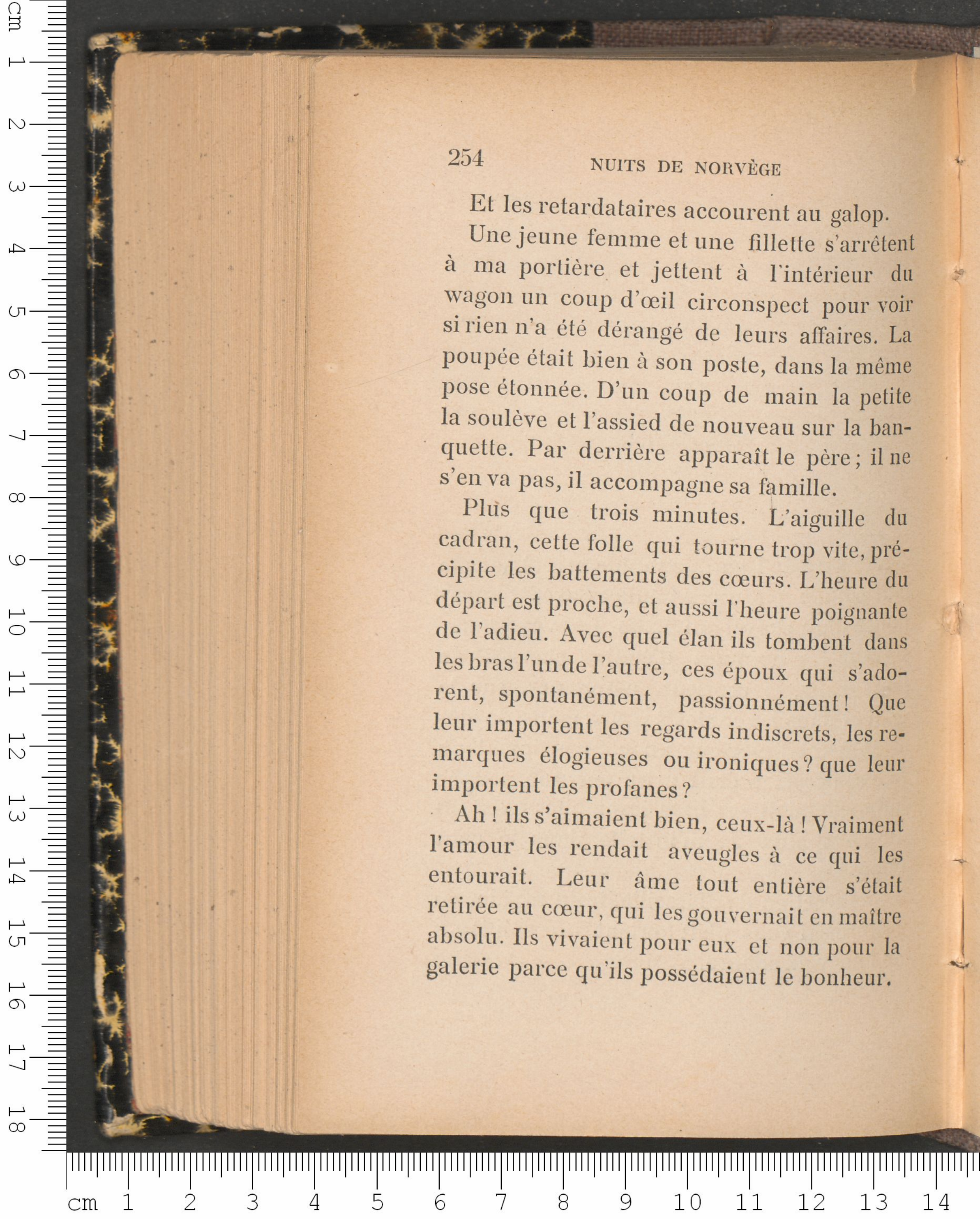


EPILOGUE

CONSOLATION

A la gare de Lyon, le rapide arrêté sous le *hall* souffle à grosses bouffées avec l'impatience d'un cheval qui piaffe. Les voyageurs, suivant les hommes d'équipe chargés de leurs colis, se croisent, empressés, sur le quai et dans les couloirs des wagons. Je désigne à mon porteur un compartiment où une seule place était prise par une poupée qui me tendait ses bras immobiles avec un air de sphinx. Je m'installe dans le coin opposé.

— Direction de Marseille, train rapide, en voiture s'il vous plaît ! crient les employés de leur voix sonore.



Et les retardataires accourent au galop.

Une jeune femme et une fillette s'arrêtent à ma portière et jettent à l'intérieur du wagon un coup d'œil circonspect pour voir si rien n'a été dérangé de leurs affaires. La poupée était bien à son poste, dans la même pose étonnée. D'un coup de main la petite la soulève et l'assied de nouveau sur la banquette. Par derrière apparaît le père ; il ne s'en va pas, il accompagne sa famille.

Plus que trois minutes. L'aiguille du cadran, cette folle qui tourne trop vite, précipite les battements des cœurs. L'heure du départ est proche, et aussi l'heure poignante de l'adieu. Avec quel élan ils tombent dans les bras l'un de l'autre, ces époux qui s'adorent, spontanément, passionnément ! Que leur importent les regards indiscrets, les remarques élogieuses ou ironiques ? que leur importent les profanes ?

Ah ! ils s'aimaient bien, ceux-là ! Vraiment l'amour les rendait aveugles à ce qui les entourait. Leur âme tout entière s'était retirée au cœur, qui les gouvernait en maître absolu. Ils vivaient pour eux et non pour la galerie parce qu'ils possédaient le bonheur.

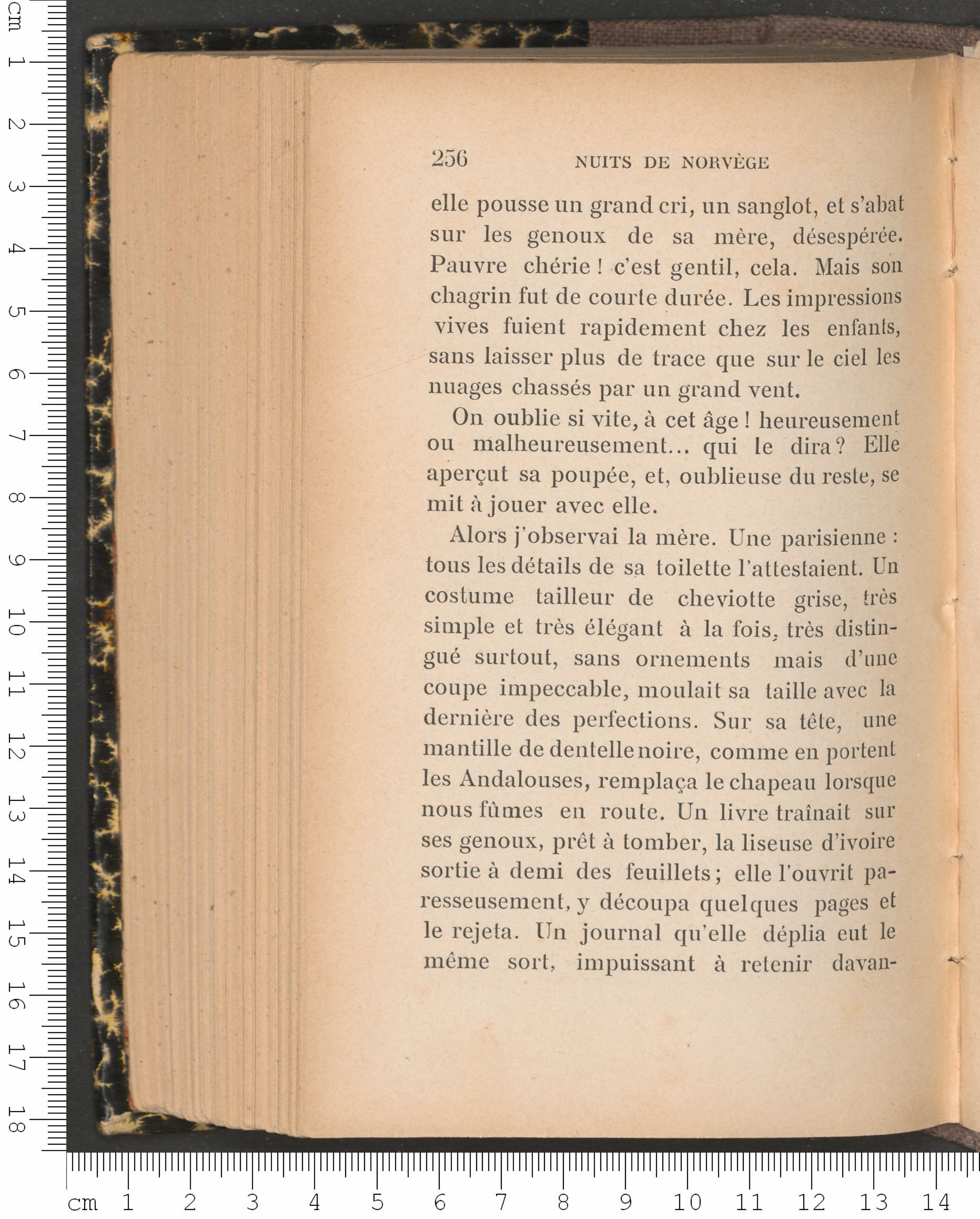
De longs baisers — de ces baisers qui mêlent deux êtres, aspirant sur leurs lèvres l'essence de leurs âmes — étouffent le déchirement de la séparation. Ces baisers, il faut croire qu'ils sont bons, qu'ils sont enivrants! Par trois fois l'infortuné mari, déjà en marche pour s'éloigner, revient sur ses pas, afin d'en voler encore, comme on cueille avec une hâte fébrile, d'une main avide et jamais satisfaite, avant de quitter le verger, des fruits dont on est friand.

Puis il saisit sa fille à pleins bras, l'élève jusqu'à la hauteur de son visage et la dévore de baisers, lui chatouillant les joues et le menton avec les poils frisés de sa barbe.

— Mon petit ange, mon petit ange ! gémit-il d'une voix rauque, en secouant nerveusement la tête.

Enfin le train s'ébranle. Les mouchoirs s'agitent aux portières, semant vers ceux qui restent souhaits et regrets. D'autres répondent sur le trottoir avec le même tremblement. Bientôt il ne subsiste que deux points blancs imperceptibles qui se font vis-à-vis, semblables à deux étoiles d'amour.

Quand la fillette ne distingue plus le signal,



elle pousse un grand cri, un sanglot, et s'abat sur les genoux de sa mère, désespérée. Pauvre chérie ! c'est gentil, cela. Mais son chagrin fut de courte durée. Les impressions vives fuient rapidement chez les enfants, sans laisser plus de trace que sur le ciel les nuages chassés par un grand vent.

On oublie si vite, à cet âge ! heureusement ou malheureusement... qui le dira ? Elle aperçut sa poupée, et, oublieuse du reste, se mit à jouer avec elle.

Alors j'observai la mère. Une parisienne : tous les détails de sa toilette l'attestaient. Un costume tailleur de cheviotte grise, très simple et très élégant à la fois, très distingué surtout, sans ornements mais d'une coupe impeccable, moulait sa taille avec la dernière des perfections. Sur sa tête, une mantille de dentelle noire, comme en portent les Andalouses, remplaça le chapeau lorsque nous fûmes en route. Un livre traînait sur ses genoux, prêt à tomber, la liseuse d'ivoire sortie à demi des feuillets ; elle l'ouvrit paresseusement, y découpa quelques pages et le rejeta. Un journal qu'elle déplia eut le même sort, impuissant à retenir davan-

tage son attention. Son esprit était ailleurs.

A côté d'elle, bien à portée de sa main, un sac en cuir de Russie jaune, frappé d'un chiffre et d'une couronne, soigneusement préservé par une housse de toile grise, renfermait son attirail de voyage : ces menus objets, ces petits riens dont les femmes aiment à s'entourer, dont elles ne peuvent pas se passer. J'appelle cela le sanctuaire de leurs fantaisies. On y voit des flacons de cristal transparents de toutes les couleurs du prisme, des brosses, des ciseaux, des peignes, des houppes, des limes, un miroir qui déploie son ovale dans un cadre vieil argent, à l'extrémité d'un manche du même métal, un mouchoir de dentelle, le livre préféré, amoureusement relié, avec un liseré de soie à la page chère entre toutes... un petit manuel de prières, édition Elzévir... un encrier de poche en argent ciselé, un porte-plume et un crayon fermés dans des étuis dorés, un buvard, un éventail... enfin une sacoche, un peu plus grosse qu'un porte-monnaie, où sont cachés les bijoux, les bagues, qui sortiront de leur prison pour parader et scintiller sur les doigts, tout à l'heure, quand le

déjeuner sera servi au wagon-restaurant.

Les doigts de la jeune femme s'égarent parmi ces choses familières, hésitants, indifférents, tels que s'ils étaient suspendus sur un clavier ouvert ne sachant quelle touche ils veulent frapper. Rien ne l'intéresse.

Elle prend le parti de songer. A demi-renversée sur le fauteuil du compartiment, les bras pendants le long des accoudoirs, le corps affaissé, elle se laisse emporter, sans plaisir, sans douleur, étourdie. Ses yeux, immobiles et inexpressifs, plongent dans le vague, bien au-dessus et bien au delà de ce qui tombe dans leur sphère. Elle pense à l'époux — qui pour sûr pense à elle aussi — mais d'une pensée confuse, imprécise. L'adieu l'a meurtrie. Son cœur s'est tordu sous la blessure. A présent c'est l'insensibilité, insensibilité relative qui suit les douleurs aiguës, c'est le morne abattement. Même il se produit une certaine contraction dans l'être : on se raidit fièrement contre l'inclémence de la destinée, on se raccroche à l'orgueil de l'infortune.

La fillette s'amuse toujours. Avec le sérieux que les enfants apportent à leurs jeux,

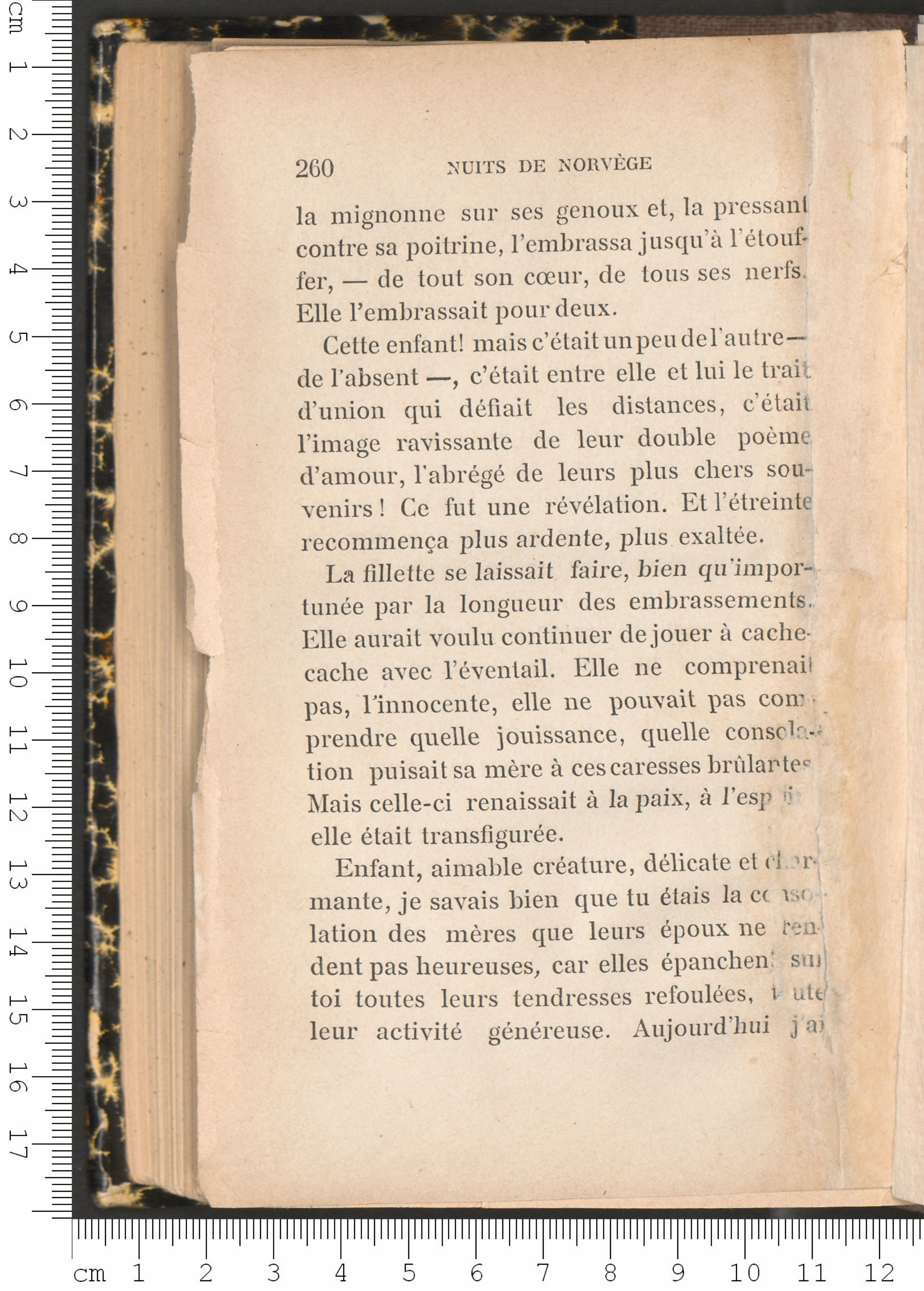
l'illusion des grandes responsabilités qu'ils aiment à savourer, elle habille et déshabille sa poupée, la prend par la main, la fait sauter, la berce, l'endort. Une mère ou une nourrice ne prendrait pas plus de précautions s'il s'agissait d'un bébé en chair et en os. Elle fait mon bonheur, cette petite, avec son minois éveillé de huit ans et son air préoccupé dans les inventions prodigieuses qu'elle imagine pour tirer parti de sa poupée. Elle lui parle, elle la gourmande, elle la flatte, en *faisant* les demandes et les réponses.

Mais tout a un terme. Ce jeu-là est usé. Maintenant il lui faut une nouvelle distraction.

— Maman, cherche ton éventail !

Elle avait caché l'objet sous la banquette entre deux coussins.

La mère eut un sursaut, rappelée soudain à la réalité. Un battement sec des paupières, comme un coup d'aile, abaissa le rideau sur les pensées flottantes, son œil s'ouvrit très grand, en implorant le ciel, pour essayer ses forces, et elle regarda autour d'elle. Un soupir lui échappa. Puis se ravisant, elle attira

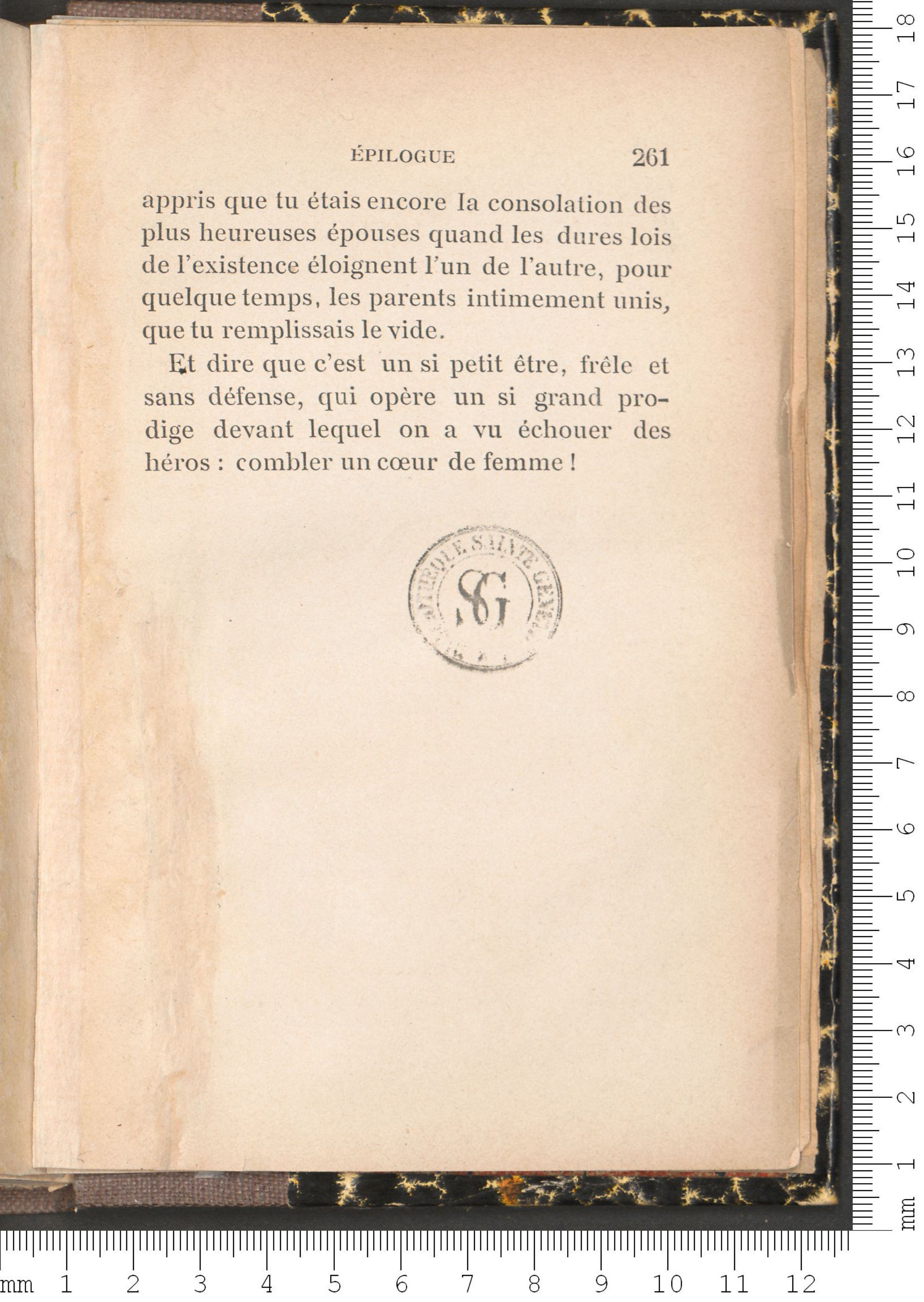


la mignonne sur ses genoux et, la pressant contre sa poitrine, l'embrassa jusqu'à l'étouffer, — de tout son cœur, de tous ses nerfs. Elle l'embrassait pour deux.

Cette enfant! mais c'était un peu de l'autre — de l'absent —, c'était entre elle et lui le trait d'union qui défiait les distances, c'était l'image ravissante de leur double poème d'amour, l'abrégé de leurs plus chers souvenirs ! Ce fut une révélation. Et l'étreinte recommença plus ardente, plus exaltée.

La fillette se laissait faire, *bien qu'*importunée par la longueur des embrassements. Elle aurait voulu continuer de jouer à cache-cache avec l'éventail. Elle ne comprenait pas, l'innocente, elle ne pouvait pas comprendre quelle jouissance, quelle consolation puisait sa mère à ces caresses brûlantes. Mais celle-ci renaissait à la paix, à l'espoir; elle était transfigurée.

Enfant, aimable créature, délicate et charmante, je savais bien que tu étais la consolation des mères que leurs époux ne rendent pas heureuses, car elles épanchent sur toi toutes leurs tendresses refoulées, toute leur activité généreuse. Aujourd'hui j'ai



appris que tu étais encore la consolation des plus heureuses épouses quand les dures lois de l'existence éloignent l'un de l'autre, pour quelque temps, les parents intimement unis, que tu remplissais le vide.

Et dire que c'est un si petit être, frêle et sans défense, qui opère un si grand prodige devant lequel on a vu échouer des héros : combler un cœur de femme !

TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).

